

# ENCYCLOPÉDIE BERBÈRE

XXII

**Hadrumetum – Hidjaba**



**EDISUD**







# ENCYCLOPÉDIE BERBÈRE



DIRECTEUR DE LA PUBLICATION  
GABRIEL CAMPS  
professeur émérite à l'Université de Provence

CONSEILLERS SCIENTIFIQUES

G. CAMPS (Protohistoire et Histoire)  
H. CAMPS-FABRER (Préhistoire et Technologie)  
S. CHAKER (Linguistique)  
J. DESANGES (Histoire ancienne)  
O. DUTOUR (Anthropobiologie)  
M. GAST (Anthropologie)

COMITÉ DE RÉDACTION

M. ARKOUN (Islam)	J. LECLANT (Égypte)
E. BERNUS (Touaregs)	T. LEWICKI (Moyen Âge)
D. CHAMPAULT (Ethnologie)	K.G. PRASSE (Linguistique)
R. CHENORKIAN (Préhistoire)	L. SERRA (Linguistique)
H. CLAUDOT-HAWAD (Touaregs)	G. SOUVILLE (Préhistoire)
M. FANTAR (Punique)	P. TROUSSET (Antiquité romaine)
E. GELLNER (Sociétés marocaines)	M.-J. VIGUERA-MOLINS (Al Andalus)
J.-M. LASSERE (Sociétés antiques)	



UNION INTERNATIONALE DES SCIENCES PRÉ- ET PROTOHISTORIQUES  
UNION INTERNATIONALE DES SCIENCES ANTHROPOLOGIQUES  
ET ETHNOLOGIQUES  
URM 6636 - CNRS  
“ÉCONOMIES, SOCIÉTÉS ET ENVIRONNEMENTS PRÉHISTORIQUES”  
INSTITUT DE RECHERCHES ET D'ÉTUDES  
SUR LE MONDE ARABE ET MUSULMAN

# ENCYCLOPÉDIE BERBÈRE

XXII  
Hadrumetum - Hidjaba

Publié avec le concours du  
Centre National du Livre (CNL)  
et sur la recommandation du  
Conseil international de la Philosophie  
et des Sciences humaines  
(UNESCO)

ÉDISUD  
La Calade, 13090 Aix-en-Provence, France



ISBN 2-85744-201-7 et 2-7449-0127-X

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, « que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de ses auteurs ou de ses ayants-droit ou ayants-cause, est illicite » (alinéa 1<sup>er</sup> de l'article 40). Cette représentation ou reproduction par quelque procédé que ce soit constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

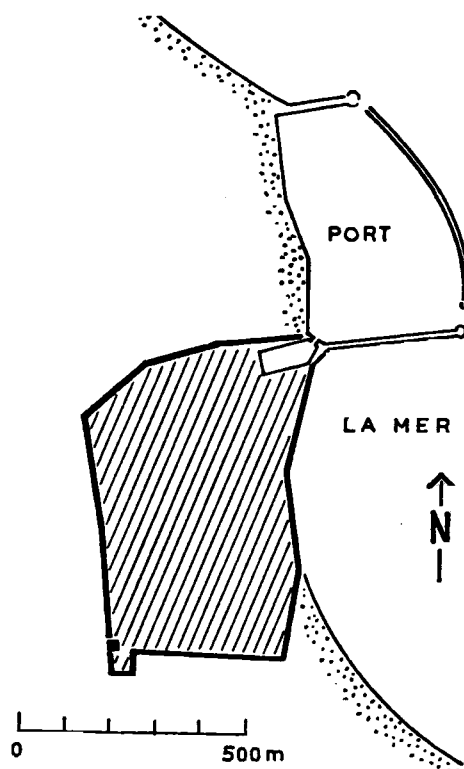
© Édisud, 2000

Secrétariat : Maison de la Méditerranée, 5 bd Pasteur, 13100 Aix-en-Provence.

### H11. HADRUMETUM (SOUSSE)

L'illustre cité d'*Hadrumetum*, à coup sûr une des plus anciennes de l'*Africa*, aurait été fondée, comme Utique et Carthage, directement par les Phéniciens, si l'on en croit Salluste (*Jug.*, XIX, 1) et Solin (27, 9). Bien que la fortune de cette ville "libyphénicienne" (Pline *HN*, 24-25) ait suivi d'abord celle de la métropole punique dans la mouvance de laquelle elle se trouvait, Hadrumète sut conserver dans les premiers temps de l'occupation romaine un statut de ville libre et rester sous l'Empire, avec le titre envié de colonie obtenu sous le règne de Trajan, au tout premier rang des villes portuaires du *Byzacium*\*. Cette position prééminente est en accord avec son rôle administratif de capitale régionale et surtout avec son activité maritime et commerciale au débouché d'un arrière-pays des plus prospères grâce à la culture de l'olivier.

Recouverte entièrement par l'actuelle ville de Sousse, la cité est souvent mentionnée par les sources classiques, du *Périple du Pseudo-Scylax* (*Geogr. minores*, 110) à Procope (*De Aed.*, VI, 6) sous les formes diverses, à la fois grecques et latines, du même toponyme : *Hadrumès*, *Hadrumètos*... pour les premières, *Adrimetum*, *Adrumetum*, *Adrymetum*... et *Hadrumetum* (la plus fréquente) pour les secondes. Parmi les diverses étymologies proposées, il convient d'abord d'écarter, après l'étude du toponyme par M. Fantar (1986), tout rapprochement avec le nom d'Hadramaout en Arabie heureuse, rapprochement qui avait tenté naguère nombre de savants (V. Bérard, T. Shaw, A. Pellegrin, E. Laoust, R. Blachère, J. Tixeront) à la suite de Scaliger (*Opus Novum de Emendatione Temporum*, 1583).



Hadrumète : le port antique et la ville médiévale (d'après A. Lézine).



Stèle du tophet d'Hadrumète :  
Baal Hammon et un orant (IV<sup>e</sup> siècle av. J. -C.) (d'après L. Foucher).

Considérant, en effet, que le suffixe “*tum*” est une adjonction d'origine latine, M. Fantar retient comme forme originelle le groupe de consonnes ‘*drm*’ qui “trouverait bien sa place au sein de la toponymie punique, la racine pouvant être sémitique ou libyque”. L. Foucher dans sa monographie (1964, p. 14) penchait pour l'hypothèse d'une origine libyque du nom ; par ailleurs il a été proposé de rapprocher Hadrumetum du Kabyle “*adrum*” (plur. *iderma*) avec le sens de clan, çof, pâté de maisons. Mais s'agit-il d'une racine libyque ou plutôt de la racine sémitique *DR* coulée dans un moule berbère ? M. Fantar opte finalement pour une origine sémitique, en l'occurrence phénicienne, en raison à la fois du profil formel du toponyme qui est nettement sémitique et du profil historique de la cité. Il fait valoir que son sens premier d’“enclos” ou de “quartiers” pourrait s'appliquer fort bien à une fondation phénicienne de type non officiel mais spontané et quelque peu “sauvage”, où chaque groupe se donnait un secteur bien délimité et sans doute enclos. Dans un contexte historique il est vrai différent, la bourgade sahélienne de M'Saken conserve de nos jours les vestiges d'une époque où l'agglomération était composée, de la même manière, d'une série de ksars formant chacun une cellule d'habitat tant du point de vue du bâti que du contenu social.

Sur la fondation d'Hadrumète, les textes n'apportent en fait que bien peu de renseignements : Salluste dit simplement, au cours d'une digression, que “les Phéniciens, les uns pour décharger leur pays d'un excès de population, d'autres par esprit de conquête, rangeant de leur côté la plèbe et les gens avides d'aventures, allèrent fonder sur la côte Hippone, Hadrumète, Leptis, d'autres villes encore, et celles-ci bientôt prospères, devinrent l'appui ou la gloire de leurs métropoles” (*Jug.*, XIX). Selon la tradition, la ville aurait été fondée au IX<sup>e</sup> siècle av. J.-C., mais force est de reconnaître que pour le moment il n'existe guère de témoin



archéologique antérieur au VI<sup>e</sup> siècle dans la couche la plus profonde du tophet situé dans la partie nord de la qasbah, à proximité de la Grande Mosquée. Mais celui-ci n'avait été fouillé que partiellement, d'abord en 1863 puis en 1911 : quelques stèles avaient été alors découvertes par le R.P. Agostino da Reggio et par l'Abbé Leynaud dans les tranchées creusées en vue des fondations d'une église. Il est au demeurant possible que les parties les plus anciennes soient restées en dehors du périmètre exploré systématiquement en 1946 par Cintas et



Stèle du tophet d'Hadrumète (photo G. Camps).

dans lequel, à moins d'un mètre au dessous du niveau actuel de la mer, furent retrouvées des amphores et des cruches, "dont l'une peut même dater du VII<sup>e</sup> siècle" (1947, p. 4). Des ossements d'enfants s'y trouvaient associés à des amulettes. A partir de ce niveau, l'*area* a été utilisée d'une façon continue jusqu'à la fin du premier siècle après J.-C. Dans les niveaux suivants apparaissent les stèles gravées du signe de Tanit, les signes de la bouteille et des bétyles ; les niveaux supérieurs à partir du milieu du I<sup>er</sup> siècle après J.-C. ne contiennent plus que des restes d'animaux et les stèles épigraphes y sont plus rares.



Stèle du tophet d'Hadrumète (photo G. Camps).



Stèle du tophet : temple à caryatides d'Hadrumète (d'après L. Foucher).

En ce qui concerne les divinités du tophet de Sousse, la découverte la plus importante est la stèle datable du <sup>v</sup> siècle d'après G. Picard (1954, p. 73) et qui montre l'image de Baal Hammon avec un orant : ses attributs – une hampe surmontée d'un épi de blé – symbolisent selon Cintas, sa nature ouranienne et sa vertu fertilisante. On a rapproché cette stèle de la statuette en terre cuite provenant de Thinissut et identifiée par A. Merlin comme étant le dieu d'Hadrumète dont Clodius Albinus, hadrumétin lui-même, ornera ses monnaies : le Baal Hammon d'Hadrumète passait pour être une divinité frugifère. Selon L. Foucher, "le dieu asiatique importé par les Phéniciens a pris les attributs d'une divinité plus ou moins vague dont on attendait qu'elle rende fécondes les terres cultivées ou fasse pousser l'herbe pour les troupeaux" (*Hadrumetum*, p. 42). Mais, comme nous le verrons, cette fonction frugifère est à présent attestée pour le Neptune romain, divinité des eaux d'*Hadrumetum*. Tanit apparaît également sur des stèles où elle est figurée assise ou debout comme une divinité égyptienne se pressant les seins sur lesquels sont posés un croissant et un disque solaire. Les autres divinités phéniciennes semblent avoir eu beaucoup moins d'importance.

Peu à peu, les cultes de Baal Hammon et de Tanit, ainsi que les symboles qui s'y rattachent (signes de la bouteille et bétyles), s'effacent au profit des divinités gréco-romaines ; le nombre de stèles augmente dans les niveaux plus récents du tophet postérieurs à la destruction de Carthage, mais les scènes de sacrifices qui y sont représentées s'apparentent désormais à des images hellénistiques.

Parmi les tombeaux puniques explorés au début du siècle ou au moment de la reconstruction vers 1950, les plus anciens ont été trouvés sous les remparts aghla-

bides ou dans leur voisinage immédiat à l'intérieur de la qasbah, notamment au pied de la tour Kalef el Fata : il s'agissait de tombeaux à puits et à chambres qui ont livré des monnaies carthaginoises et numides des III<sup>e</sup> et II<sup>e</sup> siècles av. J.-C. D'autres tombeaux puniques ont été trouvés plus à l'ouest, devant le mur de l'actuel Musée; enfin une nécropole néopunique mieux connue s'étendait à l'emplacement des casernes. Elle était creusée à faible profondeur dans la couche calcaire; le mobilier assez abondant est constitué, entre autres céramiques, de lampes d'importation ou d'imitation locale de type hellénistique, de lampes puniques à becs pincés provenant d'ateliers locaux, enfin de lampes romaines du I<sup>er</sup> siècle apr. J.-C. Au total un matériel peu original, mais la superficie du tophet et celle de cette nécropole néopunique indiquent une population nombreuse et une ville trop importante déjà, pour rester à l'écart de conflits qui, au départ, ne la concernaient pas directement : elle verra ainsi tour à tour dans ses murs le passage des armées d'Agathocle, d'Hannibal et de César.

En 310 av. J.-C., après s'être emparé de *Neapolis*, Agathocle assiégea Hadrumète en même temps que Carthage; son camp de Tunis étant menacé, le condottiere sicilien imagina, selon Diodore (XX, 17, 1), un stratagème : en allumant de grands feux dans la montagne (le Jebel Zaghouan), il fit croire à la fois aux Carthaginois qu'il marchait contre eux et aux Hadrumétins qu'il allait recevoir des renforts. Ce stratagème réussit et Hadrumète dut capituler. Pendant la seconde guerre punique, Hannibal de retour en Afrique vint y refaire ses forces avant la bataille de Zama. Jusque-là, elle était plus ou moins soumise aux intérêts politiques et économiques carthaginois : par exemple, depuis le premier traité entre Rome et Carthage, il était interdit aux Romains de commercer au delà du Cap Bon avec les ports de la *Bussatis* (Polybe, III, 23,2). Hadrumète réussit alors à s'affranchir de cette tutèle et s'allia prudemment à Rome durant la dernière guerre punique, en 146. Ce qui lui valut, après la victoire romaine, de conserver le statut de *civitas libera*, avec en plus, l'immunité fiscale et, semble-t-il, de recevoir des attributions de terres. La loi de 111 fait en effet une distinction entre les terres qui appartenaient en propre aux peuples libres et celles qui leur ont été assignées, venant de l'*ager publicus*. En revanche, la cité eut à souffrir de son choix en faveur de Pompée lors du *Bellum Africum* en 46. César, ayant débarqué et établi son camp au sud de la ville, frappa Hadrumète d'une lourde amende après sa victoire de *Thapsus*, à payer conjointement par la cité elle-même et par le *conventus civium romanorum* qui y était installé, ce qui prouve que des négociants romains prospéraient déjà par le trafic de produits agricoles exportés vers l'Italie. Il n'est pas établi qu'*Hadrumetum* ait été privé de sa liberté, c'est-à-dire de la faculté de s'administrer soi-même, mais selon Gascou (p. 73), il y a de fortes chances pour qu'il ait perdu son *immunitas*, ce qui expliquerait que son territoire, à la différence de celui des autres cités libres, ait été par la suite cadastré et inclus dans le groupe de centuriations du Centre-Est. Le territoire relevant d'Hadrumète devait être très étendu puisqu'on sait par un passage de Frontin qu'un conflit de mitoyenneté opposait la cité à *Thysdrus* à propos d'un temple de Minerve (*De controversis agrorum, Gromatici veteres*, éd. Lachmann, p. 57, 3). Selon Foucher (p. 95), ce temple servant de limite devait se trouver en bordure de la Sebha Sidi el Hani.

De ce port n'ont finalement été reconnus, au nord de la vieille ville et du port actuel, que les deux môles, l'un au nord où se trouve la quarantaine, l'autre au sud, ainsi que les tronçons d'un brise-lames intermédiaire munis d'évents pour amortir la force des vagues, enfin "un très beau quai avec des anneaux de fer" le long de l'avenue qui mène à la quarantaine. En revanche, le "port primitif" de Daux n'est en réalité que le port aghlabide (Foucher, p. 81) et il n'y a pas trace du prétendu "cothon" à l'intérieur des terres. L'entrée du port était défendu par des



tours : les soubassements de l'une d'elles ont été retrouvés quand on a fait sauter une batterie en 1889 (Carton, 1907, p. 145). Mais il est difficile de faire une distinction précise entre les constructions puniques et les aménagements romains. Ce port était déjà assez vaste quand Varus, au cours de la campagne de César s'y réfugia avec toute sa flotte, soit 55 navires. Il présentait cependant l'inconvénient de n'être pas assez protégé contre la houle du Nord-Est. Aussi s'ensablait-il rapidement quand des travaux d'entretien n'étaient pas poursuivis. C'est un tel état d'abandon qu'aurait constaté à la fin du IV<sup>e</sup> ou au début du V<sup>e</sup> siècle apr. J.-C. le Stadiasme de la Grande Mer (*Geog. graec. min.*, éd Müller, p. 470). Mais ce témoignage n'est accepté qu'avec réserve par Cl. Lepelley (1981, p. 263).

L'histoire municipale d'Hadrumète à l'époque impériale est assez mal connue car peu d'inscriptions ont été découvertes sur place en raison de la permanence de l'habitat sur ce site urbain. C'est par une table de patronat trouvée à Rome et datée de 321 apr. J.-C. que nous apprenons qu'il faut attribuer à Trajan la promotion de la cité au rang de colonie honoraire. La cité y est désignée : *colonia Concordia Ulpia Traiana Augusta Frugifera Hadrumetina* (CIL VI, 1687 = ILS, 6111). Par ailleurs, les citoyens d'Hadrumète sont dans la tribu *Papiria* – celle de Trajan – sur des inscriptions de Lambèse, ce qui ne laisse aucun doute. En revanche, on ignore son statut antérieur : l'hypothèse d'une colonie julienne proposée à partir du sigle *C.I.H.* (*colonia Iulia Hadrumetina*) sur des tuiles estampillées de Sousse ou à partir du surnom de *Concordia* (comme à Carthage), n'est pas recevable. Pas de preuve non plus de l'existence d'un municipe comme le suggéreraient des monnaies augustéennes trouvées à Hadrumète et qui font mention de duumvirs. Selon J. Gascou, il est préférable de supposer qu'*Hadrumetum* était encore une cité pérégrine lorsque Trajan l'a transformée en colonie. Quant au surnom de *Frugifera*, ce n'est pas tant la fertilité, au demeurant attestée de son territoire qui l'expliquerait, mais bien, comme l'a montré tout récemment A. Beschaouch à partir d'une inscription inédite, le patronage du dieu Neptune frugifère sous lequel était placée la communauté des Hadrumétins.

Dès le Haut-Empire, Hadrumète fait figure de capitale régionale du *Byzacium*, son importance administrative découlant de son importance économique. Cependant, il n'y a pas de raison de soutenir l'hypothèse de l'existence d'un troisième légat du proconsul (en plus de celui de Carthage et d'Hippone), résidant dans la cité. En revanche, à partir du règne de Trajan existait un *procurator regionis Hadrumetinæ*, responsable de la gestion des domaines impériaux (CIL VIII, 7039 = ILS, 1437) : il s'agissait d'un procureur ayant aussi, à cette époque, juridiction sur la région de Theveste. La mention sur une dalle funéraire trouvée à Haïdra de la *via Hadrumetina* (ILAfr, 159) montre que cette vaste circonscription domaniale disposait d'une infrastructure routière qui la traversait sur toute sa longueur en desservant des zones de productions variées et complémentaires (Salama, 1964, p. 82). D'autres artères, parallèles la côte en direction d'*Horrea Caelia*\* et de *Gurza* (ou en direction de *Thysdrus*), plaçaient Hadrumète au centre d'un réseau routier qui s'inscrivait en partie dans le réseau centurié, lui permettant de drainer largement, en concurrence avec d'autres ports, les ressources agricoles d'un vaste hinterland.

Ce qui semble avoir joué un rôle décisif dans l'enrichissement d'*Hadrumetum*, c'est la culture de l'olivier qui, à partir de la fin du I<sup>er</sup> siècle, supplante celle des céréales en Byzacène. Encouragée par la *lex Manciana*, sous Vespasien et par des mesures incitatives d'Hadrien, l'oléiculture fait prospérer toute une bourgeoisie de fermiers (*conductores*) et de propriétaires terriens, mais aussi de banquiers et d'usuriers, de naviculaires qui se font bâtir de riches demeures dans les nouveaux quartiers d'Hadrumète, en arrière du port et au sud de la ville. Il est vraisemblable que la romanisation des élites indigènes fut facilitée au contact des

citoyens romains du *conventus*. En même temps, tout un petit peuple de dockers et de commissionnaires, d'employés dans les huileries et de potiers tiraient leur subsistance de cette activité dans le quartier du port ou dans les *mapalia*\* de la périphérie urbaine.

La promotion civique et l'essor économique de la ville se traduisirent dès l'époque de Trajan, par un développement monumental dont ne subsiste guère de vestiges bien conservés. On en devine cependant la qualité à partir de quelques éléments de leur décor sculpté et, pour les riches demeures, par leurs pavements de mosaïques. L'emplacement du forum n'est pas connu, mais Foucher suggère de le situer à l'emplacement de la Grande Mosquée non loin de laquelle avait été trouvé un fragment de char triomphal à motif marin "qui ne doit pas surprendre sur un monument officiel d'Hadrumète dont le *genius* était Neptune". Tout près de là dans les murs du ribat du VIII<sup>e</sup> siècle ont été remployés divers éléments d'architecture antique et une tête de Trajan appartenant à une statue colossale a été découverte un peu au nord, en bordure de l'Avenue de la République. Deux autres statues contemporaines, d'influence hellénistique, ont aussi été retrouvées à Sousse, l'une d'Apollon, l'autre d'Artémis.

A partir du règne d'Hadrien, la ville va probablement se doter des édifices publics caractéristiques des villes africaines engagées dans l'émulation monumentale habituelle. Le cirque, entouré de nécropoles, avait été construit à 500 m environ à l'ouest de l'actuel rempart de la vieille ville où il utilisait une dépression naturelle ; il était orienté nord-nord-est/sud-sud-ouest et mesurait 400 m de long sur 120 de large, les *carceres* devant se situer au sud ; les gradins dont subsistent, du côté est, certaines structures en blocage, étaient en partie creusés dans la roche naturelle du côté ouest où sont encore visibles quelques sièges en forme de prisme triangulaire (Humphrey, 1986, p. 318) Les courses du cirque semblent avoir suscité à Hadrumète de vives passions populaires si l'on en juge par les rivalités féroces entre factions qui s'affichent dans les *tabellæ devotionis* (Foucher, p. 163-164). Dans le cas d'un autre monument de Sousse, décrit par Foucher comme pouvant être des thermes publics, à l'ouest du cirque en dehors du centre de la ville antique, J. Kolendo (1991) a récemment réhabilité l'interprétation de Daux qui y voyait les restes "d'un théâtre-amphithéâtre". Il s'agit de ruines surnommées naguère "tour Eiffel" et qui se distinguaient par deux énormes blocs de maçonnerie appelés en arabe *el Hadjar maklouba*, "la pierre renversée". El Bekri y faisait sans doute allusion en évoquant un "temple colossal" nommé *el Fintas* par les marins : "c'est le premier objet que les navigateurs découvrent en arrivant de Sicile". Daux le décrivait comme un édifice semi-circulaire où Tissot pouvait voir "un théâtre prolongé d'un portique" : le théâtre avait 75 m de large sur 72 de profondeur, les deux massifs de maçonnerie le reliaient au portique de 60 × 80 m. L'interprétation du théâtre-amphithéâtre est d'autant plus remarquable que cette problématique n'existait pas à l'époque de Daux alors que de nombreux exemples de tels édifices sont aujourd'hui connus dans le monde romain et notamment en Afrique. Au sud de la ville, au lieu dit Bir el Caïd, à 1,200 km de la qasbah se trouvait un établissement de bains dont le *frigidarium* a été reconnu.

L'approvisionnement en eau de la cité était assuré par de nombreuses citernes dont un groupe de réservoirs situés sur le plateau ouest de la vieille ville : on y voyait 16 réservoirs, de 39 m de long et 7 de large, dont l'eau était distribuée dans toute la partie nord-ouest. En outre, plusieurs aqueducs ont été signalés, le mieux connu est celui de l'oued Kharroub qui captait les eaux de Kalaa Srira dans une galerie souterraine munie de bassins de décantation et de regards maçonnés. Il aboutissait au nord de la ville en longeant au sud la voie de Carthage par *Gurza*.



Mosaïque de Sorothus (57-120 apr. J.-C.) (d'après L. Foucher).

On ne sait pas si Hadrumète eut à pâtir beaucoup d'avoir été la patrie de Decimus Clodius Albinus, compétiteur malheureux de Septime Sévère en 193-197 (*Histoire Auguste*, XII, éd. Chastagnol, p. 370). Toujours est-il que la ville se voit confirmée dans son rôle de métropole régionale – le procurateur des domaines du *tractus Byzaceni* voyant son poste promu au rang de rénumération ducenaire – et que c'est à l'époque sévérienne que s'épanouit pleinement l'architecture domestique. Grands propriétaires terriens, armateurs et négociants se font bâtir dans les quartiers ouest et nord-ouest – au voisinage du cirque – ou au sud en bordure de la mer, des demeures rivalisant de luxe et de somptuosité, autant qu'on peut en juger par leur décor de mosaïque dont l'art atteint une véritable apogée. Parmi les sujets d'inspiration hellénistique traités par les ateliers locaux, une certaine prédilection va vers les thèmes dionysiaques et les thèmes marins. Le char triomphal de Dionysos dans la maison de l'Arsenal, est un bon exemple du premier ; les représentations de Neptune (villa de l'oued Biblane) et du dieu Océan, les nombreuses scènes de pêche – par exemple celle de la catacombe d'Hermès – illustrent le second. D'autres sujets, bien sûr, apparaissent : l'engouement typiquement africain pour les Muses (selon Gauckler) est bien illustré ici par la célèbre mosaïque de Virgile. Dans la riche maison de Sorothus, c'est la représentation d'un haras, qui est donnée à voir, sans doute en relation avec les activités du propriétaire qui possédait un *saltus* dans les environs de Thagaste.

Hadrumète souffrit davantage peut-être, de la répression du coup d'état qui, en 238, poussa à l'Empire Gordien I<sup>er</sup> et Gordien III dans la proche Thysdrus. Cependant, une mosaïque découverte à Smirat, dans le Sahel de Sousse montre la vitalité de l'évergétisme africain au vu des jeux coûteux de l'amphithéâtre vers le milieu du III<sup>e</sup> siècle. C'est au temps de Dioclétien que fut créée la province de Byzacène, dont Hadrumète fut capitale. La ville connut à coup sûr au IV<sup>e</sup> siècle les restaurations de monuments publics qu'on observe dans toute les villes africaines. L. Foucher a constaté que les thermes de Bir-el-Caïd furent restaurés au



Mosaïque de Virgile, entre Calliope et Melpomène, mosaïque trouvée à Sousse (photo Musée du Bardo, Tunis).

IV<sup>e</sup> siècle, mais ils furent abandonnés par la suite. On a supposé que le port fut alors désaffecté, ce qui aurait appauvri beaucoup la ville. Pourtant, comme le fait observer Cl. Lepelley (p. 263), entre 320 et 350, au témoignage d'une épitaphe trouvée dans les catacombes, il existait à Hadrumète un *navicularius* (*ILAf.*, 60). Les recherches archéologiques de L. Foucher l'avaient amené à conclure qu'Hadrumète n'était pas en grave décadence au IV<sup>e</sup> siècle. L'importance des nécropoles chrétiennes, en particulier des catacombes creusées dans le tuf à la périphérie de la ville et qui réutilisent en partie des chambres funéraires païennes (catacombes du Bon Pasteur, d'Hermès et de Sévère), sont l'indice d'une population toujours nombreuse et d'une relative aisance. Encore au VI<sup>e</sup> siècle, Procope (*De aed.*, VI, 6) devait évoquer la prospérité de la ville.

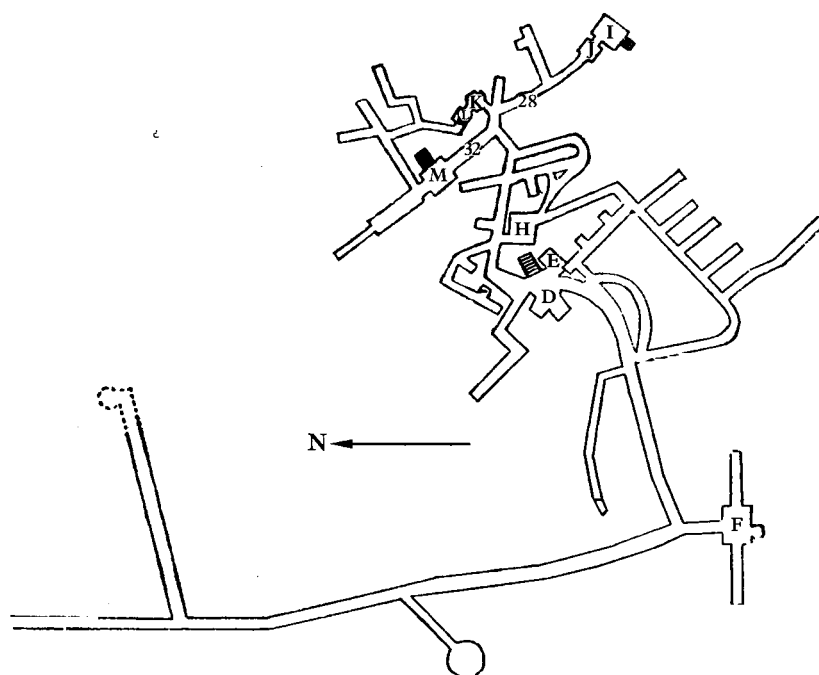
Les investigations concernant les aspects tardifs d'*Hadrumetum* avaient été, elles aussi, faussées dès l'origine par les restitutions fantaisistes proposées par Daux au sujet des limites de la ville comme au sujet du port. Ce dernier, moins étendu, comme l'a montré Foucher, avait fini par s'ensabler au V<sup>e</sup> siècle, d'où l'importance de *Iunci*\*, seul port praticable sur la côte de Byzacène en 533 au dire de Procope (*De Bello Vandalico*, 3, 15). Mais il a été remis en état par les Byzantins, puis par les Aghlabides comme base de départ pour leurs raids en Sicile.



Quant aux limites de la ville, elles n'ont pu que varier suivant les époques et il est vraisemblable que le rempart construit après la reconquête byzantine par Solomon circonscrivait une surface plus réduite que celle de la ville romaine dont les murs – s'ils existaient encore à cette époque – auraient été démantelés par les Vandales (Procopé, *De Aed.*, 6, 1-7). D'après une opinion de G. Marçais, suivi non sans réserve par A. Lézine (1971, 96), il y aurait quelque présomption pour que l'enceinte urbaine aghlabide de 859 ait été édifiée sur le même tracé que celui du mur de Justinien. Des blocs en grand appareil à la base des murs médiévaux ainsi que le dispositif des tours barlongues paraissent plaider effectivement en faveur d'un remploi sur place des matériaux du rempart de la *civitas Adrumentina Iustinianopolis*. Autre argument : cette enceinte réduite, de 2 250 m de long, délimite néanmoins une surface de 32 ha, très supérieure à celles de *Theveste* ou d'*Ammædara* (respectivement 7,5 et 2 ha), ce qui nous place pour *Hadrumetum*, siège du duc de Byzacène, dans un ordre de grandeur voi-



Stèle de la catacombe du bon pasteur (photo G. Camps).



Catacombe d'Hermès (d'après L. Foucher).

sin de celui de *Lepcis Magna*, résidence d'un *dux limitis Tripolitanæ* (44 ha), et ceci malgré une organisation de l'espace assez différente dans les deux cas entre la ville et le port.

#### BIBLIOGRAPHIE

- BABELON E., CAGNAT R., REINACH S., *Atlas archéologique de la Tunisie, Feuille LVII, Sousse*, Paris, E. Leroux, 1893, n° 16 (Hadrumetum).
- CARTON L., "Notes hadrumétines", *Bull. Soc. archéol. Sousse*, 1907, p. 141-145.
- CHARLES-PICARD (G.), *Les religions de l'Afrique antique*, Paris, Plon, 1954, p. 68-76.
- CHAISEMARTIN N. (de), *Les sculptures romaines de Sousse et de sites environnants*, Rome, École fr., 1987, 170 p.
- CINTAS P., "Le sanctuaire Punique de Sousse", *Rev. Afr.*, 1947, p. 1-82.
- CRESWELL K.A., *Early Muslim Architecture*, 2, Oxford, 1940, p. 167-170.
- DAUX A., *Recherches sur l'origine et l'emplacement des emporia phéniciens dans le Zeugis et le Btzacium (Afrique septentrionale) faites par l'ordre de l'Empereur*, Paris, 1869, 114-126.
- DJELLOUL N., *Les installations militaires et la défense des côtes tunisiennes du XVI<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècles*, thèse Paris-Sorbonne, 1988, 1, p. 83-86.
- FANTAR M., "A propos du toponyme Hadrumetum", *Reppal*, II, 1986, p. 267-275.
- FOUCHER L., *Hadrumetum*, Publ. Université Tunis, Paris, PUF, 1964, 405 p.
- GASCOU J., *La politique municipale de l'Empire romain en Afrique proconsulaire de Trajan à Septime-Sévère*, École fr. Rome, 1972, p. 67-75.
- GAUCKLER P., GOUVET E., HANNEZO G., *Musées de Sousse*, dans *Descriptions de l'Afrique du Nord, Musées et collections archéologiques de l'Algérie et de la Tunisie*, Paris, 1902, p. 3-22.
- HANNEZO G., "Le tracé du plan d'Hadrumète par Daux", *Rev. Archéol.*, 1897, p. 20-29.
- HANNEZO G., "Notes historiques de Sousse", *Bull. Soc. archéol. Sousse*, 1905, p. 166.

- HUMPHREY J. H., *Roman circuses. Arenas for chariot racing*, Londres, Batsford, 1986, p. 317-320.
- KOLENDO J., "Le théâtre-amphithéâtre d'Hadrumète d'après A. Daux, chargé de mission de Napoléon III", *Archeologia* (Varsovie), XLII, 1991, p. 43-48.
- LEPELLEY Cl., *Les cités de l'Afrique romaine au Bas-Empire*, II, Paris, Études Augustiniennes, 1981, p. 261-264.
- LEYNAUD A.-F., *Les catacombes africaines, Sousse, Hadrumète*, Sousse, Imprimerie française, 1910, 378 p.
- LÉZINE A., *Deux villes d'Ifriqiya, études d'archéologie et d'urbanisme : Sousse, Tunis*, Paris, 1971, p. 92-97.
- MARCAIS G., *L'Architecture musulmane d'Occident*, Paris, Arts et Métiers Graphiques, 1954, p. 30-36.
- PRINGLE D., *The Defence of Byzantine Africa from Justinian to the Arab Conquest*, Oxford, 1981, BAR, Internat. Ser., 99, 2, p. 199-200.
- SALAMA P., "La Via Hadrumetina en Byzacène", *Cah. Tunisie*, 45-46, 1964, p. 73-85.
- TISSOT Ch. *Géographie comparée de la province romaine d'Afrique*, t. II, Paris, 1888, p. 151-158.
- TROUSSET P., "Les défenses côtières byzantines de Byzacène", *Proceedings XVth Internat. congress of Roman Frontier Studies, Canterbury 1989*, Univ. Exeter, 1991, p. 349-350.

P. TROUSSET

## H12. HAF

Vêtement traditionnel et caractéristique du costume féminin de l'Aurès, le *haf* rappelle par son drapage le peplum des femmes de l'Antiquité.

Toujours de couleur sombre, noir ou indigo, sa confection nécessite dix mètres (vingt coudées) de cotonnade en 80 cm de largeur.

Le tailleur coupe la pièce en deux parties égales et coud les deux morceaux, lés à lés, en intercalant entre les deux une bande de cotonnade claire, rouge ou orange, de même longueur et d'une trentaine de centimètres de large. Il obtient ainsi un rectangle de 5 mètres sur 1,90 m environ. En cousant les deux largeurs de ce rectangle, bord à bord, il le transforme en un cylindre de 1,90 m de hauteur et 5 m de circonférence. Il pique, en haut et en bas deux ou trois galons de laine de couleur vive, le *haf* est terminé.

L'Aurasienne n'a pour tout sous-vêtement qu'une chemise de cotonnade sombre, à petits dessins et pourvue de manches rapportées de même tissu. Toutefois les élégantes portent des chemises claires, à manches de tulle rehaussées d'une bordure de tresse de couleur vive.

Sur la chemise, la femme enfle une, deux, trois et jusqu'à cinq ou six robes, selon sa fortune et le temps qu'il fait. Ces robes sont faites d'une seule pièce de cotonnade unie ou de fantaisie. Elles ne comportent pas de manches, mais leurs larges emmanchures laissent passer celles de la chemise.

Le *haf* complète le vêtement. Pour le draper, la femme l'enfile par dessus les robes, fait passer le bord supérieur sous les aisselles et laisse retomber sur la poitrine un large pan d'étoffe, tandis que de chaque main elle attire en avant, par dessus les épaules, le pan postérieur. Elle fixe ce pan à celui qui retombe sur la poitrine au moyen de deux fibules\* d'argent. Enfin elle enroule sa longue ceinture de laine autour de la taille, de telle sorte que le *haf*, blousant à ce niveau, ne tombe pas plus bas que la cheville.

L'Aurasienne apparaît ainsi drapée dans un ample vêtement sombre, égayé seulement à la taille par l'entre-deux rouge ou orange et les spires de la longue ceinture de laine colorée.

Les femmes de l'Aurès ont aujourd'hui tendance à abandonner le *haf* et adoptent de plus en plus souvent les robes bariolées, à dominante rouge, des femmes des Hauts plateaux ou des Ziban.

R. FÉRY.

### H13. HAFSIDES

En faisant la conquête de l'Ifriqiya (1152-1163) Abd el-Moumin\* achevait l'unification du Maghreb sous la domination almohade\*, mais celle-ci ne dura guère, dès 1229, le gouverneur de l'Ifrikiya, Abu Zakaria Yahya rompa avec le calife de Marrakech puis proclamait son indépendance (1236).

Petit-fils de Abu Hafs Hintati\*, l'un des compagnons les plus fidèles du Mahdi, Abu Zakaria, qui régna de 1229 à 1249, fut le fondateur du royaume hafside ; son autorité s'étendit rapidement à la totalité de l'Ifriqiya à laquelle s'ajoutèrent le territoire de Tripoli et une marche occidentale ayant Bougie pour capitale et qui s'étendait jusqu'à Alger et la vallée du Chélif. Il mit fin au royaume du dernier almoravide, Yahya Ben Ghaniya. Bien qu'ayant rompu ses liens de vassalité envers les Almohades, Abu Zakaria resta fidèle à la doctrine prêchée par Ibn Toudert.

Son successeur Abu abd-Allah, plus connu sous le nom d'El Mostancir, régna de 1249 à 1277. Il dut défendre son trône contre les bédouins Dawawida auxquels s'alliaient des membres de sa famille. Sous son administration le royaume hafside devint un État puissant dont le rayonnement, déjà sous Abu Zakaria, dépassait les terres africaines. Les Hafsides étendaient sporadiquement leur domination sur les deux autres royaumes nés de la déliquescence de l'empire almohade, celui des Abd el-Wadides de Tlemcen et celui des Mérinides de Fès. Entre 1250 et 1270, El Mostancir signa des traités de commerce avec les principaux États chrétiens de la Méditerranée, et entra en relation avec des pays aussi éloignés que la Norvège ou le Borkou.

C'est à ce souverain puissant que s'attaqua Saint-Louis conduisant la huitième Croisade. La peste, plus que les armes, vainquit le roi des Francs dont le frère Charles d'Anjou négocia avec El Mostancir un traité plus avantageux pour lui que pour le souverain hafside.

#### Tunis sous les Hafsides

Ce danger écarté, El-Mostancir avait embelli sa capitale et Tunis était devenue une ville encore plus puissante et encore plus riche. Dès leur installation en Ifriqiya, les Almohades, qui avaient définitivement choisi Tunis comme capitale, avaient construit la Kasbah jouxtant l'enceinte à l'ouest de la ville. Avec le temps c'était devenu une véritable ville de gouvernement ayant sa mosquée, son palais, ses bâtiments du maghzen, ses étuves et même ses jardins. Sous les Hafsides, Tunis devint une place de commerce importante, fréquentée par les Catalans, les Provençaux, les Génois et les Pisans. Des traités de commerce, surtout après 1270, contribuèrent à enrichir la population et en premier lieu le souverain qui prélevait des droits de douane sur les produits venus d'Europe, sur ceux venus de l'Afrique



intérieure et sur ceux qui sortaient de Tunis. Malgré les vicissitudes politiques, les constructions, surtout des mosquées, des médersas et des zaouias, s'étaient multipliées dans le dernier tiers du XIII<sup>e</sup> siècle. Des faubourgs s'étaient agrégés à la cité primitive tassée autour de la grande mosquée Jama ez-Zitouna. Il s'était même constitué, en plus du quartier juif, un quartier chrétien, le Rabt an-Nasara, dans le faubourg de Bab al-Manara, au sud de la Kasbah. Les souks rassemblés autour de la Grande Mosquée grouillaient d'une activité intense et parfumée.

Mais la ville avait ses faiblesses. Comme dans beaucoup de cités maghrébines, son alimentation en eau était insuffisante. Il y avait certes des puits et des citernes en grand nombre mais la population de Tunis était si dense que l'approvisionnement devenait irrégulier, surtout en été. Al-Mostancir avait fait restaurer le vieil aqueduc romain qui avait alimenté Carthage. Mais le volume d'eau ainsi amené du lointain Zaghuan ne représentait que la moitié des capacités de l'aqueduc. A l'époque romaine, le débit quotidien était de 32 000 m<sup>3</sup>, à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, il atteignait 14 000 m<sup>3</sup> par jour en saison humide et 2 290 seulement en été dont 2 083 étaient destinés aux jardins royaux et à peine 918 m<sup>3</sup> pour la ville de Tunis – encore faut-il soustraire de ce chiffre les prélèvements destinés à la Kasbah et ses jardins. Cette pénurie explique peut-être l'ampleur des pestes et épidémies diverses qui décimaient périodiquement la population.

Mal alimentée en eau, Tunis n'avait pas une position facile à défendre, même si, établie entre le "lac" qui la séparait de la mer et la Sebkha Sejourmi qui la coupait de la terre, elle jouissait d'un relatif isolement. Mais s'appuyant sur le caractère frondeur de la population, prétendants ou adversaires du sultan avaient réussi plusieurs fois à se rendre maîtres de la ville

### Les forces armées de terre et de mer

Les Hafsides descendant des Almohades ont conservé l'efficace organisation d'Abd el-Moumin : le *djound*, (l'armée), toujours commandé par un Almohade, est composé de troupes régulières qui reçoivent leur solde quatre fois par an. L'effectif de l'armée hafside est sujet à des variations considérables. R. Brunschwig l'estime à dix mille hommes à peine au début du XIV<sup>e</sup> siècle, alors qu'en 1390 l'armée opposée aux chrétiens débarqués à Mahdiya comptait entre quarante mille et soixante mille combattants.

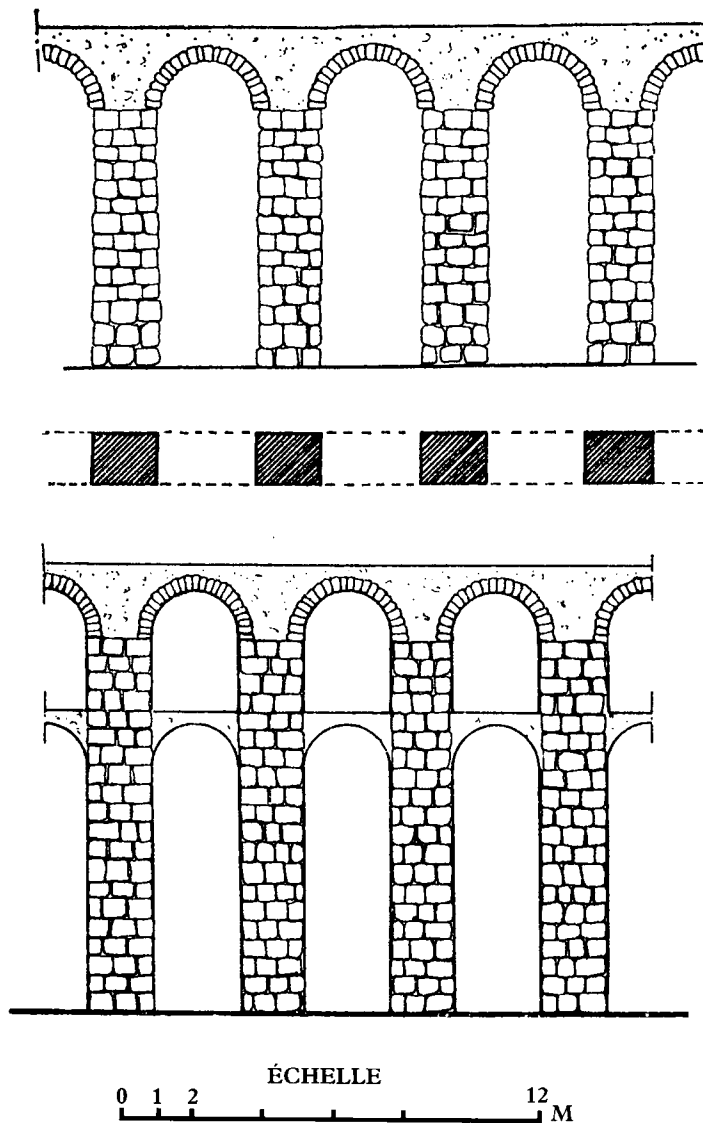
En plus des contingents des tribus vassales chacune des armées maghrébines possède des troupes arabes mais aussi des mercenaires chrétiens qui sont mieux équipés.

Le royaume ifriqiyen a moins de puissance que le mérinide ; il a pu néanmoins résister victorieusement aux empiètements abdelwadides et conserver, non sans peine, sa domination sur Béjaïa (Bougie) et Constantine qui sont les deux grandes villes de l'ouest.

Il n'y avait, à l'époque guère de différences entre un navire de guerre et un bateau de commerce car nul bâtiment ne pouvait s'aventurer en mer sans s'être pourvu en armes. Il existe, néanmoins des fonctions nettement définies et les personnages qui les remplissent sont importants. Le chef suprême, pour les opérations en haute mer, est le Ka'id el-Bar. A terre un autre ka'id dirige les arsenaux.

Comme les effectifs de l'armée de terre, ceux des vaisseaux de guerre hafsides, sont sujets à variation. On sait qu'en 1482 la flotte tunisienne comptait 75 vaisseaux dont 36 galères. Les troupes embarquées comptaient, au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle jusqu'à 400 hommes par vaisseau, dont la moitié était constituée d'archers et d'arbalétriers.

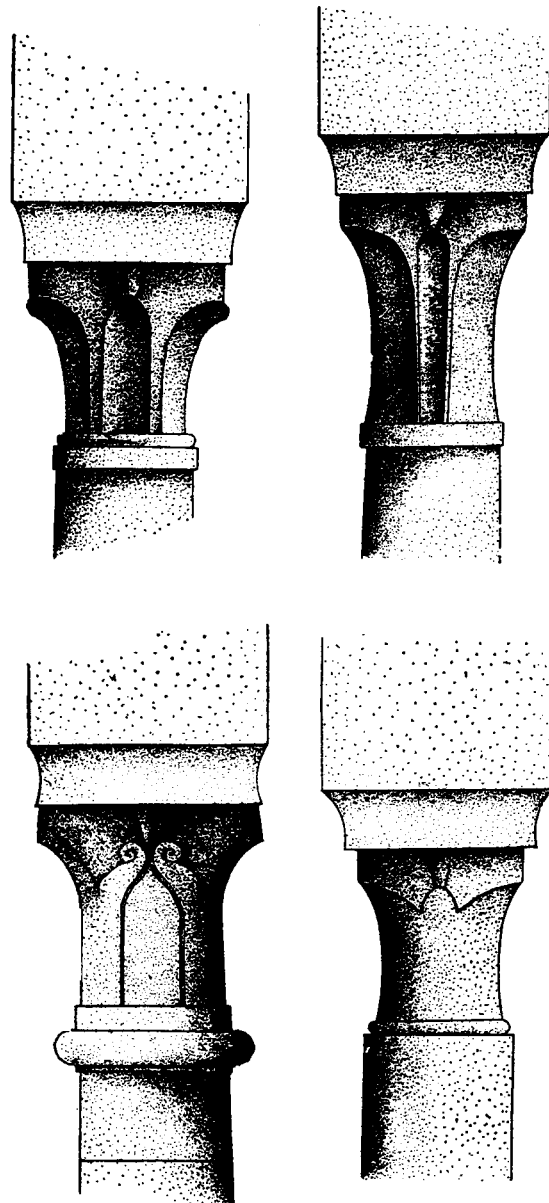
Bien que l'on connaisse de multiples opérations sur le littoral des pays européens (attaque de Peniscola par les Hafsides en 1238), on ne peut prétendre que les marines maghrébines contrôlaient la Méditerranée. Ces flottes n'ont pu empêcher les multiples débarquements des Chrétiens à Collo et à Djerba en 1282, à Mahdia en 1390, à Dellys en 1398 et de nouveau à Collo en 1399.



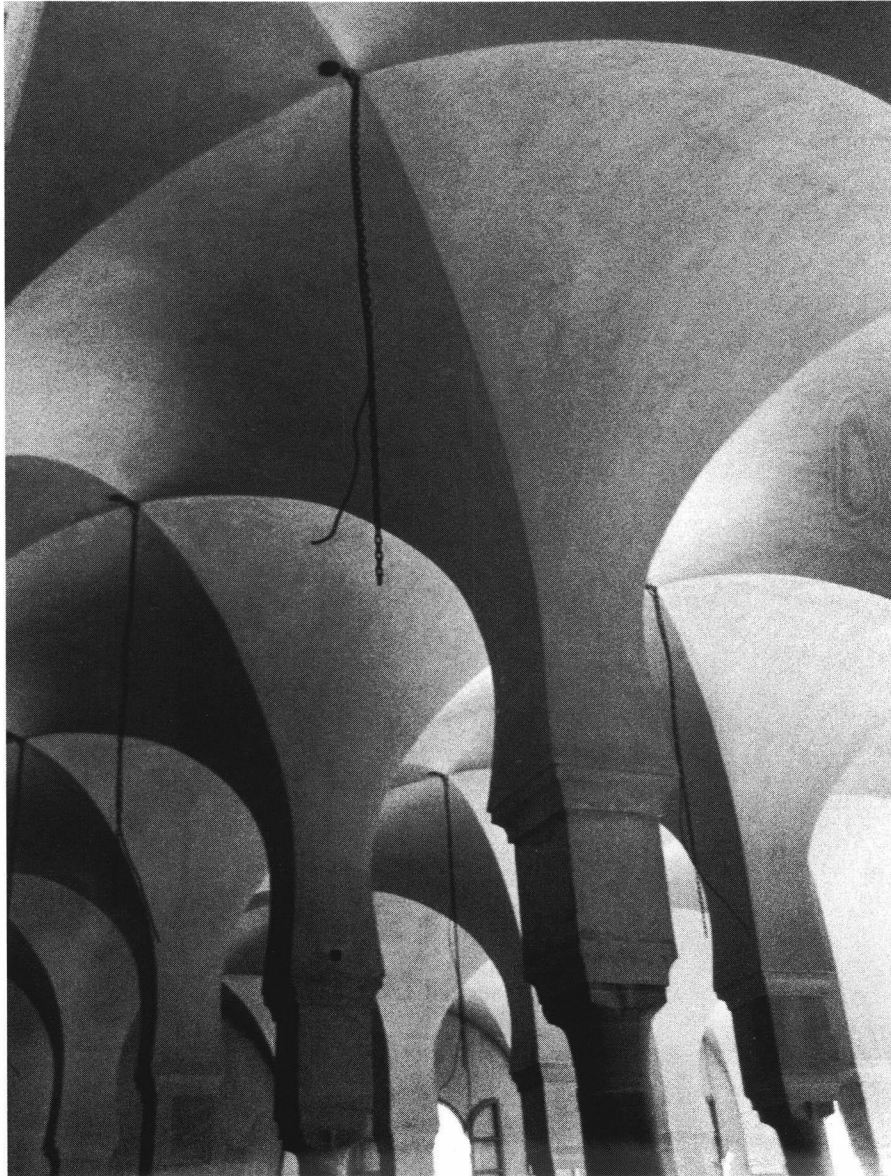
Aqueduc d'al-Mustancir : arcades simples et arcades doubles (d'après A. Daoulati).

**Déclin et Renaissance de l'État Hafside (xiv-xv<sup>e</sup> siècles)**

Avant de régner sur l'Ifriqiya, Abul Zakaria avait gouverné Séville où il avait apprécié la civilisation andalouse. A Tunis, ce premier souverain hafside s'entoura de savants, de poètes et d'érudits. Sous l'influence de la cour, les villes ifriqiyennes changèrent d'aspect et les rênes du gouvernement furent confiées de préférence à des Andalous tandis que les Almohades gardaient le contrôle des armées. Cependant le royaume hafside connut souvent de graves difficultés.



Mosquée de la Kasba de Tunis : divers types de chapiteaux de la salle de prières (d'après A. Daoulati).



Mosquée de la Kasba de Tunis (photo J. Revault).

Les intrigues menées par les États européens (en particulier la Couronne d'Aragon), celles des Mérinides et les rivalités entre les grands chefs locaux, entraînèrent, à partir de 1280, la dislocation du royaume et la lutte de différents prétendants les uns contre les autres : Bougie, Constantine, le sud de l'Ifrikiya constituèrent une série de principautés instables, réunies parfois sous le pouvoir d'un prince puissant, se séparant dès la mort de ce dernier. Cette situation permit aux Mérinides d'envahir à deux reprises l'Ifrikiya sans pouvoir y demeurer, il est vrai (en 1347 et en 1353). Ces troubles favorisèrent les tendances à l'autonomie et à l'indépendance des chefs de tribus.



Chapiteau hafside de la médersa Chamma'iya, Tunis (photo J. Revault).

En 1370 seulement, le prince hafside Abu l'Abbas (1370-1394), antérieurement installé à Constantine grâce au sultan mérinide, réussit à reconstituer l'unité hafside et à faire rentrer dans l'ordre les "féodaux". Tandis que les deux autres États maghrébins, le Mérinide et l'Abd al-Wadide ne cessaient de décliner, le royaume hafside connut un regain de puissance et de gloire sous les règnes d'Abu Faris (1394-1434) et d'Uthman (1435-1488). Il constitua alors la puissance dirigeante du Maghrib, recevant parfois l'hommage des souverains mérinides et 'abd al-wadides affaiblis. Les États chrétiens, de leur côté, s'empressaient de traiter avec le puissant souverain hafside, maître d'un royaume prospère.

Du XIII<sup>e</sup> siècle au XV<sup>e</sup> siècle, pour gouverner un État souvent instable, peuplé par des éléments divers (Maghrébins, Andalous, quelques Juifs, quelques Chrétiens), les souverains hafsides maintinrent le système gouvernemental des Almohades très hiérarchisé, avec son administration centrale. Les ports d'Ifrikiya gardaient une importance notable. Tunis, capitale du royaume, ville de grande culture et d'éclat artistique et place de commerce essentielle de l'Afrique du Nord, voyait affluer les marchands européens, certains d'entre eux s'y installant à demeure. En ce centre industriel important, le souverain, comme les autres monarques maghrébins, frappait une monnaie d'or et d'argent plus sûre que les monnaies chrétiennes.

### La fin des Hafsides

Les troubles, que favorisait le caractère turbulent et factieux des habitants de Tunis, furent momentanément jugulés par des princes autoritaires comme Abu l'Abbas et son successeur Abu Faris. Mais cette renaissance, si brillante sous ce prince, ne dura guère. Après sa mort, le royaume hafside sort chaque fois un peu plus affaibli par les querelles entre les princes doublées des révoltes des tribus arabes. Le petit-fils d'Uthman, qui portait le même nom que le fondateur du royaume, Abu Zakaria Yahya, est tué en combattant contre son cousin qui revendiquait le trône (1489). Celui-ci meurt de la peste et son successeur, Abu Abdallah Mohammed, un incapable sans la moindre autorité, assiste à la décomposition de son royaume. Quant au royaume abd el-wadide il est réduit à la proche banlieue de Tlemcen ; sur ses anciens territoires comme sur ceux du royaume hafside, se constituent des principautés éphémères qui passèrent sous la domination espagnole et turque.

### BIBLIOGRAPHIE

- BERQUE J., *L'intérieur du Maghreb (XV<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles)*, Paris, 1978.  
 BRAUDEL F., *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Paris, 2<sup>e</sup> édition, 1966.  
 BRUNSCHVIG R., *La Berbérie orientale sous les Hafsides des origines à la fin du XV<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1940-1947.  
 DALOULI A., *Tunis sous les Hafsides*, Tunis 1976.  
 DHINA A., *Les États de l'Occident musulman aux XIII<sup>e</sup>, XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles*, Alger 1984.  
 DUFOURCQ Ch.-E., "La Couronne d'Aragon et les Hafsides au XIII<sup>e</sup> siècle, (1229-130)", *ASJ*, t. XXV, 1952, p. 51-113.  
 MARÇAIS G., *Les Arabes en Berbérie du XI<sup>e</sup> au XIV<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1913.  
 MARÇAIS G., *La Berbérie musulmane et l'Orient au Moyen Âge*, Paris, 1946.

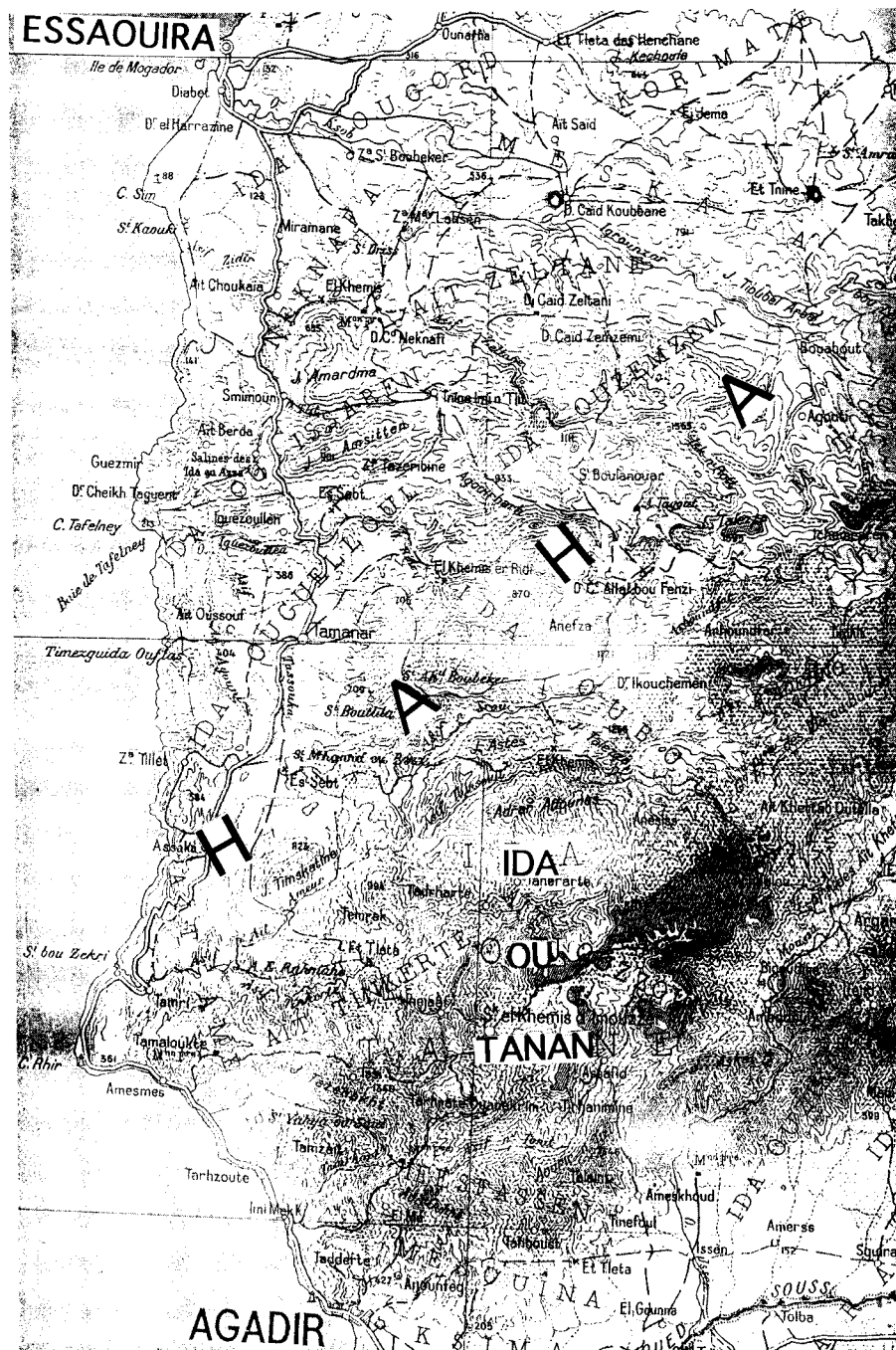
E.B. ET A. DHINA

### H14. Haha (IHAHANE)

Entre Essaouira au Nord et Agadir au Sud, s'étend le vaste pays haha peuplé de Berbères en partie arabisés. Cette région voit s'affaïsser les dernières pentes du Haut Atlas occidental qui tombe assez brusquement dans l'Océan, entre le cap Ghir et les hauteurs qui dominent le port d'Agadir.

Le pays haha est un vaste plateau qui verrouille au Sud-Ouest le Haouz\* de Marrakech. Il est partout profondément raviné par des oueds généralement à sec





Le pays Haha.

ou qui écoulent rapidement les eaux de pluie qui n'ont pas été retenues dans les très nombreuses citernes qui parsèment le pays. Ch. de Foucauld, dans sa *Reconnaissance au Maroc*, insiste sur ces crues qui transforment le paysage : "Par suite des pluies, les rivières s'étaient grossies : là où, un mois et demi auparavant, je

n'avais vu que des lits desséchés, je trouvai des torrents impétueux. L'oued Aït Amer, que je traversai au même point qu'à l'aller, formait une rivière large de 20 m, profonde de 7 m et si rapide que j'eus beaucoup de peine à la passer".

Dans la vie rurale traditionnelle, l'arganier\* a toujours joué un rôle important; tout est bon dans cet arbre dont le feuillage sert de fourrage aux chèvres qui se déplacent hardiment dans les branches de ces arbres; l'importance de ces déplacements aériens expliquent l'horizontalité des branches des plus vieux arganiers. Mais le produit qui a fait le plus la renommée de l'arganier reste l'huile\* d'argan, très estimée des Chleuhs. Les céréales et principalement l'orge sont les cultures vivrières essentielles, elle sont accompagnées de légumineuses : fèves, pois chiches...

Chez les Haha et leurs voisins méridionaux, les Ida ou Tanan, le grain est conservé dans les agadirs\* mais aussi dans des chambres creusées dans les parois rocheuses sur plusieurs rangées et d'un accès difficile. Le premier auteur qui signala l'existence de ces excavations fut Ch. Tissot, dans le tome I de sa *Géographie comparée de la Province romaine d'Afrique* (p. 510). La ressemblance entre ces chambres creusées dans le roc et les hypogées funéraires (*haouanet*) de la partie orientale du Maghreb est telle qu'il ne put imaginer une destination autre que funéraire pour ces cryptes qui sont particulièrement nombreuses "dans un défilé rocheux de la province de Haha". Ces chambres ne sont ni des tombes, ni des habitations troglodytiques, mais de simples greniers\* dont le regroupement facilite la surveillance.

L'agriculture n'est pas la seule ressource alimentaire; les Haha de la côte pratiquent une pêche abondante en fin d'été et en automne. Les prises de *tassergal* (*Pomatomus saltatrix*) alimentent un commerce important de tranches de poissons cuites dans des fours archaïques. Ces tranches séchées sont vendues sur des marchés parfois fort éloignés du littoral, comme ceux des villages du Tâdla ou de l'Anti-Atlas.

Le pays des Haha était prospère au <sup>xiv</sup>e siècle et plus d'un siècle plus tard, Jean-Léon l'Africain le décrit sous un jour brillant malgré les méfaits de la guerre contre les Portugais et cite un grand nombre de villes qui s'administrent d'une façon autonome. Plusieurs de ces cités frappaient des monnaies d'argent, telle Tednest qui fut détruite en 1514 par les Portugais et leurs alliés arabes et abandonnée par sa population en grande partie juive. Hadeccchis (l'actuelle Tiggi) frappait aussi de la monnaie d'argent et fut ruinée par les Portugais. Pour chaque ville, Jean-Léon l'Africain émet un jugement sur le caractère, les activités et la réputation des habitants. Ainsi, les Ida ou Izougguaghen sont paresseux et traîtres, leur bourgade souffre de leur négligence et des querelles domestiques.

C. AGABI

## H15. HALIARDI

Ptolémée (IV, 3, 6, éd. C. Muller, p. 640) mentionne des Haliardi "sous" les Sabourboures (cf. Suburbures\*) et près de la plaine de Sittaphi. C. Müller (*ibid.*) a proposé de corriger l'adjectif Sittaphios en Sitiphios. Il s'agirait donc de la plaine de *Sitifis*\* (Sétif), en Maurétanie, alors même que Ptolémée, IV, 3, concerne la grande province d'Afrique du Haut-Empire.

Il faut toutefois tenir compte du fait que les Sabourboures sont situés par le Géographe (*ibid.*, p. 639-640) sous le mont Thammès où prend source le fleuve Roubrikatos (Ptol., IV, 3, 6, p. 634), lequel se jette dans la mer à 25' à l'est d'*Hippo Regius*\* (Annaba) et à 30' à l'ouest de *Thabraca*\* (Tabarka). Ce posi-

tionnement, très approximatif, ne laisse guère d'autre possibilité que d'identifier ce fleuve avec l'oued Mafragh ou son affluent, l'oued el-Kebir. Le Thammès pourrait dès lors être recherché parmi les Monts de la Medjerda. Mais cette hypothèse s'accorde mal avec ce que nous savons de la position des Suburbures, du moins ceux qui étaient qualifiés de *regiani*, sous Vespasien : ils sont en effet attestés par l'épigraphie (cf. notamment *A.E.*, 1957, 175) dans la région de *Tigisis* (Aïn el-Bordj), à environ 45 km au S.S.-E. de *Cirta*\* (Constantine). En fait, le texte de Ptolémée est d'interprétation difficile. Il classe les tribus de l'*Africa*\* par bandes à partir du littoral en s'enfonçant dans les terres. Or dans la bande précédente, en principe plus occidentale, sont mentionnés des Mousouni (cf. Musuni\*), dont l'épigraphie prouve l'implantation dans la région de *Thelepte* (Medinet el-Kdima), et la bande suivante comprend les Libyphéniciens\* et le pays "byzacite" (cf. Byzacium\*).

Il semble donc que Ptolémée situe la plaine de Sittaphi et les Haliardi dans le centre ou le centre-sud de la Tunisie actuelle. Mais comme la présence de fractions de Musonii (Musuni), de Musulamii\* et de Suburbures est attestée par des sources antiques dans la région de *Sitifis* (Sétif), on peut imaginer, mais sans certitude, que Ptolémée a indûment transporté la plaine de Sétif en *Africa*, voire sur les confins occidentaux du Byzacium.

Du point de vue linguistique on serait tenté de rapprocher, au prix d'une métathèse qui n'étonnerait pas chez Ptolémée, le nom des Haliardi de celui du fleuve *Ardalio*, qui coule, selon Orose (VII, 36, 6), entre *Theueste*\* (Tébessa) et *Ammædara*\* (Haïdra) et correspond donc vraisemblablement à l'oued Haïdra.

J. DESANGES

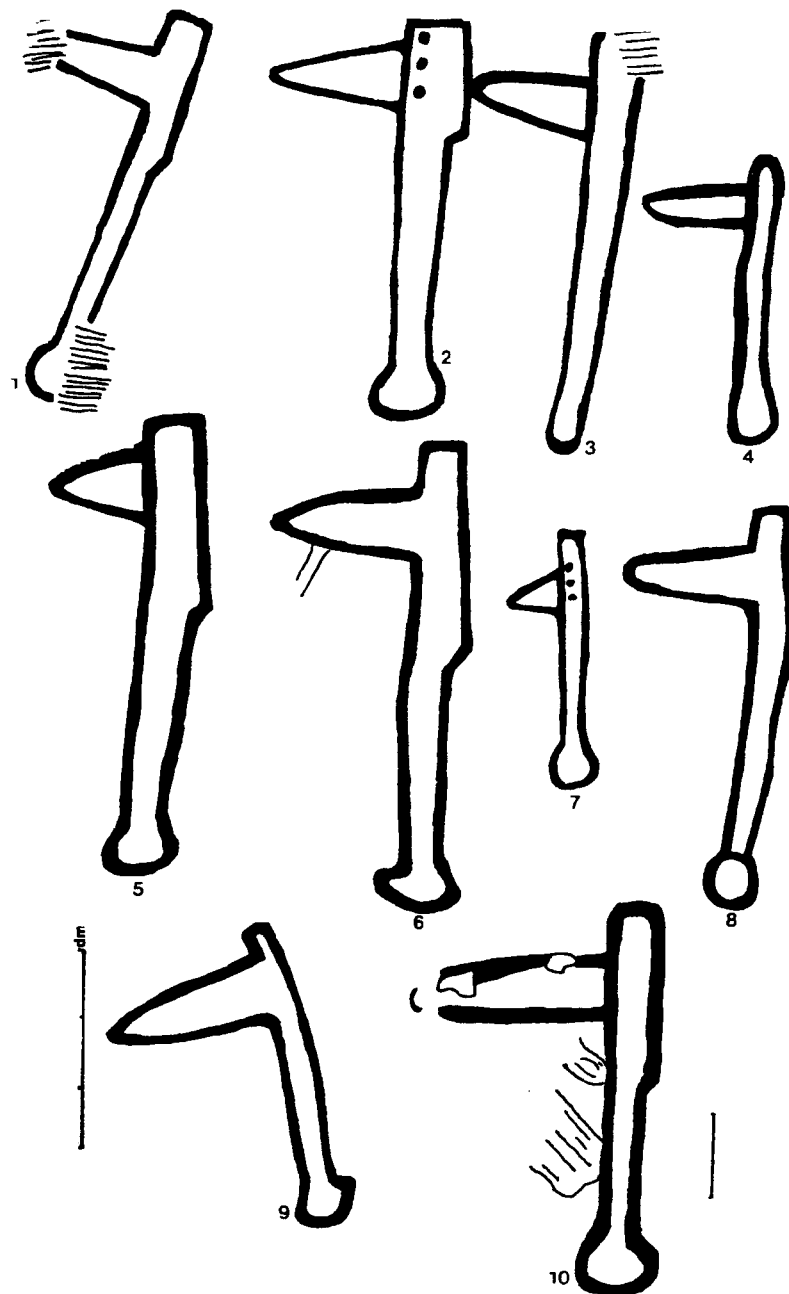
## H16. HALLEBARDE

Objet étrange s'il en fut, cette arme de l'Âge du bronze pose de multiples problèmes dont le premier est son simple nom.

La hallebarde préhistorique, "poignard amélioré" selon J. Briard, a été décrit par la plupart des auteurs comme une arme composée d'une lame de poignard fixée perpendiculairement à l'extrémité d'un manche de taille variable. Voilà qui ne correspond en rien à la définition commune de cette arme dont le manche très long (cinq pieds) porte un fer échancré et une grande lame forte et aiguë d'après l'*Encyclopédie* de Diderot. Le *Dictionnaire d'Art et d'Archéologie* de Larousse la définit comme "une arme d'hast à longue hampe où s'emmanche à douille un fer à taillant droit". La hallebarde traditionnelle, celle des "Suisse" des cathédrales ou des sentinelles en faction chez les amiraux, si elle devait être rapprochée d'une autre arme, ce serait d'une hache et non d'un poignard.

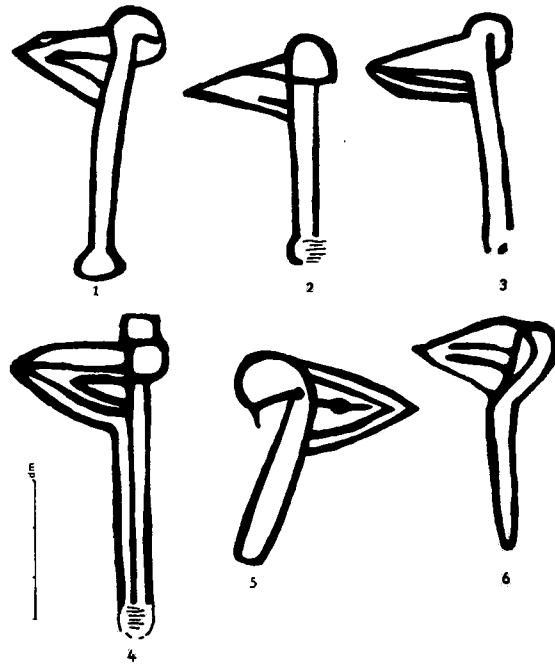
On sait de plus par les quelques exemplaires entiers qui nous sont parvenus que les hallebardes protohistoriques étaient pourvues d'un manche relativement court analogue à celui d'une hache, sans commune mesure avec le fût d'une hallebarde historique.

Il semblerait que l'auteur de cette appellation discutable fût W. Wide, il fut suivi par J. Evans et l'ensemble des archéologues britanniques. J. Déchelette s'élevait, dès 1912, contre cette dénomination, et préconisait en vain celle de "hache-poignard". D'autres termes tels que "pics d'armes" ou "poignards-pics" n'eurent pas plus de chance et c'est le moins adéquat qui fut retenu.

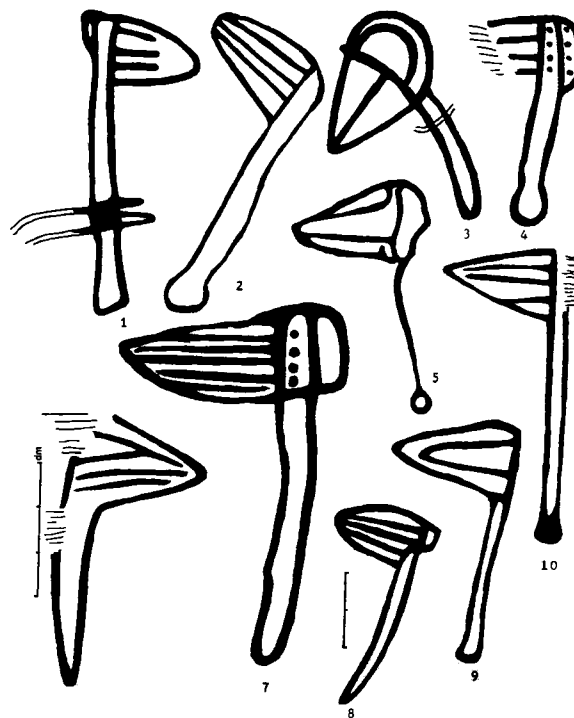


Hallebardes atlasiques Type I (d'après J. Malhomme).

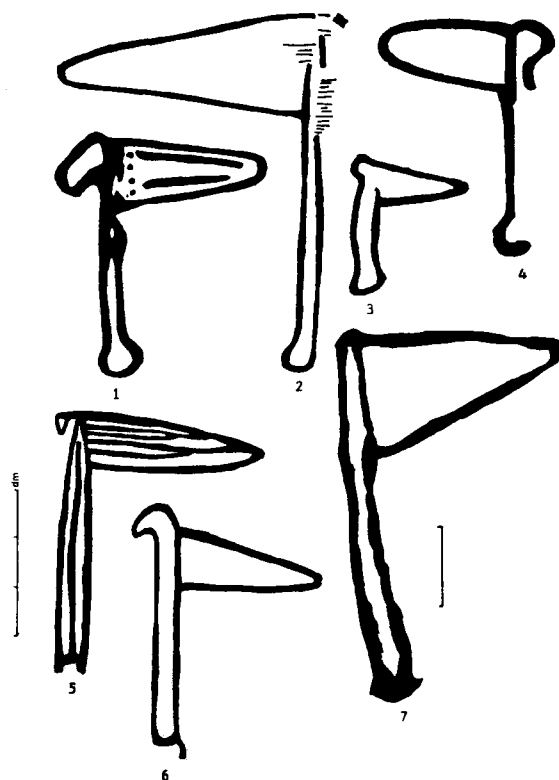
De nombreuses hallebardes figurent dans les stations rupestres du Haut-Atlas marocain, mais on ne possède qu'un seul exemplaire en métal, provenant d'une tombe de Mers (région de Tanger) fouillée par M. Ponsich. Différents auteurs (M. Ponsich, G. Camps, H. Schubart) ont hésité à identifier cet objet comme une hallebarde en raison de ses dimensions : (longueur 10,5 cm et largeur maxi-



Hallebardes atlasiques Type IIa (d'après J. Malhomme).

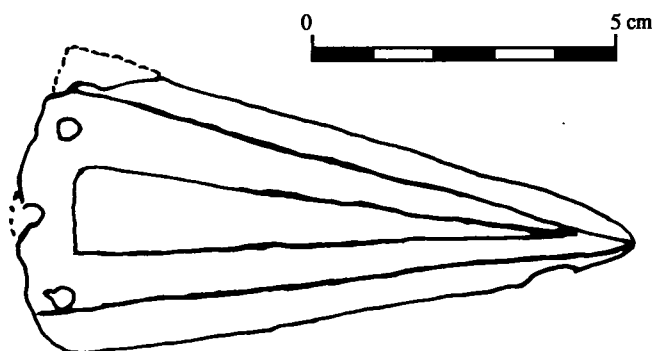


Hallebardes atlasiques Type IIb (d'après J. Malhomme).



Hallebardes atlasiques Type III (d'après J. Malhomme).

mum 5 cm) qui conviennent davantage à une lame de poignard qu'à une hallebarde. Mais la découverte de cette arme dans une tombe permet d'imaginer qu'elle ait été dépourvue de fonction autre que votive. Vu la morphologie de cette lame dotée de nervures et des cannelures et qui était fixée au manche par trois rivets on peut l'identifier à une hallebarde du type ibérique de Carrapatos.



Hallebarde métallique de Mers, du type ibérique de Carrapatos (région de Tanger), fouilles M. Ponsich.

Parmi les quarante figurations atlasiques de hallebardes, on reconnaît trois types ; le premier est comparable aux hallebardes ibériques du style d'El Argar à lame étroite présentant un emmanchement robuste grâce à l'élargissement de la partie proximale de la lame. On remarque sur les figurations atlasiques un renflement important à la partie distale du manche, sans doute pour augmenter le poids de l'arme à son extrémité et la rendre plus efficace. Ce renflement s'étend parfois jusqu'à la région médiane du manche.

Le type suivant se subdivise en II a et II b d'après la place de la lame sur le manche. Les lames de ces hallebardes sont larges, de forme triangulaire, comme celles du type de Carrapatos, en Espagne. Elles sont renforcées par une nervure. La petite hallebarde, peut-être votive, trouvée dans la sépulture de Mers (région de Tanger) appartient à ce type. Les hallebardes du troisième type ont une lame moins large mais plus longue, le manche présente parfois un crochet externe à l'extrémité distale et un renflement proximal ; elles n'ont pas leur équivalent dans la Péninsule ibérique.

#### BIBLIOGRAPHIE

- BUCHET G., "Notre préliminaire sur quelques sépultures anciennes du Nord ouest du Maroc", *B. Géogr. hist. et descriptive*, 1907, p. 396-399.
- CAMPS G., "Les traces d'un Âge du Bronze en Afrique du Nord", *R. africaine*, t. CIV, 1960, p. 31-55.
- CAMPS G., *Aux origines de la Berbérie. Monuments et rites funéraires protohistoriques*, 1961, Paris, 628 p.
- CAMPS G., "Recherches sur les plus anciennes inscriptions libyques de l'Afrique du Nord et du Sahara", *B. archéol. Comité Trav. hist. sci.*, nouvelle série, t. X-XI, 1974-75 (78), p. 143-166.
- CAMPS G. & CADENAT P., "Nouvelles données sur le début de l'Âge des Métaux en Afrique du Nord", *Soc. Et. Rech. préhist. les Eyzies*, n° 30, 1980, p. 40.
- CHENORKIAN R., *Les armes métalliques dans l'art protohistorique de l'Occident méditerranéen*, Paris, 1988, 420 p.
- GALAND L., "L'inscription des Azibis n'Tkkis", *B. Archéol. maroc.*, t. 4, 1960, p. 418-421.
- GLORY A., "Gravures rupestres du Haut-Atlas, un épisode guerrier de l'histoire berbère", *La nature*, 1953, p. 174-180, 15 fig.
- JODIN A., "Les Civilisations du Sud de l'Espagne et l'Enéolithique marocain", *Congrès Pré-historique de France, Poitiers-Angoulême, XV<sup>e</sup> session*, 1956 (57), p. 564-578.
- JODIN A., "Les gravures rupestres du Yagour (Haut Atlas) : Analyse stylistique et thématique", *B. Archéol. maroc.*, t. V, 1964, p. 47-116.
- JODIN A., "Les gravures rupestres de l'Oukaïmeden (Haut Atlas) : documents inédits", *B. Archéol. maroc.*, t. VI, 1966, p. 29-54.
- MALHOMME J., "Roches gravées et excavées du Grand Atlas", *C.R. des séances mens. de la Soc. des Sc. Nat. Maroc*, 1950, p. 75-76.
- MALHOMME J., "Les gravures rupestres du Grand Atlas", *Hespéris*, t. XXXVIII, 1951, p. 462.
- MALHOMME J., "Les gravures rupestres de la région de Marrakech", *2<sup>e</sup> Congrès Panafricain de Préhistoire, Livret-guide excursion "E"*, 1952, p. 18-19.
- MALHOMME J., "Les représentations de hallebardes du Grand Atlas : Les techniques d'incisions", *B. Archéol. maroc.*, t. III, 1958-59a, p. 371-378, 3 pl.
- MALHOMME J., "Le Bronze II dans le Grand Atlas : Les sacrifices humains", *B. Archéol. maroc.*, t. III, 1958-59b, p. 379-387, 4 fig.
- MALHOMME J., "Les gravures rupestres du Grand Atlas M.H. 37, site typique du Bronze II", *Actes du 83<sup>e</sup> Congrès nat. Soc. savantes*, Aix-en-Provence, 1958 (60), p. 137-145, 3 pl.



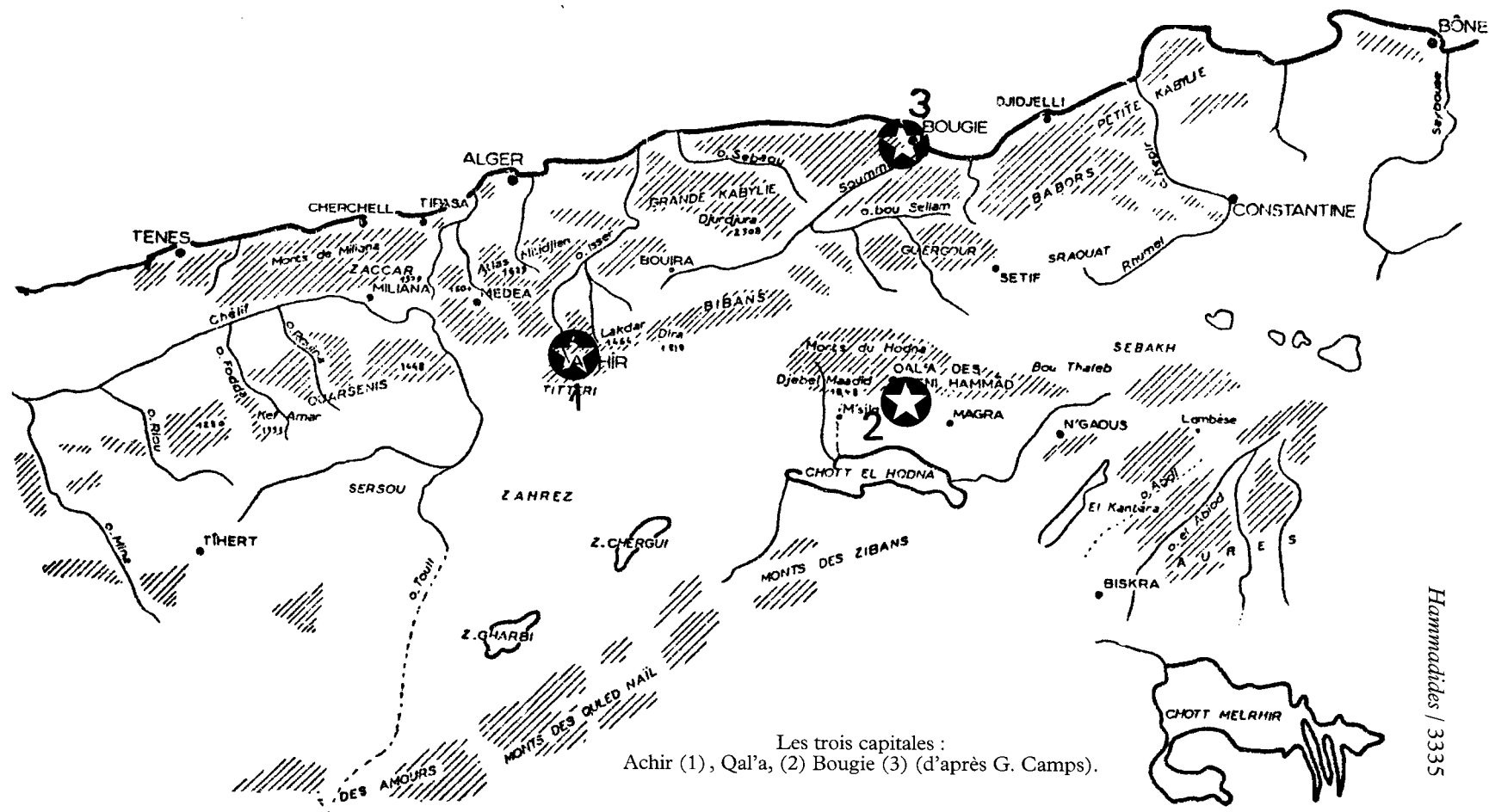
- MALHOMME J., *Corpus des gravures rupestres du Grand Atlas*, t. I., 1959, t. II, 1961, Pub Serv. Antiquités Maroc, 13, 156 p.
- MALHOMME J., L'Homme à l'inscription des Azibs n'Ikkis, B. *Archéo. maroc.*, t. IV, 1960, p. 411-417.
- PONSICH M., *Recherches archéologiques à Tanger et dans sa région*, Paris, 1970, p. 55 et suivantes, fig. 14, pl. 13.3.4.
- RUIZ-GALVEZ PRIEGO M., "Espada procedente de la ria Larache en el museo de Berlin Oeste", *Homenaje al prof. Martín Almagor Basch*, Madrid. t. II, 1983, p. 63-68.
- SAEZ MARTIN B., "Sobre uno supuesto edad del Bronce en Africa Menor", *Actes du 2<sup>e</sup> Congrès Panafricain de Préhistoire*, Alger, 1952, p. 659.
- SCHUBART H., "Las halabardas de tipo Montejicar", *Estudios dedicados al Profesor Dr. Luis Pericot*, Barcelona, 1973, p. 247-269.
- SIMONEAU A., "Les gravures du Haut-Atlas de Marrakech", *Rev. Géogr. Maroc*, t. II, 1967, p. 65-75.
- SIMONEAU A., "Recherches sur les gravures rupestres du Haut Atlas marocain", B. *Soc. préhist. franç.*, t. LXV, fascicule II, 1968, p. 642-653.
- SIMONEAU A., "Nouvelles recherches sur les gravures rupestres du Haut Atlas et du Drâa", B. *Archeol. maroc.*, t. VIII, 1968 (74), p. 15-31.
- SIMONEAU A., "Gravures rupestres inédites du Haut Atlas", *Valcamonica symposium*, Capo di Ponte, 1970, p. 369-379.
- SIMONEAU A., "Nuove scoperte rupestre nel Marocco meridionale", *Bol. Centro Camuno di Studi preistorici*, t. X, 1973, p. 230-231.
- SIMONEAU A., "Documents rupestres du Sud Marocain", *Bol. Centro Camuno di Studi preistorici*, t. XII, 1975, p. 163-17.
- SOUVILLE G., "Une curieuse hache en bronze de la région de Beni-Snassen", B. *Archéol. maroc.*, t. V, 1964, p. 319-323.
- SOUVILLE G., "Contacts et échanges entre la Péninsule ibérique et le Nord-Ouest de l'Afrique durant les temps préhistoriques", *CRAIBL*, 1998, p. 163-177.
- 364
- SOUVILLE G., "Recherches sur l'existence d'un Âge du Bronze au Maroc", *Actes du 6<sup>e</sup> Congrès UISPP*, Rome, vol. 2, 1965a, p. 419-424.
- SOUVILLE G., "Influences de la Péninsule Ibérique sur les civilisations postnéolithiques du Maroc", *Miscelanea en homenaje al Abate Breuil*, Barcelona, t. II, 1965b, p. 409-421.
- SOUVILLE C., "A proposito de unos objetos peltiformes en los grabados rupestres de Marruecos", *Trabajos de Prehistoria*, t. 29, Madrid, 1972, p. 255-257.
- WAILLY A. de, "Le Kef el Baroud, et l'ancienneté de l'introduction du cuivre au Maroc", B. *Archéol. maroc.*, t. X, 1976, p. 47-51.
- WENGLER L., "La grotte d'El Heriga (Maroc Oriental), note préliminaire", B. *Archéol. maroc.*, 1983-84, p. 82-89.

R. CHENORKIAN

## H17. HAMMADIDES

La dynastie sanhadjienne des Hammādides est née de la scission territoriale du royaume ziride héritier de l'empire fatimide au Maghreb.

Tandis qu'à l'est, en Ifrikiya, la descendance de Ziri\* passait progressivement du sort de lieutenant fidèle des Fāṭimides en Ifrikiya et au Maghreb à celui d'émir, indépendant de fait, bien qu'ayant fait allégeance auprès du calife abaside.



### Fondation de la Qal'a des Banū Hammades

De même que Ziri avait édifié en totalité une capitale, Achir\*, Hammād son petit fils n'eut de cesse de fonder une nouvelle ville qui serait sa citadelle en même temps que la tête de son royaume : ce fut la Qal'a des Banū Hammād dont les ruines se dressent encore dans les monts des Maadid. La nouvelle citadelle présentait des avantages considérables et nettement supérieurs à ceux d'Achir. Hammād fortifia la ville et la peupla avec les habitants de Msila et de Hamza. La ville fut rapidement prospère et bénéficia de l'arrivée de populations chassées d'Ifrikyā par les invasions hilaliennes. Cependant pendant toute la longueur de son règne, Hammād résida aussi bien à Achir que dans sa nouvelle capitale. La ville comprenait plusieurs palais (palais du Salut, de l'Étoile, des émirs et du Menar) et quartiers. Celui des Jerawa renfermait peut-être une église de la communauté chrétienne de la Qal'a. Il n'est pas impossible que les Jirawa de la tribu de la Kahina aient été chrétiens mais cette hypothèse se heurte à de sérieuses difficultés. Ibn Ḥaldūn lui-même ne semble pas très sûr de la religion des Jerawas qui, à la Qal'a étaient placés sous la protection du Prince, donc tout dévoués à sa cause.

### Histoire des Ḥammādides

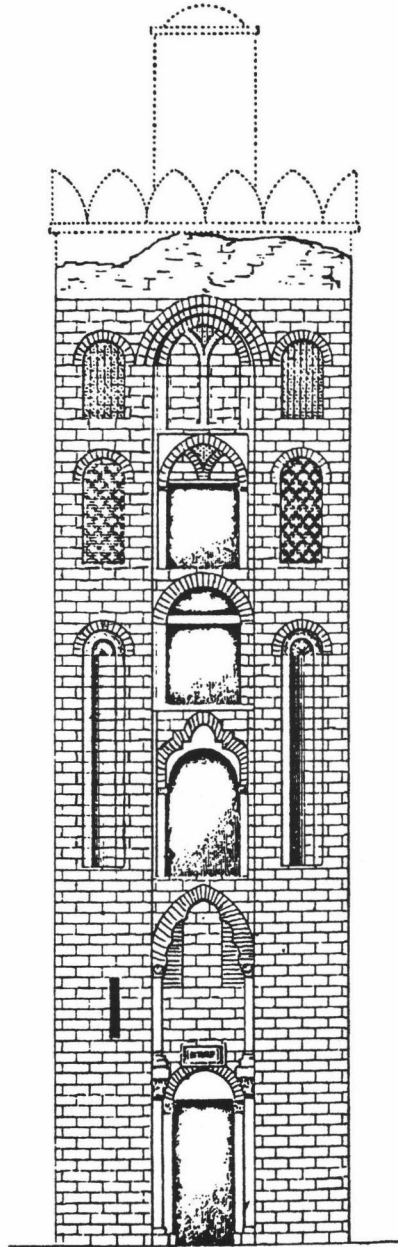
L'histoire de la Qal'a, étroitement liée à celle des Ḥammādides peut être divisée en trois périodes bien distinctes :

De 398/1007 à 441/1049-50, naissance et développement de la puissance ḥammādites, période marquée par la forte personnalité d'Hammād, qui, d'abord associé fidèle des Zirides de Kairouan pour la défense des intérêts communs des Ṣanhāja, se pose peu à peu en rival, d'où un conflit entre les deux branches de la famille, Hammād et son frère Ibrāhim rejettent la souveraineté de leur neveu Badis sur le royaume ziride. La rupture définitive se produisit en 405-1014-1015. Hammād vaincu plusieurs fois, se réfugia dans la Qal'a que Badis assiégea. Le moment de la reddition semblait proche lorsque Badis mourut subitement (mai 1016).

Les conséquences de ce conflit furent la rupture des Ḥammādides avec les Faṭimides. Lorsque, en 441, les Zirides rejettent à leur tour l'autorité des Faṭimides, leurs parents ḥammādites reconnaîtront à nouveau cette puissance. La question religieuse n'apparaît guère ainsi qu'un moyen, une arme de prestige, elle n'est jamais cause de guerre, mais plutôt la conséquence de décisions d'ordre politique.

De 441/1049-50 à 481/1088, apogée de la puissance ḥammādite période marquée par l'invasion hilalienne sur l'Ifriqiya, le reflux de réfugiés sur Qal'a qui connaît des heures de prospérité inespérée, puis, les Arabes rendant la vie impossible aux habitants de Qal'a, les Ḥammādides cherchent une nouvelle capitale, reconstruisent Bougie vers 460/1067 et c'est le premier exode vers la côte kabyle en 481/1088.

A cette époque, le royaume des Ḥammādides s'appuie sur deux pôles, l'un solide La Qal'a, l'autre souvent enjeu de convoitises familiales. Les parents profitent des moindres ennuis de la nouvelle dynastie pour se déclarer indépendants à Achir. Cependant, le chef ḥammādite a tôt fait de rétablir l'ordre et d'imposer son autorité à l'ancienne capitale des Zirides. La ligne Qal'a-Msila-Achir semble marquer la frontière Sud des états ḥammādites. Au-delà règne l'insécurité entretenue par les nomades zénètes. A l'Est, la limite de l'autorité des seigneurs de Qal'a semble aller jusqu'à Mila, Constantine et la région Sud de Sétif (Bou Tha-



Le minaret de la Qala'a des Beni Hammad (reconstitution de L. Golvin).

leb). On ne peut cependant tracer une frontière tant les mouvements de troupes sont fluents. La Grande Kabylie obéit apparemment aux nouveaux souverains ainsi que les villes de Médéa, Miliana, Mitidja. Dans quelle mesure la petite Kabylie, pays des Kutāma entre autres, reconnaît-elle la puissance des Ḥammādidēs ? nous n'en savons rien. Nous supposons cependant que les montagnards vivent repliés sur eux-mêmes, après leurs déboires, dans une sorte d'anarchie

indépendante de tout gouvernement. A l'Ouest enfin, l'autorité des Ḥammādides, à ce moment de leur histoire, ne semble guère dépasser la frontière naturelle du Chélif. Les incursions victorieuses au-delà s'apparentent davantage à des raids qu'à des mouvements de conquête. Tāhart passe tour à tour des mains des Ṣanhāja à celles des Zanāta, ces derniers semblant le plus fréquemment maîtres de cette cité.

Si la paix entre les deux familles ne fut plus troublée par la suite, il serait sans doute faux de penser qu'une harmonie totale régna dès lors. Les événements qui survinrent immédiatement après démentent clairement une telle alliance.

A une date assez peu précise, Al-Mu'izz rompit solennellement avec les Chiïtes et reconnut l'autorité des 'Abbāsides. Presque immédiatement et comme par un réflexe naturel, le souverain Ḥammādite Al-Qa'id rejeta la tutelle des 'Abbāsides pour se rallier aux Faṭimides.

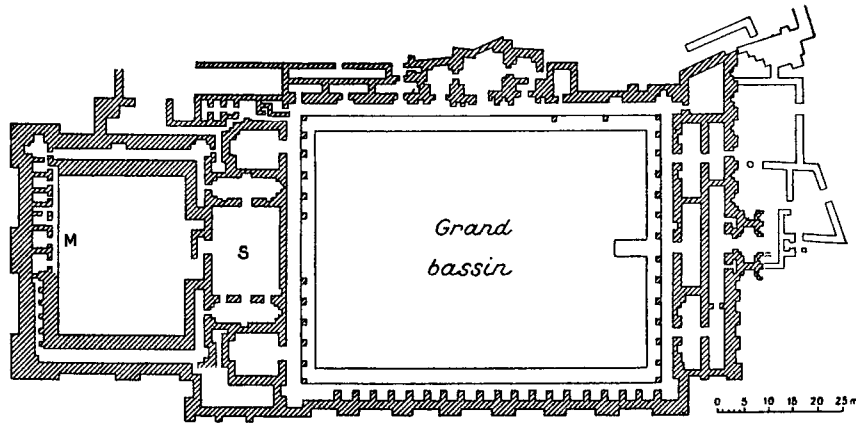
On sait les conséquences tragiques qu'eurent pour l'Ifriqiya la décision d'Al-Mu'izz et surtout la réaction du calife Al-Mustansir, conseillé par son ministre Al-Yazūrī. L'arrivée massive de nomades arabes qui déferlèrent sur la Tripolitaine, pillant tout sur leur passage, puis sur l'Ifriqiya, devait plonger le Magrib entier dans le désordre et dans l'anarchie. Dans cette situation dramatique et alors que la horde pénétrait déjà en Ifriqiya il eût été nécessaire que les querelles de famille se tussent et qu'elles fissent place à une levée en masse de tous les Berbères menacés par cette invasion inopinée. Apparemment, il n'en fut rien. Les Ḥammādides semblent s'être désintéressés du sort de Kairouan, ils envoyèrent cependant un millier de cavaliers à Al-Mu'izz mais, semble-t-il, sans grande conviction, car ces Ṣanhāja observèrent une conduite des plus suspectes. Jaloux de la garde noire dont, par précaution, l'Emir kairouanais s'était entouré ils rompirent le combat à Ḥaydaran pensant, nous dit Ibn al-Aṭīr, placer le souverain zirite dans l'embarras avec sa garde noire et le sauver ensuite. La défaite d'Al-Mu'izz fut totale ainsi d'ailleurs que celle des Ṣanhāja tandis que, de sa Qal'a, Al-Qa'id, nouveau client des Faṭimides, se croyait fort probablement à l'abri de tout danger. Sans doute se réjouissait-il, par surcroît, des malheurs de son cousin, espérant profiter un jour de la faiblesse des Zīrides.

En fait, c'est, bien ce qui se produisit dans les années qui suivirent immédiatement l'invasion hilālienne. Cependant Al-Qa'id devait mourir avant même d'avoir pu juger les conséquences de sa conduite (446/1054-5).

### **La puissance des Ḥammādides atteint son apogée à la fin du règne d'An-Nāṣir (1088)**

Malgré les difficultés qui marquèrent la fin de son règne, en dépit de l'insécurité qui rend de plus en plus précaire le sort de Qal'a, An-Nāṣir laisse, en mourant, un royaume puissant à son fils, Al-Manṣūr. Il a gouverné en grand monarque et a très certainement embelli sa capitale Qal'a tandis qu'il aménageait Bougie, y construisant en particulier un palais que l'on peut supposer de grande allure et, nous dit toujours Ibn Ḥaldūn, exemptant les habitants de l'impôt *ḥarāj*. Les deux cités, la première surtout, n'avaient pas cessé de se remplir de réfugiés d'Ifriqiya et plus spécialement de ceux venus de Kairouan, parmi lesquels, artisans et savants ne manquèrent pas de donner une fort brillante réputation à la capitale des Banū Ḥammād.

An-Nāṣir fait figure de chef suprême des Ṣanhāja et apparaît souvent comme l'espoir du Magrib contre l'invasion arabe. Nous savons que les habitants de Tunis eux-mêmes abandonnèrent Al-Mu'izz et envoyèrent une délégation à Qal'a pour demander à l'Emir ḥammādite un gouverneur ṣanhājien. An-Nāṣir



Qala'a des Beni Hammad, plan du Dar el Bahr (d'après L. Golvin).

désigna 'Abd al-Ḥaqq, fils d'Abd al-'Azīz, fils de Ḥurasān, qui fonda, à Tunis, une sorte de dynastie locale. Les Banū Ḥurasān durent cependant se placer sous l'autorité de Tamim, fils et successeur d'Al-Mu'izz, après un siège malheureux de Tunis en 458/1065-6.

Cette brillante façade masque de profondes lézardes. Bougie n'est encore qu'un refuge accidentel. An-Nāṣir, cependant, la prépare fébrilement à son rôle futur. Il n'entend certainement pas faire de "sa ville", qu'il nomme An-Nāṣiriya, un simple havre où il pourrait s'abriter en cas de revers. Il semble, au contraire, son choix fait de Bougie, orienter vers ce port l'avenir de la dynastie, et c'est dans ce but qu'il bâtit son palais : le Qaṣr al-Lūlūa ou palais de la Perle. Puis, afin d'encourager le peuplement de sa nouvelle cité, il dispense les habitants de l'impôt *ḥarāj*, enfin, il relie Qal'a à An-Nāṣiriya par une route royale, un "*ṭriq as-Sulḥān*" qui évite le plus possible la plaine. Mais, c'est à son fils et successeur Al-Manṣūr que reviendra l'honneur de faire de Bougie la capitale des Banū Hammād et, jusqu'à la mort d'An-Nāṣir, Qal'a reste la vraie capitale où l'Emir séjourne le plus souvent; elle n'a pas encore perdu sa puissance stratégique et peut résister victorieusement à tous les assauts. Il est néanmoins évident que ses jours sont comptés. Les nomades bloquent la plaine de Msila et toutes les issues vers Maggara et Ngaous. Les issues vers le Nord semblent moins exposées, mais elles ne tarderont pas à être aussi précaires que celles du Sud. Acculés à leur montagne aux maigres ressources, les Ḥammādides n'ont déjà guère d'autres alternatives que de composer avec les Arabes et d'essayer de s'en faire des alliés. Il leur reste cependant l'espoir de remonter vers le Nord et de déplacer leur capitale vers Bougie. La paix, rétablie avec les Zirides de Kairouan, peut également leur laisser penser que l'ère des Ṣanhāja n'est pas encore finie, mais il faudrait, pour être efficace, que cette paix s'accompagne d'une solide et sincère alliance. Trop d'intérêts particuliers et de méfiance réciproque s'opposent encore à un tel acte salutaire.

### La fin de la dynastie ḥammāvide

Enfin, de 481/1088 à 558/1163, décadence de la puissance ḥammāvide marquée par le déclin rapide de Qal'a au profit de la nouvelle capitale Bougie. Les Hammādides rejettent une fois encore l'autorité des Fāṭimides (536/1141). L'intérieur du pays, infesté d'Arabes pillards, échappe de plus en plus au contrôle des Ṣanhāja



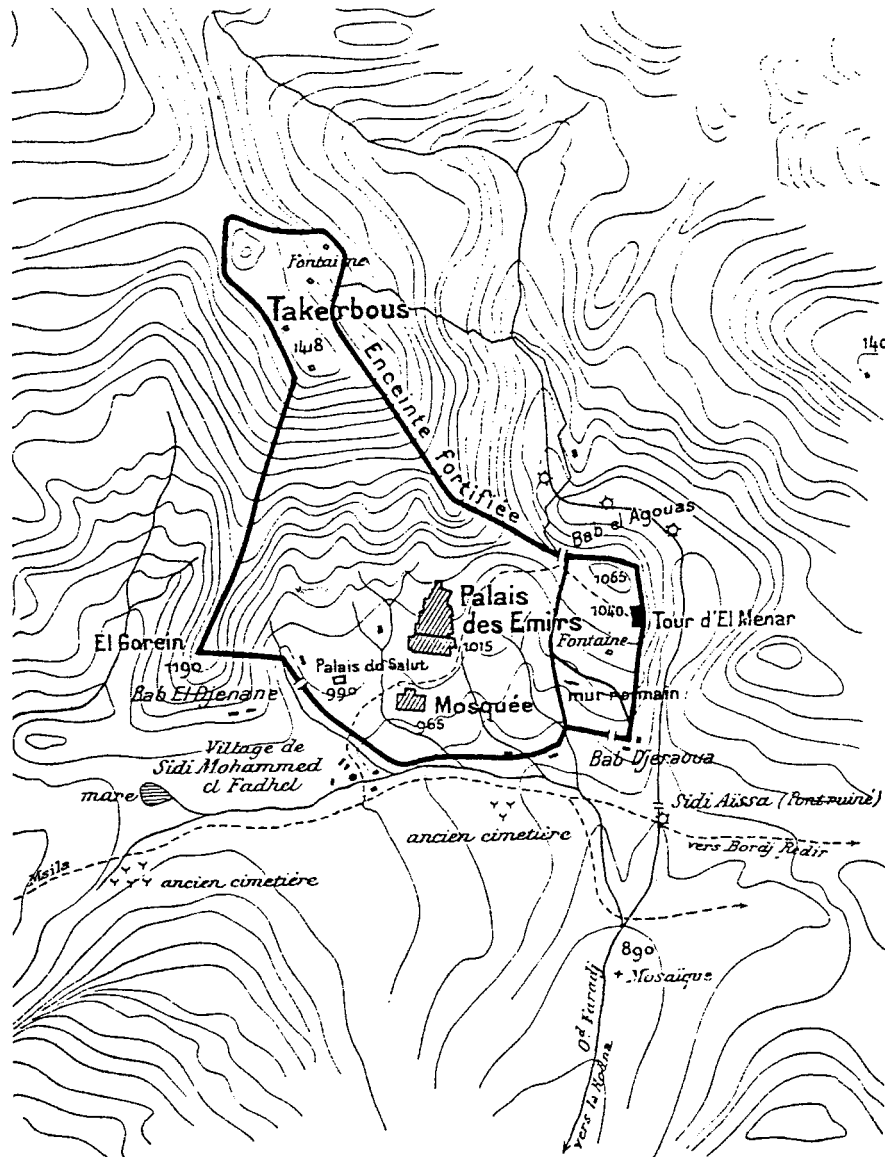
Qala'a des Beni Hammad, le Manar (photo L. Golvin).

tandis que, au Magrib extrême, grandit la puissance des Mérinides bientôt maîtres du Magrib al-'Aqṣā et de l'Espagne. Le Magrib Central résistera à peine à la conquête des guerriers d'ʿAbd al-Mū'min et Qal'a sera prise d'assaut à la première attaque. Ruinée, elle cesse désormais de compter dans l'histoire de la Berbérie, d'où son nom disparaît, tandis que la chute de Bougie, qui suit de près celle de l'ancienne capitale, marque la fin de la dynastie des Ḥammādides.

La décomposition de l'autorité des Ṣanhāja qui avaient, à un certain moment dominé toute l'Afrique du Nord, ne faisait que s'accentuer. En Ifrīqiya, Georges d'Antioche vint attaquer Mahdiyya 543/1148 et le dernier prince zirite, Al-Hasan, n'eut d'autres ressources que de s'enfuir d'abord à Carthage, ensuite à Bougie où, si l'on en croit Ibn al-Aṭīr, Yaḥyā refusa de le recevoir et le fit diriger sur Alger. Au Magrib Central, les affaires des Ḥammādides n'étaient pas plus brillantes et l'Emir ne quittait plus guère Bougie que pour se glisser le long de la côte. En 543/1148, Yaḥyā avait encore pu se rendre jusqu'à la Qal'a, mais cette expédition ressemblait fort à un sauvetage, car il évacua de l'ancienne capitale tous les objets de valeur qui y restaient encore. Enfin, au Magrib al-'Aqṣā, les Almora-vides ne pouvaient s'opposer à l'ascension des Almohades qui, après la mort du Mahdi Ibn Tūmart (592/1128), étaient commandés par ʿAbd al-Mū'mim\*. Vers 539/1144, les Almohades étaient maîtres de la situation, mais ils durent encore guerroyer quelques années pour réduire à l'impuissance les Ṣanhāja.

Après quoi, forts de leurs succès et maîtres de l'Occident musulman, ils tournèrent leurs regards vers la Berbérie centrale et orientale. Aucune force ne pou-





Plan de la Qala'a des Beni Hammad (d'après L. Golvin).

vaît s'opposer efficacement à leurs projets; pourtant, en bon capitaine, 'Abd al-Mū'mim prépare minutieusement cette expédition. En 546/19 avril 1151, il quitte Marrakech pour aller à Ceuta et y fait équiper une flotte puis prépare une armée, tenant secrets ses projets. En Sarfar 547/7 mai 1152, il s'avance "à marches forcées en ralliant toutes les troupes qui se trouvaient sur son passage, si bien qu'il était sur le territoire de Bougie quand les habitants l'apprirent". Yahyā, fils d'Al-'ziz, n'était pas homme à prendre la tête des troupes hammadites. Il ne songeait qu'à la chasse et aux plaisirs et à se déchargeait sur son ministre du soin de gouverner.

L'armée sortit de Bougie, mais la seule vue de la troupe d'Abd-al-Mū'mim la fit battre en retraite précipitamment, encore n'était-ce qu'une avant-garde que suivait, à deux journées de marche, le gros de l'armée conduite par le grand chef almohade. Bougie fut enlevée d'assaut sans opposer de résistance sérieuse. La lutte s'avérait impossible. Un essai de regroupement des Ṣanhāja sous l'autorité d'un chef dont on ignore l'origine, un certain Abū Qaṣba auquel se joignirent des Kutāma et des Luwāta ne put mettre un frein à l'avance almohade. Cette armée fut culbutée près de Bougie et 'Abd al-Mū'mim dépêcha sur la Qal'a un corps d'armée qui enleva la place forte d'assaut. Yaḥyā se rendit alors auprès d'Abd al-Mū'mim qui lui accorda l'amān et l'envoya en résidence à Salé où il mourut en 558/1163. Quant à Hasan, l'ancien prince zirite qui avait été expédié à Alger par Yaḥyā, il fut, après la prise de Mahdiyya par les Almohades, ramené dans cette cité qui avait été sa capitale et fut chargé de conseiller et même de diriger le gouverneur almohade qui y fut nommé.

### La civilisation ḥammādite sous Al Maṣṣūr

En dépit de multiples difficultés qui menacent les Ṣanhāja du Maḡrib Central, l'état ḥammādite brille d'un vif éclat sous le règne d'Al Maṣṣūr. Le fils d'An Naṣir sait non seulement faire face aux multiples dangers qui l'assaillent, mais il apparaît encore aux yeux de l'histoire comme un grand constructeur. Il a dû évacuer la Qal'a, mais il y revient fréquemment et y embellit l'ancienne capitale. Peut-être même y bâtit-il plusieurs palais dont les ruines font encore l'admiration des archéologues. Sous son impulsion, Bougie devient une grande et belle capitale et s'enrichit de deux palais sans doute remarquables de grandeur : le palais de la Perle et celui d'Amimūn. "Doué d'un esprit créateur, nous dit Ibn Ḥaldūn, il se plaisait à fonder des édifices d'utilité publique, à bâtir des palais, à distribuer les eaux dans des parcs et des jardins". Un tel faste donne une idée de l'autorité de la dynastie ḥammādite. Bien sûr, elle ne s'exerce plus guère que dans la région montagneuse du littoral et dans le Tell, mais elle constitue cependant le seul gouvernement régulier du Maḡrib Central. Le prestige d'An-Naṣir éclipse celui des Zirides, cantonnés à Mahdiyya. Les gouverneurs de province d'Ifriqiya lui rendent hommage et sollicitent son appui. Il est l'espoir suprême des Ṣanhāja et les Almoravides mêmes ne songent guère à se mesurer à un tel adversaire. Pourtant, chaque jour qui passe marque le déclin de cette puissance. Chaque jour qui passe voit les Arabes s'infiltrer davantage dans les zones de moindre résistance. L'état s'affaiblit progressivement comme un grand corps atteint d'une lente anémie pernicieuse. Les richesses s'amenuisent, le ravitaillement de Qal'a pose des problèmes que les successeurs d'Al-Maṣṣūr ne résoudront qu'au prix de difficiles expéditions. Les derniers princes ne semblent pas, par ailleurs, avoir possédé toutes les qualités nécessaires pour faire front aux difficultés qui s'accumulent. Ils paraissent manquer d'imagination, voire de courage. Al-'Azīz s'intéresse aux savants qui fréquentent sa cour. Le champ de bataille le passionne moins et les intrigues politiques ne semblent pas son fait. Yaḥyā est un prince efféminé, un jouisseur confiné dans son harem. On devine alors que l'état va comme il peut, mené par des gouverneurs de Palais qui profitent de la situation.

Les Almohades ne trouveront aucun adversaire sérieux pour s'opposer à leur marche triomphale. Abd el-Mū'mim arrivera au bon moment pour cueillir un fruit à demi-gâté. Les descendants de Ziri qui portèrent un moment si haut les couleurs des Berbères du Maḡrib central disparaîtront à tout jamais de la scène tandis que d'autres Berbères sauveront l'Afrique du nord de l'anarchie. Une porte s'ouvre sur une nouvelle civilisation, celle de l'Occident hispano-mauresque. Plus rien n'arrive de l'Orient si ce n'est de nouveaux pillards avides de leur part de

butin. Qal'a connaîtra sans doute encore quelques années assez brillantes, mais c'est Bougie et les autres villes du Maghrib central : Annaba, Skikda, Constantine qui s'enrichiront des nouveaux apports de la civilisation occidentale.

L'Ifriqiya même subira l'influence de l'art hispano-mauresque. Malgré la paix toute précaire que font régner les nouveaux maîtres, l'arrière-pays est toujours paralysé par la présence des nomades. La Berbérie ne retrouvera plus la richesse qu'elle connut aux IX<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> siècles

## LES DYNASTIES ZIRIDE ET HAMMADIDE

### ZIRI

(Zirides)	(Ḥammādides)
BULUKKIN 973-984	BULUKKIN 973-984
AL-MANSUR 984-985	HAMMAD 1007-1028
BADIS 995-1018	AL-QAID 1028-1054
AL MU'IZZ 1062-1108	AL MUHSIN 1054-1055
TAMIM 1062-1108	BULUKKIN 1055-1062
YAHYA 1108-1116	AN NASIR 1062-1088
ALI 1116-1121	AL MANSUR 1088-1104
AL-HASAN 1121-1152	BADIS 1104
	YAHYA 1121-1152

### BIBLIOGRAPHIE

#### *Historiens contemporains*

ABD AR-RAḤMAN AL-JILĀLĪ – *Tārīḥ al-Ḥazā'ir al-ʿamm*, (1904-1955).

BEL A., *La Religion musulmane en Berbérie*, Paris, Geuthner, 1938.

BLANCHET P., "La Kalaa des Beni-Hammād", *Recueil de la Société Archéologique de la Province de Constantine*, année 1898, p. 97 et 176.

BRUNSCHVIG R., *La Berbérie orientale sous les Hafsides des origines à la fin du XV<sup>e</sup> siècle*, Paris, Maisonneuve, 2 vol., 1940-1947.

CENIVAL (de) P., "Le prétendu évêché de la Qal'a des Beni-Hammād", *Hespéris*, tome XV, fasc. I, 1932, p. 1 à 10.

COURTOIS Ch., "Grégoire VII et l'Afrique du Nord. Remarques sur les communautés chrétiennes d'Afrique au XI<sup>e</sup> siècle", *Revue historique*, t. CX. CV, 1945.

GAUTIER E.-P., *Le passé de l'Afrique du Nord. Les siècles obscurs*, Paris, Payot, 1942.

HADJ SADOK M., *Description du Maghreb et de l'Europe au III<sup>e</sup> = IX<sup>e</sup> siècle*. Extraits du "Kitāb al-Masālik wa'l-Mamālik", d'Ibn Khurradādhbih, du "Kitāb al-Buldān", d'Ibn al-Fāqih al-Ḥamadhānī, et du "kitāb al-A'lāq an-naḥṣa", d'Ibn Rustih. Bibliothèque Arabe-Francaise, Alger. Carbonel, 1949.

- IDRIS H.-R., "Essai sur la diffusion de l'aš'arisme en Ifriqiya", in *Les cahiers de Tunisie*, publication de l'Institut des Hautes Études de Tunis, 2<sup>e</sup> trim., 1953.
- IDRIS H.-R., "Fêtes chrétiennes célébrées en Ifriqiya à l'époque ziride", *Revue Africaine*, tome XCVIII, n<sup>os</sup> 440-441 (3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> trim., 1954).
- JULIEN Ch.-A., *Histoire de l'Afrique du Nord*, 2<sup>e</sup> édition, tome II, revu par R. Le Tourneau, Paris, Payot 1950.
- LÉVI-PROVENÇAL, *Documents inédits d'histoire almohade, fragments manuscrits du "Lagejo" 1919 du fonds arabe de l'Escurial*, Paris, Geuthner, 1928.
- Marçais G., *Les Arabes en Berbérie du XI<sup>e</sup> au XIV<sup>e</sup> siècle*, Constantine, Braham et Paris, Leroux, 1913.
- MARÇAIS G., *La Berbérie Musulmane et l'Orient au Moyen Âge*, Paris, Aubier, 1946.
- MAS-LATRIE, *Traité de paix et de commerce concernant les relations des Chrétiens avec les Arabes de l'Afrique septentrionale au Moyen Âge*, Paris, Plon, 1868, in-4<sup>e</sup>, réédité en 1886, par Firmin-Didot, sous le titre : *Relations et commerce de l'Afrique septentrionale avec les Nations chrétiennes au Moyen Âge*.
- MASSIERA P., "M'Sila du X<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle", *Bulletin de la Soc. Hist. et Géog. de la région de Sétif*, vol. II, 1941 (pp. 183-215).
- MERCIER G., *Histoire de l'Afrique septentrionale*, t. I, pp. 389, 394-396, 408 ; t. II, pp. 8 à 37, 56 à 58, 92 à 116 et p. 427, Paris, 1888, 1891, 3 vol. in-8<sup>e</sup>.
- MESNAGE R.-P., *Le christianisme en Afrique, déclin et extinction*, 1915.
- PÉRÈS H., *La poésie andalouse, en arabe classique, au XI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Maisonneuve, 1955.
- SESTON W., *Sur les derniers temps du Christianisme en Afrique*, Mém. d'archéol. et d'hist., tome LIII, 1936.
- TERRASSE H., *Histoire du Maroc*, 2 tomes Casablanca, Éditions Atlantide, 1949-1950.
- 'UTMÂN AL-KA'ÂK, *Balāğal al-'Arab fi'l-ġazā'ir*, Tunis, 1920. *Mujaz al-la'riḥ al-'āmm li'l-ġazā'ir*, Tunis, 1995.
- Archéologie*
- ALLAIN Ch. et MEUNIE J., *Recherches archéologiques au Tasghimout des Mesfouia*, Hespéris, t. XXXVIII, année 1951, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> trimestres.
- BALGAT BEY Ali et GABRIEL A., *Fouilles d'Al-Foustat*, Paris-Leroux, 1921.
- BASSET H. et TERRASSE H., *Sanctuaires et forteresses almohades*, Coll. Hespéris, publication de l'Institut des Hautes Études Marocaines, 1932.
- BEYLIÉ (de) J., *La Kalaa des Beni-Hammâd, une capitale berbère de l'Afrique du Nord au XI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Leroux, 1909.
- CRESWELL K.-A.-C., *Early Muslim Architecture*, Oxford, Clarendon, 1940.
- CRESWELL K.-A.-C., *Le Mashad de Sitt Kolson au Caire*, Bulletin de l'Institut français au Caire, 1919.
- GIRAULT DE PRANGERY, *Essai sur l'Architecture des Arabes et des Mores en Espagne, en Sicile et en Barbarie*, Paris. A. Hauser, 1841.
- GSELL S., *Atlas archéologique de l'Algérie*, feuille Boghar, n<sup>os</sup> 80, 82, 83.
- JAUSSEN et SAVIGNAC (R.R.P.P.), *Les Châteaux arabes de Qoṣeir 'Amra, Kharâneh et Tûba*, Paris-Geuthner, 1992, 2 fascicules.
- MARÇAIS G., "Recherches d'archéologie musulmane, Achîr", *Revue Africaine*, 1922, pp. 21 et suivantes.
- MARÇAIS G., "La Kalaa des Beni-Hammâd", *Recueil des Notices et Mémoires de la Société Archéologique du département de Constantine*, 1908, t. XLII, p. 161-188.
- MARÇAIS G., *Les poteries et faïences de la Kalaa des Beni-Hammâd (XI<sup>e</sup> siècle)*, Constantine, Braham, 1913.
- MARÇAIS G., *Les poteries et faïences de Bougie*, Constantine, Braham, 1916.
- MARÇAIS G., *Album de pierre, plâtre et bois sculpté*, 2 fascicules, Alger, Jourdan, 1916.
- MARÇAIS G. et DESSUS-LAMARRE, "Tihert-Tagdemt", *Revue Africaine*, 1941, t. LXXXV.
- MARÇAIS G., "Salles-Antisalles", *Annales de l'Institut d'Études Orientales*, t. X, 1952, pp. 974 et ss.

MARÇAIS G., *L'Architecture musulmane d'Occident*, Paris, Arts et Métiers graphiques, 1955.

RODET, "Les ruines d'Achir", *Revue Africaine*, 1908, t. LII, p. 86-104.

SAUVAGET J., "Les ruines Omeyyades du Djebel Seis", *Syria*, tome XX, Paris, Geuthner, 1939.

SAUVAGET J., "Remarques sur les monuments Omeyyades", *Journal Asiatique*, Paris Geuthner, janvier-mars, 1939.

TERRASSE H., *L'Art hispano-mauresque des origines au XIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, G. Van Oest, 1932.

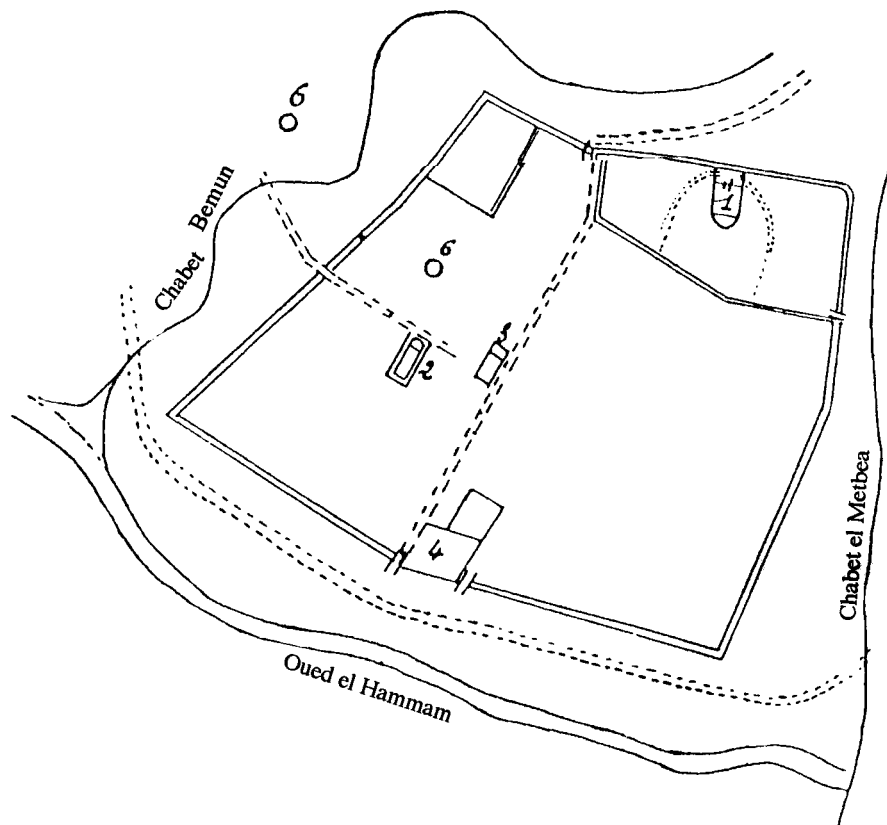
L. GOLVIN

## H18. HAMMAM-BOU-HANIFIA, AQUÆ SIRENSES

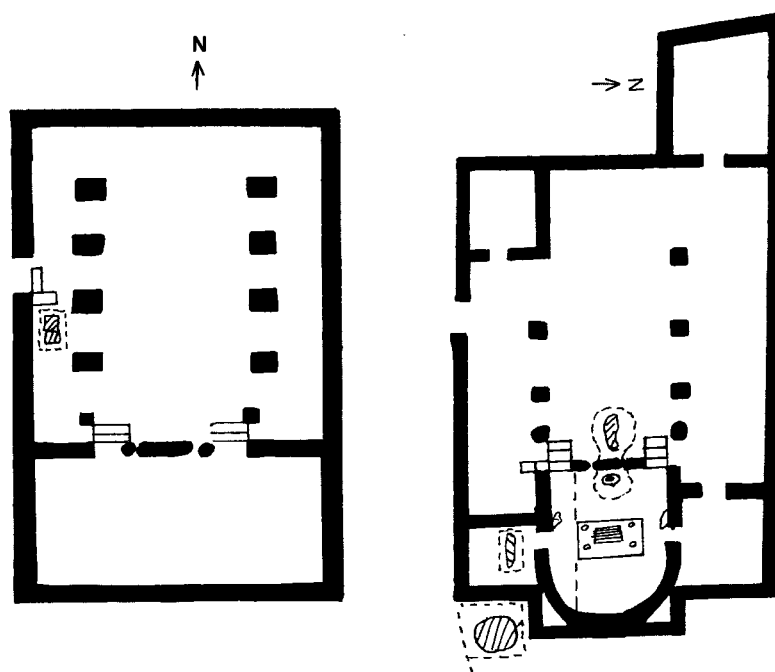
Hammam-Bou-Hanifia, station thermale située dans la wilaya de Mascara. Ce nom est en réalité une déformation de Sidi-Ben-En-Nifia, marabout vivant sur la rive de l'oued-el-Hammam, la Sira des Romains.

A proximité s'élève l'un des grands barrages d'Algérie ; le troisième par la hauteur (54 m). Sa capacité de retenue est de 73 millions de mètres cubes, ce qui permet d'irriguer plus de 20 000 ha.

A 1 500 mètres au sud des établissements de bains, sur le ressaut du Djebel Dergara dont les pentes douces descendent jusqu'à la rive droite de l'oued-



La ville d'Aquæ Sirenses (croquis de M. Christoffe).



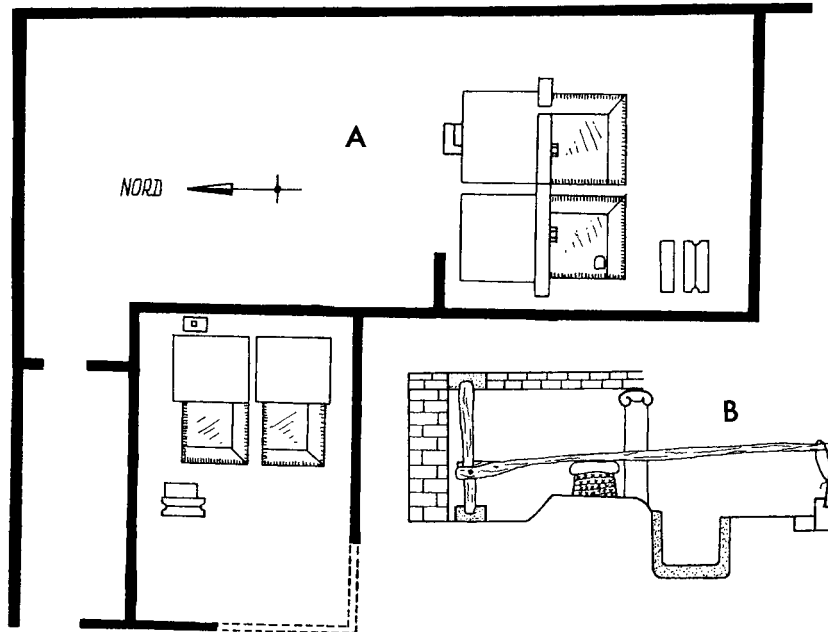
Les deux basiliques d'Aquæ Sirenses (d'après I. Gui et N. Duval).

el-Hammam, se trouvent les ruines de la ville antique d'Aquæ Sirenses, "les eaux de la Sira". Ces ruines s'étalaient, au début de ce siècle, sur la pente ouest d'une colline dominant toute la plaine, elles descendaient jusqu'aux bords de l'oued, en amont de la longue et fertile vallée qui s'ouvre sur la plaine de Mohammadia. La ville était bien défendue par la rivière et par deux profonds ravins, un au nord, l'autre au sud, les montagnes forment un amphithéâtre irrégulier autour d'un promontoire élevé de la rive droite.

Grâce à cette situation géographique et stratégique, ce mamelon a été choisi par les Romains, entre le règne de Trajan et au plus tard sous les derniers Antonins, pour y installer un poste militaire afin de renforcer la partie ouest du système défensif du deuxième siècle. Ce limes passait dans la région, de l'Est à l'Ouest, par Gadaum Castra (Sidi Faghloul), Mina (Relizane), Ballene Præsidium (L'Hillil), Castra nova (Mohammadia), Tasaccura (Sig), Regiæ (Arbal), Albulæ (Témouchent).

Quelques années plus tard, le camp attira une population civile qui s'installa dans la fertile vallée, propice à la culture du blé et à la plantation d'oliviers. Il s'agrandit et devint une ville forte, surtout, après la construction de la nouvelle ligne frontière "Prætentura", qui passait au sud cette région, de l'Est à l'Ouest, par Tiaret, Cen (Aïoun Sbiba), Cohors Breucorum (Henchir Souik), Ala miliaria\* (Benian), Lucu (Timizouine), Kaputtasaccura (Sidi Ali ben Youb), Altava\* (Ouled Mimoun), Pomaria (Tlemcen), Numerus Syrorum (Maghnia).

Située entre le système défensif du deuxième siècle au nord, et la prætentura du sud, la ville forte fut un nœud de communication qui reliait ces deux voies. On y retrouve en effet sept voies, qui, reliaient la ville d'Aquæ Sirenses à certains postes militaires. La première, où a été trouvée une borne milliaire du cinquième mille datée de l'année 239 apr. J.-C. (C.I.L., VIII, 22.593), reliait notre ville à Cas-



Huilerie d'Aquæ Sirenses plan (A) et coupe (B)  
montrant la fixation supposée du prelumi (d'après H. Camps-Fabrer).

tra nova; la deuxième se dirigeait vers Regiæ; la troisième vers Tasaccura; la quatrième vers Kaputtasaccura; la cinquième vers Lucu; la sixième vers Alamilaria; la septième vers Mina. Cette section de route était jalonnée par des bornes milliaires, dont deux du règne d'Alexandre Sévère, une sans indication de distance (C.I.L., VIII, 22595), l'autre marquant le quatrième mille (C.I.L., VIII, 22596).

On connaît peu de choses sur Aquæ Sirenses. Cependant, à l'époque chrétienne, la ville disposait de trois églises. Aquæ Sirenses fut un bastion du donatisme, à la conférence de 411, seul participe Honoratus l'évêque donatiste dont la sœur Robba est enterrée dans l'église d'Ala Miliaria\* parmi les "saints" et les "martyrs" donatistes. Dans la *Noticia* de 484; la ville n'est représentée que par le seul Félix, l'évêque donatiste. C'est d'Aquæ Sirenses que provient l'épithaphe la plus récente, datée de 569 de l'ère chrétienne.

La ville couvrait entre 30 et 35 hectares environ, enfermée dans une solide enceinte, dont l'épaisseur dépassait deux mètres, et dont chaque angle au moins avait une tour; des ouvrages de défense renforçaient les côtés, même à l'Est où la muraille longeait un petit ravin allant aboutir dans l'oued. Son appareil est un mélange de belles pierres de tailles et de moellons grossiers, coupé de portes et de poternes, et du côté de la rivière, par des bouches d'égouts. Près de l'emplacement des portes se trouvaient de grosses pierres appareillées avec bossages, des débris de chapiteaux et des fragments de colonnes.

De la ville détruite, dont les pierres servirent de carrière, il est difficile de faire une description. Cependant, nous pouvons constater, d'après les rapports de fouilles, trois avancements successifs du rempart vers la rivière, donc un agrandissement de la ville, ce qui laisse supposer qu'Aquæ Sirenses a vécu trois périodes historiques, à chacune correspond une enceinte.

La première enceinte protégeait le camp militaire dont nous avons parlé plus haut. Elle entourait la partie la plus haute de la ville, enclôt la crête du mamelon



formant pointe entre les deux ravins. Le côté Nord-Est, déjà protégé par son escarpement naturel a encore été exhaussé par des terrassements, double rempart, glacis, fossés. Dans cette enceinte, tout près du rempart Est, se trouvait une basilique chrétienne. Cette basilique, bien que construite dans la première enceinte, a sans doute été édifiée après l'agrandissement du camp. Il semble qu'elle date de la fin du troisième siècle ou du début du quatrième.

La deuxième enceinte agrandit la ville de près du double. Il paraît qu'elle a été construite juste après l'agrandissement du camp et sa transformation en ville forte. Dans son angle Nord-Est, dans une terrasse régulière et plane, se reconnaissait, dans la première moitié de ce siècle, un bâtiment qui peut-être a été un établissement de bains.

La ville forte s'agrandit et s'étala vers la rivière. C'est à cette période que fut construite la troisième enceinte, dont le mur vint passer à 30 ou 40 mètres seulement de la berge, dans laquelle se trouvaient deux basiliques chrétiennes.

La première est un édifice de 17,50 mètres de long sur 11 mètres de large, d'une époque plus basse que celle de la basilique citée plus haut. Dans la sacristie de droite, à deux mètres environ plus bas que les murs de la basilique se trouvait une tombe, une sorte de sarcophage en briques grossières, vide de tout mobilier funéraire. En revanche, il y avait dans l'abside deux pierres d'autel, placées l'une sur l'autre, avec cavités pour fixer les pieds d'une table. Au milieu de ces pierres, un *loculus* à reliques, carré, vide de son contenu, des débris d'œuf d'autruche et une monnaie en argent de Septime Sévère. La crypte de cette abside est séparée de la crypte de la nef par un mur épais. Dans la première, étaient emmagasinés quelques poteries (jarres, assiettes, plats) en terre grossière et de fabrication locale, de nombreux fragments de poteries fines, un petit vase en terre à goulot presque complètement rempli d'arêtes et d'écaillés de poissons. Dans la deuxième, il a été mis au jour un squelette humain, des fragments de bois et deux stylets en ivoire.

La deuxième basilique est un monument de 18,80 mètres de longueur sur 11 mètres de largeur, elle aussi de basse époque. Son abside non arrondie était surélevée de deux marches. De chaque côté de ces marches était placée une courte colonne qui ne dépassait pas un mètre.

Un peu au delà du ravin et des remparts, tout l'intervalle était une vaste nécropole. C'était là, presque face aux thermes, le principal cimetière mais non pas le seul, car les nécropoles occupaient une large bande de terrain suivant la rive droite du chabet Benian. Elle s'étendaient sur la presque totalité des pentes douces du djebel Dergara, et contournaient la ville de trois côtés, Nord, Est et Sud-Est. L'emplacement des tombes était marqué par des alignements de moellons et de pierres non taillées.

Les tombes de la plus ancienne époque se trouvaient dans la partie Sud-Est. Au centre de ce cimetière, dans sa partie Est, il y avait une *memoria* chrétienne, où les membres d'une communauté de la ville venaient demander la protection de leurs saints, et s'y réunissaient pour la commémoration des morts en partageant une agape fraternelle. Certes cette *memoria* est de basse époque, mais on ne peut s'empêcher de penser que le cimetière existait bien avant le triomphe du christianisme, puisqu'elle a été construite avec des pierres funéraires des tombes païennes, dont les inscriptions portent toutes le sigle païen "D.M.S." sans le moindre indice chrétien.

La *memoria* est un édifice rectangulaire de 11,50 mètres de longueur sur 6,50 mètres de largeur, orienté Est-Ouest dans le sens de la longueur, surmontée d'une voûte en berceau qui constituait la seule partie apparente au dessus du niveau du sol. Les murs, bâtis en petit appareil, comprenaient un alignement de pilastres espacés, dont l'intervalle était rempli de moellons et de petites pierres non

taillées. Un mur transversal la divisait en deux chambres, l'une à l'Est, l'autre à l'Ouest, chacune avait son entrée séparée, mais contiguë. L'exploration de l'édifice, au début de ce siècle, avait donné des débris de poteries berbères et romaines, des lampes, des ossements humains, des ossements d'animaux (mouton, lapin, âne, cheval, volaille), deux dalles funéraires qui ressemblent aux "Mensæ" des tombes des martyrs et quelques stèles à inscriptions.

Dans la partie Nord, en face de la porte Nord du rempart, se trouvaient l'hypogée, une construction funéraire vide de tout mobilier, et un cimetière. Tout les deux contenaient des sépultures d'une époque plus basse que celle du cimetière Sud-Est, et dénotent une époque de décadence, où l'on ne savait plus écrire le latin.

Parmi les inscriptions trouvées dans les ruines d'Aquæ Sirenses, deux seulement citent des militaires. La première érigée en 242 apr. J.-C. par Porcius Quintus ex præpositus du numerus Ambov... et décurion d'une aile dont le nom n'est pas cité (C.I.L. VIII, 9745), la deuxième consacrée à Valerius eques (B.S.G.A.O., 47, 1927, p. 262), qui était peut être en garnison à Alamiliara et avait été ramené à Aquæ Sirenses, sa ville natale pour y être inhumé dans le caveau familial. Malheureusement, ces deux inscriptions ne nous renseignent guère sur l'histoire militaire de la ville. En revanche, les inscriptions funéraires et les objets trouvés dans les cimetières nous apprennent que la société d'Aquæ Sirenses est un mélange de citoyens Romains et de Berbères non romanisés de différentes couches sociales. Les plus riches avaient la possibilité d'acquérir la vaisselle de luxe italienne, importée soit directement d'Italie soit par l'intermédiaire des villes côtières de la partie occidentale de la Maurétanie Césarienne, en revanche les pauvres se sont contentés d'une poterie plus au moins grossière de fabrication locale. Les autres inscriptions trouvées dans la ville sont, aussi, importantes pour l'étude de cette société. Elles nous font savoir qu'une partie, au moins, de la population d'Aquæ Sirenses, comme dans toutes les villes de l'Afrique Romaine, était, au troisième siècle, encore attachée aux dieux païens, tels que le dieu Syrien Aeternus à qui ont été dédiés un monument en 216 apr. J.-C. (B.S. G.A.O., 1882, p. 124) et une dédicace sans date (ibid., 1945/46, p. 32) et le génie des eaux Numini Aquarum Sirensium à qui a été dédiée une dédicace en 242 apr. J.-C. (C.I.L., VIII, 9745).

Il paraît que la ville a eu une vie longue. Elle a vécu jusqu'à la fin de la période Romaine. Peut-être détruite par les Vandales, elle a été reconstruite à l'époque byzantine, puis peut-être bouleversée par les tremblements de terre du huitième siècle.

## BIBLIOGRAPHIE

- DEMAEGHT L., *Géographie comparée de la partie de la Maurétanie Césarienne correspondant à la province d'Oran*, Oran 1888.
- VINCENT M., "Aquæ Sirenses", *Cinquième congrès international d'Archéologie* (Alger 14-16 Avril), publié par les soins de la société historique Algérienne, Alger, 1933, p. 261-274.
- Id., "Aquæ Sirenses (Bou Hanifia)", B.S.G.A.O., 58, 1937, p. 113-124.
- Id., "Aquæ Sirenses : Memoria du Cimetière", B.S.G.A.O., 47, 1927, p. 255-263.
- MORCELLI S.A., *Africa Christiana*, Brescia, 1816-1817
- SALAMA P., "Les déplacements successifs du limes en Maurétanie Césarienne (essai de synthèse)", *Limes Akten des XI internationalen Limes kongresses* (Székesfehérvár, 30.08/06.09.1976), Budapest 1977, p. 577-595.
- GUI I., DUVAL N. CAILLET J.-P., *Basiliques chrétiennes d'Afrique du Nord*, Paris, 1992.
- CAMPS-FABRER H., *L'olivier et l'huile dans l'Afrique romaine*, Alger 1953.

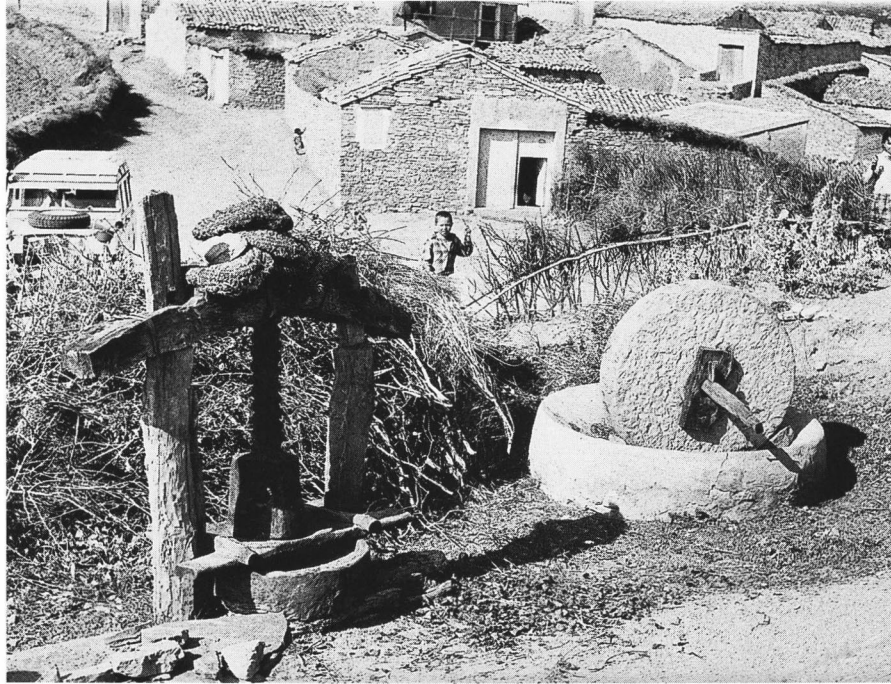
## H19. HAMMAM GUERGOUR

Le hammam Guergour, sur le Bou Sellam, est une station thermale réputée pour ses eaux sulfatées qui jaillissent à 43°. La ville romaine qui s'était développée auprès de ses sources portait le même nom que le Bou Sellam : *Sava*. De cette cité qui avait acquis le statut de municipe, subsistent des vestiges de thermes (canalisations, piscines) un mausolée et plusieurs inscriptions chrétiennes dont une *memoria* des martyrs Rogatianus Donatus, Garg(ilius). Il est difficile de déterminer à quelle église se rattachaient ces martyrs de Sava. En 411, comme dans de nombreuses villes africaines, deux évêques étaient en compétition à la tête de la *Plebs Assabensis*, le catholique Sextilius et le donatiste Marcianus. L'évangélisation de cette région semble avoir gagné une bonne partie de la population. Au cours de la semaine qu'il consacra à l'exploration du Guergour, en 1938, L. Leschi identifia les ruines de plusieurs églises à Algrège (Aïn Degrage), à Aïn Dokoar (*Lesbi*), Oundedja (peut-être *Ad Olivam*). Il existait à Aïn Roua\* (*Horrea*) une basilique d'où provient la remarquable vasque en pierre portant une décoration animale (serpent, scorpion, colombes, coquilles saint-Jacques) florale et géométrique. Un chrisme confirme le caractère chrétien de cette vasque sans doute destinée aux ablutions des fidèles. Tous ces éléments de décor sont sculptés en champ levé.

Située à l'ouest de la plaine sétifienne et séparée de la mer par la double chaîne du Babor\* (2 004 m) et du Tababor, la région du Guergour doit son nom au



Paysage du Guergour. Le village de Koudia sous la neige (photo M. Gast).



Moulin et pressoir à huile de Koubba des Beni Brahim, Guergour (photo F.E. Roubet).

djebel Guergour qui a également donné son nom au Hammam. Le djebel Guergour appartient au système orographique des Biban\* qui limite la région au sud. A l'ouest, la vallée de la Soumam sépare les berbérophones du cours inférieur du Bou Sellam des Kabyles du Djurdjura\*. Le Bou Sellam traverse le pays suivant un trajet sud-est nord-ouest puis approximativement est-ouest pour confluer avec l'oued Sahel, devenu oued Soumam, au niveau d'Akbou.

Cette région au relief tourmenté fut de tout temps réputée difficile à traverser. Les vallées encaissées sont souvent réduites à des gorges étroites, comme les *Portes de fer* dans les Biban ou les gorges du Bou Sellam à Hammam Guergour (ex Lafayette). Les difficultés rencontrées expliquent que dès l'époque romaine les voies principales entre Maurétanie sitifienne et Maurétanie césarienne passaient soit au nord (voie littorale) soit, de préférence, au sud des Monts du Hodna et du Guergour (voie de *Sitifis* à *Auzia*). Cependant deux routes secondaires assuraient les relations, l'une entre *Sitifis* et *Saldæ* (Bejaïa/Bougie), l'autre entre *Sitifis* et *Tubusuptu* (Tiklat).

Le Guergour a été moins exploré que les régions voisines, ce qui fit croire que la romanisation y avait été moins développée qu'ailleurs. Il est sûr, en effet, que la région eut à souffrir du voisinage des Bavares\*. Le danger qu'ils représentaient atteint son paroxysme au cours de la seconde moitié du III<sup>e</sup> siècle lorsqu'ils joignirent leurs forces à celles des *Quinquegentanei* de Grande Kabylie. Ces difficultés expliquent, en partie, l'absence dans la région, de cités d'une certaine importance. Celles-ci, comme *Saldæ* et *Sitifis*, se situent à la périphérie du Guergour.

Le nom de Guergour a tendance à s'étendre en dehors des limites traditionnelles car il s'applique à des tapis dont beaucoup sont tissés en dehors de la zone berbérophone de Petite Kabylie, jusqu'à Barika, à l'est du Hodna. L. Golvin a insis-

té, à juste titre, sur le caractère oriental très marqué de ces tapis manifestement imités des tissages turcs. De tous les tapis de l'Algérie orientale, ceux dits du Guergour sont les seuls à figurer des fleurs au naturel. Leur succès est dû autant à la qualité du tissage qu'à la richesse de leur décor polychrome.

#### BIBLIOGRAPHIE

- GSELL S., *Atlas archéologique de l'Algérie*, feuille n° 16, Sétif.  
Id., *Les Monuments antiques de l'Algérie*, Paris, Challamel, 1901.  
LESCHI L., "Une excursion archéologique dans le Guergour", *Bull. de la Soc. histor. et géogr. de Sétif*, t. II, 1941, p. 143-167.  
PIAULT M., "Études berbères II, Le berbère dans la Commune mixte du Guergour", *Rev. Afric.*, t. XC, 1946, p. 203.  
GOLVIN L., *Les arts populaires en Algérie*, t. V, *Les Tapis algériens*, Alger, 1955.

G. CAMPS

#### H20. HAMMAM MESKOUTINE

Site de l'Est algérien, à 20 km à l'ouest de Guelma, en bordure de l'oued Bou Hamdane, dans un paysage de splendides olivaies.

Hammam Meskoutine est une source thermale dont les eaux, provenant de la grande profondeur, sourdent à 95° de température (elles sont avec celles d'Islande parmi les plus chaudes au monde). Elles apparaissent en une dizaine de sources de fort débit (500 litres/seconde), qui sont très chargées en carbonate, qu'elles déposent à leur sortie. Aussi ont-elles construit au cours des âges, sur le site de Meskoutine, des formes étonnantes : de multiples pointements coniques de toute taille, correspondant aux anciennes sorties de sources, et une cascade pétrifiée de 8 mètres de hauteur sur un front de 400 mètres.



Le site d'Hammam Meskoutine (photo M. Cote).



Hammam Meskoutine. Le cortège pétrifié (photo G. Camps).

A deux kilomètres de là au sud-ouest, existe un lac souterrain de 80 mètres de long, dans une grande caverne qui se trouve sur la même ligne de faille que le hammam.

Cette source thermale est utilisée depuis l'antiquité. Elle le fut à l'époque romaine sous le nom de *Aquæ Thibilitanæ*, qui a laissé les vestiges de plusieurs piscines romaines.

Durant les siècles récents, la source a toujours été très fréquentée par les populations de l'Est algérien. L'imaginaire populaire, frappée par cette série de cônes de travertins hérissant le terrain, y voyait une noce pétrifiée par Dieu. Car il s'agissait d'un inceste, un frère épousant sa sœur : les cônes représentaient le marié, la mariée, et les invités à la noce. C'est cette légende qui est à l'origine du nom de Hammam Meskhoutine, le bain des damnés.

Ces eaux ont des vertus curatives réputées : leurs propriétés radioactives efficaces les rendent appropriées en particulier pour les affections rhumatismales. Plusieurs établissements de bain les utilisent aujourd'hui, dont un grand complexe construit récemment un peu à l'écart. A un kilomètre de là, à partir d'un camp de regroupement de la guerre, toute une agglomération est née, comprenant 10 000 habitants aujourd'hui, constituée en chef-lieu de daïra, et rebaptisée Hammam Debagh (du nom de la montagne située en face), la légende de la noce n'étant pas conforme à l'Islam.

Le site a été classé en 1993.



**Aquæ Thibilitanæ**

Aquæ Thibilitanæ fut le nom porté par la station thermale dépendant de la ville voisine de Thibilis, aujourd'hui Announa. Aquæ Thibilitanæ occupait la totalité du plateau bordé à l'ouest et au nord par l'oued Chadakra et s'étendait même au delà de sa vallée. Les principales constructions et les mieux conservées sont des piscines dont la plus vaste est située sur la rive droite de l'oued Chadakra, elle mesure 52 m de long. De basse époque dépend un fortin épousant étroitement une crête dominant la vallée. Ce fortin muni de deux tours avait 32 m de long il était donc particulièrement étroit; il possédait néanmoins une citerne en son centre.

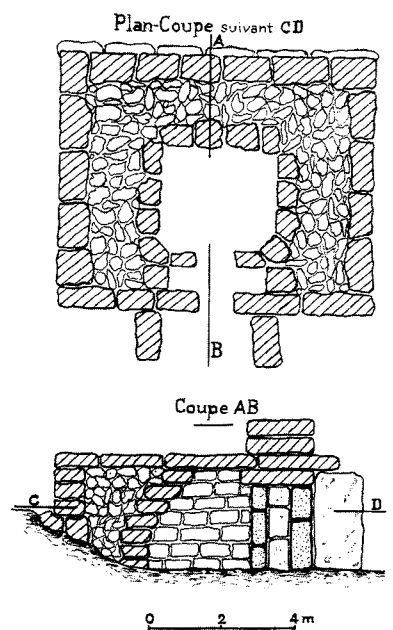
Thibilis et les sources voisines furent fréquentées à l'époque numide; ce qui explique la présence de stèles à inscriptions néo-puniques déposées au musée de Guelma\*.

Le christianisme est attesté dès le début du IV<sup>e</sup> siècle. L'évêque d'Aquæ Thibilitanæ, Marinus, accusé d'avoir livré les livres saints lors de la persécution de Dioclétien, sut répondre à ses adversaires et fut autorisé à participer à la Conférence épiscopale de Cirta (303).

E.B.

**H21. HAMMAM EZ ZOUAKRA**

L'antique Thigibba, station thermale de la région d'Ellès, à l'ouest de Mactar (Tunisie centrale) offre de nombreux exemples de dolmens dont la structure est profondément modifiée. Ces monuments appartiennent à la catégorie des dolmens à portique. Ici le portique est accolé à un ensemble mégalithique complexe de plan



Dolmen à portique, de plan rectangulaire (d'après L. Frobenius).



rectangulaire. Les monuments occupent les deux versants de la vallée et sont de construction similaire. De plan rectangulaire la sépulture est construite solidement, suivant une technique très répandue chez les Berbères qui consiste à entasser de la pierrailles entre deux murs en pierres équarries. Tandis que le parement extérieur s'élève verticalement, à l'intérieur les assises sont disposées en encorbellement de façon à réduire la surface à couvrir par la dalle supérieure. La chambre carrée est précédée d'un très court vestibule qui sert, peut-être de logement à une herse. A l'extérieur, l'entrée est encadrée par deux piliers sur lesquels repose une dalle qui débord à l'extérieur ; c'est un procédé habituel dans la construction des dolmens à portique. Il se retrouve dans toute la région de Mactar (Hammam ez-Zouakra, Elles, Maghraoua, Kbour el Ghoul...)

Une autre caractéristique des dolmens d'Hammam ez-Zouakra est le décor que certains portent sur la dalle de couverture ou sur les parois ; ce sont soit des disques en relief, soit des rosaces, symboles astraux qui se retrouvent dans certains haouanet.

Le caractère principal des dolmens de Hammam ez-Zouakra et de la Tunisie centrale reste le portique qui est issu de l'évolution du système de couverture des chambres mégalithiques. Rien ne permet de supposer que cette transformation est due à quelque influence étrangère. Le dolmen à portique de Hammam ez-Zouakra et des autres nécropoles de Tunisie centrale est né sur place ; adoptant "l'appareil berbère" pour ses murs, transformant le couloir en vestibule, choisissant une dalle de couverture plus étendue que ne l'exigeait la protection de la chambre funéraire, il ne garde du schéma dolménique que cette couverture débordante.

#### BIBLIOGRAPHIE

- DE RIALLE G., "Monuments mégalithiques de Tunisie", *Bull des Antiq. afric*, II, p. 260-268.  
 TISSOT Ch., *Géographie comparée de la province romaine d'Afrique*, t. II, 1888, p. 626-628.  
 DENIS Ch., "Les dolmens de la Tunisie centrale", *Bull. de la Soc. de Géogr. et d'Archéo. d'Oran*, t. XV, 1895, p. 273-280.  
 Cdt TOUSSAINT, "Rapport archéologique sur la région de Mactar", *BCTHS*, 1899, p. 131.  
 FROBENIUS L., "Der Klein Afrikanische grabbau", *Praeistorische Zeitschrifte*, 1916, p. 53.  
 Cne FOUSSARD, "Exploration archéologique du terrain compris sur la carte de Mactar au 1/50 000", *BCTHS*, 1923, p. 51-56.  
 GSELL S., *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, t. VI, 1929, p. 204-205.  
 TOUTAIN J., "Compte-rendu du rapport du Colonel Reyniers sur les fouilles exécutées à Hammam Zouakra", *BCTHS*, 1948, p. 46-47.  
 PAUPHILET D., "Monument mégalithique à Mactar", *Karthago*, t. IV, 1953, p. 49-83.  
 CAMPS G., *Aux origines de la Berbérie. Monuments et rites funéraires protohistoriques*, 1961, p. 188-190.  
*Atlas préhistorique de la Tunisie*, feuille 8, Maktar, p. 30-31.

G. CAMPS

#### H22. HAMMAMET

Hammamet a acquis une réputation bien assise qui attire en toutes saisons des milliers de touristes étrangers et tunisiens, surtout des Tunisois. La situation de cette petite ville sur la côte orientale à la base du Cap Bon, et la présence de plusieurs sources abondantes expliquent la magnificence de la végétation et la beauté de ses jardins et vergers. Ses orangeries dont la réputation dépasse les cadres tunisiens, occupent une place importante dans le paysage. La douceur du climat

ajoute un avantage indéniable dans le développement du tourisme et des constructions privées.

Hammamet, chef lieu de délégation, s'est lovée dans le fond du grand golfe qui porte son nom. Ce fut d'abord un petit port de pêche dont la rade est assez bien protégée dans le secteur nord et nord-ouest mais ouverte aux vents du Sud-Ouest. Le mauvais temps contraignait les pêcheurs à tirer leurs barques sur la plage. Celle-ci est immense et se poursuit sur des kilomètres vers le Sud. La station balnéaire dont la renommée ne cesse de croître, ne présente pas cependant que des avantages ; outre le choc culturel mais qui naît de la rencontre de groupes dont les comportements sont opposés, la multiplication sur le rivage de constructions gigantesques provoqua le déséquilibre de la plage, tandis que les ressources hydrauliques diminuaient dangereusement. Un sage contrôle du développement de la station balnéaire cherche à réduire ce danger et à conserver à Hammamet le charme de ses jardins toujours fréquentés par les colombes qui lui ont donné leur nom.

Le développement urbain se fait précisément le long du rivage en direction de Nabeul et de Sousse. C'est là que se construisit le quartier des hôtels, en dehors de la vieille ville mais malheureusement sur l'emplacement de l'antique Puppūt. La vieille ville est enfermée dans son rempart qui, à l'origine, ne possédait qu'une seule porte. Celle-ci se prolonge par la rue qui mène à la grande mosquée dont le minaret fut élevé au XV<sup>e</sup> siècle. Ce monument est contemporain de la Kasba qui succéda à un ribat construit au XII<sup>e</sup> siècle sur un promontoire en bordure de la mer.

Hammamet a succédé à deux cités romaines : Puppūt, la plus proche et Siagu. Le site de Puppūt, occupé aujourd'hui par le quartier des hôtels, est distant d'un kilomètre de la vieille ville. La cité romaine s'élevait au lieu dit Souk-el-Abiod entre les oueds Temad au Nord et Moussa au Sud, le long du littoral. Lors de la construction des hôtels il fut trouvé un grand nombre de mosaïques funéraires. A la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, on reconnaissait encore les ruines d'un amphithéâtre et d'un théâtre, celles de deux aqueducs aboutissant à des citernes et une citadelle byzantine. Bien que très proches l'une de l'autre les cités de Puppūt et de Siagu (Bir-bou-Rebka) n'ont pas connu la même évolution. Alors que Siagu demeurait un simple *vicus*, Puppūt avait acquis le statut de colonie dès le règne de Commode. Cependant Siagu possédait une grande basilique chrétienne munie d'un baptistère monumental.

En 411, au concile de Carthage, Puppūt fut représentée par deux évêques : Pannonius le catholique et Victorianus le donatiste. On connaît d'autres évêques de Puppūt à la fin du V<sup>e</sup> siècle (*Notitia de 484*), au VI<sup>e</sup> siècle (525) et encore au milieu du VII<sup>e</sup> siècle (646). Le rattachement de Puppūt à la Proconsulaire ou à la Byzacène fait problème. La *notitia* de 484 situe cette ville en Proconsulaire du point de vue ecclésiastique, tandis que pour l'administration civile, Puppūt était en Byzacène. Il est vraisemblable que, province ecclésiastique et province civile ne coïncidaient pas toujours. Il est possible aussi que la frontière entre les deux provinces ait connu des rectifications au cours du V<sup>e</sup> siècle.

E. B.

## H23. HANNIBAL

Le paradoxe, quand il s'agit du personnage le plus justement fameux de l'Afrique punique, est que sur soixante-trois années de vie il n'en a passé qu'un très petit nombre sur la terre africaine, si l'on excepte les années d'enfance, qui ne sauraient être prises en considération. Hannibal avait dix ans quand son père

Hamilcar Barca consentit à l'emmener avec lui en Espagne, en 237, à la condition que le jeune garçon fit le serment de "n'être jamais l'ami des Romains" (Polybe, III, 11 ; Tite-Live, XXI, 1, 4). Hannibal grandira dans le sud de l'Espagne à l'école de son père auprès de qui il apprendra le métier des armes, avant de servir sous Hasdrubal, son oncle par alliance, et de devenir lui-même à vingt-cinq ans le chef d'une puissante armée qu'il engagera sur les voies de la guerre contre Rome au printemps 218.

On connaît la suite : la longue marche, presque sans coup fêrir, à travers l'Espagne et la Gaule méridionale, la traversée du Rhône et la progression rapide le long du fleuve sur sa rive gauche, le passage des Alpes – très probablement par le Grésivaudan, puis la Maurienne –, la redescente sur l'Italie à la fin de l'année 218. Puis les coups de boutoir des deux premières années de guerre : un premier et lourd revers subi par Rome à la Trébie fin décembre 218, la bataille de Trasimène le 21 juin 217, le désastre de Cannes, l'année suivante, en août 216. Suivront treize années de succès divers puis d'insuccès certains, avant le retour en Afrique à l'automne 203.

Hannibal débarqua sur la côte du Sahel et prit ses quartiers à Hadrumète\* (Sousse), autant pour garder ses distances vis-à-vis de Carthage et d'une coterie qu'il savait hostile en son sénat que pour en mettre entre ses forces, qu'il lui fallait reconstituer, et l'armée de Scipion, qu'il lui faudrait bientôt affronter. Il avait maintenant quarante ans ; son génie militaire était intact, mais la situation qu'il trouvait n'était guère favorable. Carthage avait déjà subi des revers sur son sol ; son allié, Syphax, avait été défait et capturé, et le rival de Syphax, Massinissa, était devenu l'allié redoutable et ambitieux de Rome. Il fallut à Hannibal plusieurs mois pour rassembler une armée capable de se mesurer à Scipion et à ses auxiliaires indigènes. Ce fut en pays numide, sans doute non loin de Naraggara, à la frontière actuelle de l'Algérie et de la Tunisie, que se produisit l'affrontement, même si l'histoire a retenu pour cette bataille décisive le nom de Zama. Le grand soldat carthaginois perdit en un seul combat le bénéfice de tant de victoires remportées sur Rome chez elle. Il regagna Hadrumète à bride abattue avec une poignée de cavaliers avant de revoir enfin, sans doute au cours de l'hiver 202-201, cette Carthage qu'il avait quittée encore enfant trente-six ans auparavant.

Devant le Conseil des Anciens, auquel il rendait compte, il ne farda pas la vérité : Carthage avait bel et bien perdu la guerre et devait accepter les conditions de paix que Rome lui imposait (Tite-Live, XXX, 35, 11). Et l'histoire veut même qu'Hannibal ait rudement jeté bas de la tribune un sénateur absurdement jusqu'au-boutiste. Ces conditions étaient pourtant d'une terrible dureté : outre son armée, Carthage perdait sa flotte de guerre, limitée à dix trirèmes, et s'obligeait à livrer ses éléphants de combat ; réduite à son seul territoire africain, matérialisé par les "fosses phéniciennes", elle devait s'interdire à l'avenir de faire la guerre à aucun peuple en dehors de l'Afrique et ne pouvait en Afrique même entreprendre aucune sans l'aval de Rome. Lourdes enfin étaient les conditions financières : les Carthaginois s'obligeaient à payer une indemnité de dix mille talents euboïques – un talent égalant vingt-six kilogrammes d'argent – exigible par versements annuels égaux sur cinquante années. Tite-Live (XXX, 44, 4-11) rapportera la légende selon laquelle, au milieu des lamentations des sénateurs à la veille du versement de la première annuité, Hannibal aurait éclaté d'un rire amer, pour signifier son mépris de ceux que la livraison de la flotte de guerre et la mise sous tutelle de leur patrie avaient laissés de marbre, et qu'il voyait pleurer sur le plus léger de leurs malheurs. La suite, que son propre exil, puis une fin de vie prématurée, lui épargnèrent de voir, allait lui donner raison : Carthage succombera un demi-siècle plus tard pour avoir, dans un ultime sursaut, fini par résister aux empiètements de Massinissa, en face duquel Rome lui avait lié les mains.

On ne sait trop ce que devint dans l'immédiat Hannibal, après la paix de 201. Peut-être prit-il ses distances, pour vivre quelques années en "gentleman farmer" sur ses terres du Sahel, entre Hadrumète et Thapsus. Mais on le retrouve à Carthage en 196. Cette année-là, il fut élu suffète, sinon seul dans cette charge, du moins avec un collègue dont l'histoire n'a pas retenu le nom. A Carthage, depuis que l'assemblée du peuple avait commencé d'empiéter sur les prérogatives du Conseil des Anciens – et Polybe, VI, 51, situe cette évolution "démocratique" au début de l'époque barcide, c'est-à-dire quelques décennies auparavant –, le pouvoir des suffètes et leur influence dans la cité s'étaient renforcés. Hannibal en profita d'abord pour régler quelques comptes. A son entrée en charge, il prit occasion d'un différend, très probablement relatif à des questions financières, avec un magistrat que Tite-Live (XXXIII, 46,3) appelle, du nom latin d'une telle fonction, un *quaestor*, pour s'en prendre au puissant "ordre des juges". Hannibal convoqua le questeur afin qu'il lui rende compte. Celui-ci, qui devait au sortir de sa charge entrer dans l'ordre des juges, magistrats inamovibles, et se croyait donc invulnérable, négligea la convocation. Hannibal le fit arrêter et traduire devant l'assemblée du peuple, au cours d'une séance où le suffète présenta et fit aussitôt voter une loi aux termes de laquelle les juges à l'avenir seraient élus chaque année, nul ne pouvant l'être deux années de suite. Son entreprise de vérification des comptes lui ayant ensuite permis de mesurer les pertes subies par les finances publiques par suite de malversations opérées au profit de quelques oligarques, il déclara devant l'assemblée du peuple qu'en exigeant la restitution de toutes les sommes détournées l'État serait assez riche pour faire face à ses obligations financières envers Rome sans avoir besoin d'imposer les particuliers. Et Tite-Live, XXXIII, 47, 2, ajoute que le suffète tint parole. Dès lors sans doute, dans l'esprit de ceux qu'il força à rendre gorge, son sort était scellé.

L'année où Hannibal exerça son suffétat fut aussi de celles où Carthage commença d'amorcer, après la défaite de Zama et les dures sanctions qui l'avaient suivie, un redressement démographique et économique dont on connaissait depuis longtemps l'affirmation par un texte d'Appien (*Livre Africain*, LXVII, 303), et dont les fouilles récemment menées sur le site urbain sous l'égide de l'Unesco ont apporté une éclatante confirmation. Le potentiel agricole de Carthage était resté intact, et dès l'année 200 ce furent deux cent mille boisseaux de blé (un boisseau – *modius* – représente 8,75 litres) qui furent expédiés à Rome, et autant en Macédoine, pour l'intendance du corps expéditionnaire romain engagé contre Philippe V (Tite-Live, XXXI, 19, 2) ; le commerce carthaginois continuait à dégager de gros surplus financier : en 191, dix ans après la signature du traité, Carthage pourra proposer à Rome, qui refusera, de s'acquitter par anticipation des quarante annuités d'indemnité de guerre qui restaient à courir (Tite-Live, XXXVI, 4, 7). Hannibal eut-il le temps, en cette courte année 196-195, d'imprimer sa marque personnelle dans le développement de cette prospérité retrouvée ? On aimerait le créditer, en particulier, d'une opération urbanistique qui aboutit à doter la ville, sur la pente sud de Byrsa, d'un quartier neuf, édifié de toutes pièces, sous forme d'immeubles d'habitations collectives de plans standardisés, sur des terrains jamais lotis auparavant, occupés à l'époque archaïque par une nécropole, plus tard par des aires d'ateliers métallurgiques : ce quartier, mis au jour par une mission archéologique française entre 1974 et 1982, date de façon certaine, au moins pour ses réalisations initiales, des toutes premières années du II<sup>e</sup> siècle. Le suffète fut certainement, le temps de sa charge, l'un des artisans de ce renouveau. Pouvait-il cependant se contenter d'être le gestionnaire d'une prospérité d'après guerre ? Concevait-il des plans pour sortir Carthage de la médiocrité dorée d'un État sous tutelle ? Si tel fut le cas, ses ennemis sur place ainsi qu'à Rome ne lui laissèrent pas le loisir de les mettre en œuvre.

Hannibal s'était fait de solides ennemis à Carthage dans l'exercice de son suf-fétat, et notamment au sein, on l'a vu, du Conseil des Anciens, où des membres de la faction antibarcide écrivaient lettre sur lettre à leurs correspondants à Rome pour y dénoncer les contacts entretenus selon eux par lui avec le roi Antiochus III de Syrie, dont les menées en Asie Mineure depuis 197 inquiétaient fort le sénat romain. En dépit de l'opposition de Scipion l'Africain, qui jugeait indigne de "commettre l'autorité publique de Rome dans le jeu des factions carthaginoises" (Tite-Live, XXXIII, 47, 4), le sénat décida l'envoi d'une ambassade chargée de mettre Hannibal en accusation devant le Conseil des Anciens à Carthage, pour avoir formé des projets de guerre en concertation avec Antiochus. Pour ne pas éveiller sa méfiance, ceux qui avaient obtenu la venue des envoyés du sénat leur avaient suggéré de répandre le bruit qu'ils étaient là pour régler les différends survenus entre Carthage et Massinissa. Et de fait ces différends existaient déjà. Mais l'intéressé ne fut pas dupe. Depuis longtemps Hannibal avait prévu l'éventualité de devoir un jour fuir à l'improviste. On le vit à ses affaires tout le jour, comme à l'accoutumée; mais à la tombée de la nuit, au lieu de rentrer chez lui, il se rendit à une porte de la ville et y retrouva deux serviteurs qui l'attendaient là avec des chevaux sans rien savoir de ses intentions. A bride abattue, chevauchant toute une nuit, il franchit d'une traite la distance – plus de cent cinquante kilomètres à vol d'oiseau – qui le séparait d'une propriété qu'il avait au bord de la mer, entre Thapsus (Ras Dimass) et Acholla (Henchir Boutria) : peut-être au Ras Kaboudia, qui fait saillie sur cette côte du Sahel tunisien. Là l'attendait, prêt à appareiller, un navire qui le mena à Cercina, sans doute la plus grande des îles Kerkennah, au large de Sfax (Tite-Live, XXXIII, 48). Dans le port avaient jeté l'ancre quelques vaisseaux de commerce phéniciens; reconnu, Hannibal répondit aux questions qu'il se rendait en ambassade à Tyr. Et, pour parer à tout risque de délation, il imagina un stratagème qui était bien dans sa manière. Il fit préparer un sacrifice, suivi d'un banquet; et pour abriter tous les participants, équipages et négociants, du soleil de cette journée de plein été, il emprunta aux capitaines, en guise de tentes, leurs voiles et leurs vergues, en prenant soin de laisser son propre navire en état de marche; et, tous étant plongés dans l'ivresse d'un festin prolongé tard dans la nuit, il leva discrètement l'ancre. Le temps qu'à Carthage on sût qu'il avait quitté la ville, puis qu'il avait été vu à Cercina, il était déjà à Tyr. De façon pour nous symbolique, le plus grand homme de Carthage, fuyant sa patrie africaine sans espoir de retour, trouvait un premier refuge dans cette mère patrie phénicienne d'où était venue Élisso-Didon plus de six siècles auparavant.

Cette courte seconde vie de l'exilé fut une vie d'errances où le génie d'Hannibal trouva difficilement à s'employer. De Tyr, il s'était rendu à Antioche, pour rencontrer Antiochus III, qu'il joignit seulement à l'automne 195 à Ephèse. Il dut se contenter du rôle de conseiller auprès du Séleucide, auquel il aurait, selon Tite-Live, XXXIV, 60-61 (voir aussi en ce sens Justin, XXXI, 3, 7-10 et Appien, *Syr.*, 7) fait avaliser un plan stratégique de grande envergure qui lui aurait fait, lui Hannibal, gagner l'Afrique avec une centaine de vaisseaux pontés et pousser Carthage à reprendre les armes contre Rome, pendant que le roi de Syrie, prenant les Romains à revers, passerait en Grèce. De ce plan grandiose mais irréaliste et dont l'attribution à Hannibal est de ce fait douteuse le seul début d'exécution fut une mission préparatoire à Carthage, confiée en 193 à un marchand tyrien du nom d'Ariston, et qui tourna court. Sans commandement effectif, si ce n'est celui, l'été 190, d'une escadre armée en Phénicie qui eut le dessous, au large des côtes de Pamphylie, devant la flotte rhodienne, le Punique assista impuissant à la déconfiture d'Antiochus, puis à sa défaite finale en 189 à Magnésie du Sipyle. Il semble qu'on ait aperçu Hannibal en Crète en 189-188; mais en fait l'élimination d'An-

tiocus le marginalisait et le rejetait dès lors à la périphérie de l'Orient hellénistique. Certaines de nos sources (Strabon, XI, 14, 6; Plutarque, *Lucullus*, 31, 4-5) le montrent en Arménie où il aurait tracé les plans d'une nouvelle capitale – ce sera Artaxata – pour le roi Artaxias.

D'exil en exil, Hannibal échoua finalement en Bithynie – au nord-ouest de l'actuelle Turquie – chez le roi Prusias, et pour Pline l'Ancien (*H.N.*, V, 148) il ne faisait pas le moindre doute que lorsque le roi de Bithynie voulut, outre Nicomédie, avoir une seconde capitale plus méridionale, ce fut au Punique qu'il s'adressa pour la réaliser sur le site de ce qui sera Prusa, maintenant Bursa – pour nous Brousse. Hannibal en fut bien mal récompensé. En 183, le sénat romain dépêcha Flamininus auprès de Prusias; il s'agissait de régler ses différends avec un voisin, Eumène de Pergame. Selon nos sources (Tite-Live, XXXIX, 51, 1-2, Plutarque, *Flam.*, 20,5), que nous avons quelque peine à croire, Flamininus aurait eu à son arrivée la surprise d'apprendre la présence du Punique auprès du roi de Bithynie et en lui aurait fait reproche : le roi ne balançait pas, pour s'acquérir les bonnes grâces de Rome, à trahir les lois de l'hospitalité.

Hannibal était sur ses gardes. Il avait un refuge à Libyssa sur la côte sud de la presqu'île bithynienne, un peu à l'ouest de Nicomédie : une vraie tanière de renard, à lire Plutarque (*Flam.*, 20, 7), avec des entrées et des sorties multiples. Quand il apprit que les soldats de Prusias étaient déjà dans le vestibule de la maison, il envoya des serviteurs explorer les autres issues : elles étaient déjà, elles aussi, gardées par des sbires du roi. Il eut alors recours au poison qu'il avait toujours sur lui, prêt pour une telle éventualité. Avant de lui faire vider la coupe, Tite-Live (XXXIX, 51, 9-11) lui a prêté des *ultima uerba* évidemment fictifs, mais qui nous intéressent pour le reflet qu'ils nous donnent des sentiments que put faire naître à Rome, et ailleurs, l'élimination peu glorieuse, à soixante-trois ans, de ce vieil ennemi réduit à l'impuissance. En prenant les dieux à témoins de l'inélégance des Romains et de la trahison de Prusias, Hannibal retournait *in fine* contre Rome l'accusation, cent fois lancée contre lui-même, de *fides Punica*.

#### BIBLIOGRAPHIE

- PICARD G., *Hannibal*, Paris, Hachette, 1967.  
 SEIBERT J., *Hannibal*, Darmstadt, 1994.  
 LANCEL S., *Hannibal*, Paris, Fayard, 1995.

S. LANCEL

#### H24. HAOS

Divinité honorée à Civitas Pophthensis (Ksiba) en Africa proconsulaire. Elle n'est connue que par une seule inscription (C.I.L., VIII, 167501).

HAOS AVG  
 L. LEPIDVS  
 PRIMVLVS SA  
 CERDOS HOC  
 LOCO INITIA  
 TVS ARAM  
 POSVIT VO  
 TVM SOLVIT  
 DD

Cette divinité inconnue ailleurs est vraisemblablement un dieu topique. Le fait que L. Lepidius ait été initié sur place renforce cette opinion. Ce nom paraît cependant peu africain et se rapproche de la forme dorienne du nom de l'Aurore. Une dédicace sous cette forme serait cependant très surprenante dans cette modeste bourgade africaine.

G. CAMPS

## H25. HAOUANET

### Petits hypogées de l'Afrique du Nord

Malgré le grand nombre de petits hypogées, dans le nord-est du Maghreb, il n'est pas possible d'affirmer que l'Afrique du Nord soit une zone privilégiée en ce domaine. Il est même assuré, aujourd'hui, qu'il n'existe pas de sépultures préhistoriques participant à "l'hypogéisme" néolithique ou chalcolithique si présent en Méditerranée occidentale. On connaît certes de petites chambres, généralement cubiques creusées dans des rochers isolés ou à flanc de falaise que les archéologues ont désignées par des termes arabes : hanout (pluriel haouanet : boutiques), rhorfa (chambre voûtée), biban (portes). Le nom de haouanet, bien que d'un emploi indigène limité à l'Algérie orientale, a fini par l'emporter sur les autres. Aucun hanout (on emploie parfois, mais à tort, le pluriel haouanet, pour désigner une chambre isolée) n'a fourni le moindre indice permettant de le mettre en parallèle chronologique avec les hypogées européens, en particulier ceux de Sardaigne, de Sicile ou des Baléares qui sont les centres les plus proches et cependant, comme nous le verrons *infra*, il est très vraisemblable que les haouanet aient une origine méditerranéenne et non pas autochtone.

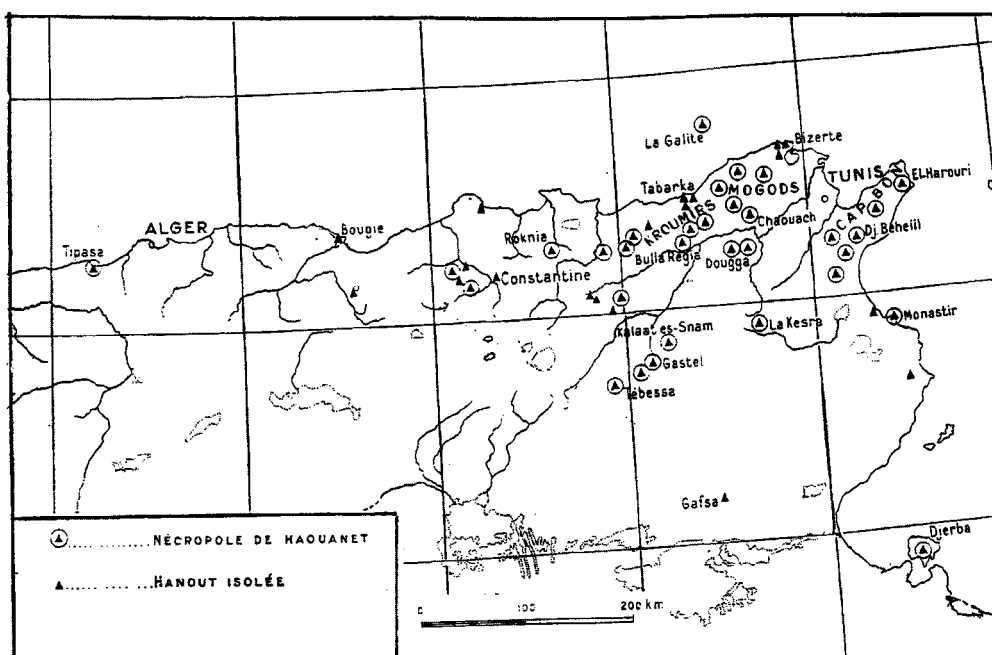
Les haouanet sont de petites grottes artificielles de forme régulière, cubique ou parallélépipédique qui ouvrent sur l'extérieur par une baie verticale de petites dimensions (de 0,80 m à 0,50 m de côté), qui présente parfois à l'extérieur des aménagements pour assurer leur fermeture, soit des feuillures, soit, plus rarement

Dimensions des Haounet de Gastel																						
GROUPE I																						
	n°1	n°2	n°3	n°4	n°5	n°6	Max.	Min.	Moy.													
Hauteur	1,45	1,50	0,65	0,60	1,35	1,30	1,50	0,60	1,14													
Profondeur	2,30	1,60	0,80	1,00	1,55	1,65	2,30	0,80	1,48													
Largeur	1,55	2,05	0,65	1,00	1,80	1,90	2,05	0,65	1,49													
GROUPE II																						
	n°1	n°2	n°3	n°4	n°5	n°6	n°7	n°8	n°9	n°10	n°11	n°12	n°13	n°14	n°15	n°16	n°17	n°18	n°19	Max.	Min.	Moy.
Hauteur	1,20	1,20	1,75	1,55	1,35	1,95	1,60	1,40	1,54	1,65	2,00	1,16	1,04	0,70	1,50	1,40	1,40	1,48	1,40	2,00	0,70	1,42
Profondeur	1,70	2,00	1,60	1,35	1,55	1,60	1,65	1,50	1,75	1,55	1,60	2,10	1,30	1,45	1,55	1,95	1,60	2,00	1,70	2,10	1,30	1,65
Largeur	1,20	1,60	1,75	1,85	1,90	1,90	2,00	2,00	1,75	1,95	2,55	2,40	1,65	1,07	1,50	0,95	1,50	1,50	1,80	2,40	0,95	1,70
GROUPE III																						
	n°1	n°2	n°3	n°4	n°5	n°6	n°7	n°8	n°9	n°10	n°11	n°12	n°13	n°14	n°15	n°16	n°17	Max.	Min.	Moy.		
Hauteur	0,75	0,50	0,53	0,75	1,42	1,42	1,00	1,00	0,80	1,10	1,25	1,00	1,20	0,80	1,05	1,30	0,88	1,42	0,50	0,98		
Profondeur	1,15	0,60	0,46	0,60	1,72	0,60	1,72	1,00	1,25	1,15	1,00	1,65	1,70	1,35	2,80	1,95	0,85	2,80	0,46	1,10		
Largeur	1,00	0,25	0,38	0,85	1,97	0,40	0,55	1,35	1,45	1,30	1,50	2,45	2,70	1,15	1,60	2,00	0,80	2,70	0,25	1,25		

des rainures dans lesquelles glissait une dalle ou un panneau en bois. Contrairement à ce qui se passe en Sicile où ces dalles étaient cachées par un muret en pierres et un talus de terre, aucun hanout n'a conservé sa fermeture intacte. Quelque soit le mode de fermeture, celle-ci ne pouvait s'effectuer que de l'extérieur ; cette constatation, jointe à l'exiguïté des chambres certaines ne peuvent même pas recevoir un corps allongé, confirme le caractère funéraire de ces hypogées. Très rares sont les haouanet qui ont livré du mobilier funéraire, on les compte sur les doigts de la main ; citons ceux de la Djidiouïa, de l'île de La Galite, de Taza, tous situés en dehors de la grande zone de concentration des hypogées et dont le mobilier d'époque romaine signale une réutilisation ou un maintien tardif de traditions funéraires antérieures.

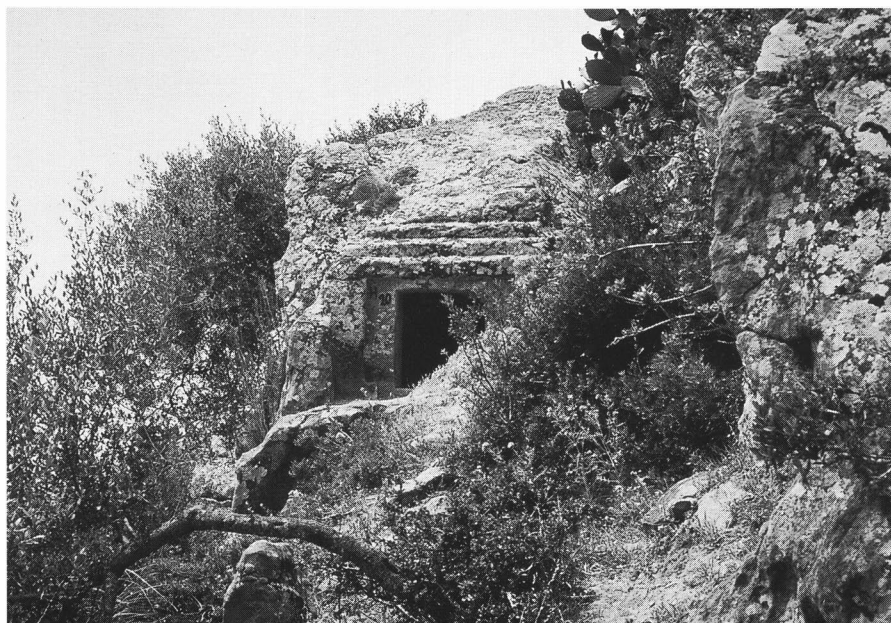
Cependant les recherches récentes de M. Ghaki dans les nécropoles de haouanet du Cap Bon ont livré, provenant des haouanet 13 et 15 du groupe II de Sidi Mohamed Latrach des poteries modelées et des vases faits au tour (lécythe, petite amphore, coupes et plats ainsi que des lampes). Ce mobilier ne peut être antérieur au IV<sup>e</sup> siècle avant J.-C.

La typologie de ces hypogées est des plus simples ; la forme la plus commune est une chambre cubique qui dépasse rarement deux mètres dans sa plus grande dimensions et dont le plafond est souvent à moins d'un mètre au-dessus du sol ; l'entrée se fait par une baie dont le seuil est le plus souvent surélevé par rapport au sol de la chambre. Un sous-type présente des aménagements qui dénotent des influences puniques : ce sont des niches dans les parois, des fosses creusées dans le sol de la chambre et des banquettes aménagées sur le plus long côté. Exceptionnellement, ces banquettes peuvent recevoir des sculptures qui leur donnent l'aspect de lits funéraires (Jbel Sidi Zid). Le plafond se présente sous deux aspects, le plus fréquent est horizontal. Il peut arriver que celui-ci ait une certaine courbure



Carte de répartition des haouanet.  
À l'Ouest d'Alger, ces petits hypogées deviennent très rares.





Hanout isolé de Ben Yasla : aménagement pour protéger la chambre contre les infiltrations d'eau.

et tende parfois à former une voûte, la chambre se terminant en cul de four, mais cette anomalie n'est guère intentionnelle et dépend de la nature de la roche dans laquelle est creusé l'hypogée. Les plafonds à deux pans qui imitent une toiture, sans être très fréquents, ne sont pas exceptionnels (El Haouri, El Guetma, Argoub el Mangoub). On doit tenir compte également de l'existence de niches, généralement uniques et creusées dans la paroi qui fait face à l'entrée. M. Longerstay a remarqué, à El Guetma, la relation subtile entre la forme de la niche et celle du toit; lorsque le toit est à deux pans, la niche présente un sommet triangulaire, au contraire l'entablement horizontal est associé au plafond plat. A l'extérieur, les houanet sont signalés par les baies dont certaines sont situées à une hauteur telle qu'il est nécessaire d'utiliser une échelle pour y accéder, d'autres, au contraire sont pratiquement au niveau du sol, c'est parmi celles-ci que se trouvent une amorce de couloir (Gastel, Jbel Sidi Zid, El Harouri) sans que celui-ci n'atteigne jamais les dimensions d'un véritable *dromos*.

Ces haouanet sont le plus souvent associés, parfois par plusieurs dizaines, soit dans une falaise (Jbel Mangoub), soit le long d'un affleurement rocheux (Sidi Mohammed Latrach), soit autour d'une masse rocheuse (El Guetma). Mais il arrive aussi qu'un bloc isolé et de petites dimensions ait été creusé d'un seul hanout (El Kissa, Kef el-Blida, Séjenane etc.).

Un autre type de haouanet est constitué par les monuments à chambres multiples creusées en enfilade dans un banc rocheux; les plus spectaculaires sont ceux d'El Harouri\* où, dans l'axe de l'entrée, se succèdent une antichambre et deux chambres dont le plafond présente deux pans. Obéissant à d'autres intentions, des hypogées possèdent des chambres se faisant face comme dans certaines tombes à puits puniques. Plus surprenants sont les monuments complexes dans lesquels les chambres sont parfaitement superposées dans un bloc isolé (Uzali Sar). J. Peyras et N. Ferchiou y voient l'origine des mausolées-cippes de l'époque punique.

La question fondamentale concernant les haouanet est, bien entendu, celle de leur chronologie. Par leur forme, leur dimensions et leur regroupement ces sépultures rupestres présentent les plus fortes analogies avec les petits hypogées de Sicile orientale, en particulier ceux de Pantalica et de Cassibile mais, alors que ceux-ci appartiennent à l'Âge du bronze, aucun mobilier funéraire ne permet, dans le cas des haouanet, d'avancer une date aussi ancienne.

Il importe cependant d'examiner d'autres données qui peuvent contribuer à fixer l'âge et l'origine de ces sépultures si particulières. Nous devons en premier



Hanout de Ben Yasla ; personnage sculpté (Atlante ?)  
sur le côté droit de l'entrée du hanout 3.



Sphynge aux pieds palmés : sculpture à l'entrée d'un hanout du jbel Mangoub.

lieu examiner la répartition des haouanet. Elle est singulière et aurait mérité de retenir un peu plus l'attention des archéologues : alors que des monuments funéraires autochtones, comme les tumulus et les bazinas, sont régulièrement répartis dans tout le nord de l'Afrique, Sahara compris, les haouanet sont confinés dans le triangle au nord-est de la Berbérie, à l'est d'une ligne passant par Bejaïa (ex Bougie) et l'île de Djerba. À l'ouest de cette ligne les haouanet deviennent exceptionnels et, qui plus est, paraissent d'âge récent (Tipasa, Taza). Dans le vaste triangle dont les sommets sont Bougie, la Cap Bon et Djerba, les haouanet se pressent, nombreux, surtout dans le Tell tunisien. Les principales concentrations sont en Kroumirie (Tunisie) et dans la région du Tarf (Algérie orientale) qui forment en fait une seule et même zone ; vient ensuite le massif des Mogods et son prolongement calcaire, l'Ansarine, au nord de la Médjerda. Cet ensemble, qui est le plus important, est séparé de celui du Cap Bon par les basses vallées de la Médjerda et de l'oued Miliane. Au delà, vers le sud, les hypogées deviennent plus rares, le principal groupe se situe aux confins algéro-tunisiens dans la région de Tébessa. Sur le littoral, on ne peut citer que ceux de Monastir (îlot de la Quarantaine), de Djerba (Oulad Amor) et quelques rares haouanet isolés.

Ainsi je ne peux, à la lumière des travaux récents de M. Longerstay, J. Peyras, M. Ghaki, N. Ferchiou, que maintenir et renforcer la notion de "Pays des haouanet" qui s'étend à tout le Tell tunisien, notion que j'avais explicitée dès 1961.

Cette répartition n'est pas sans signification et on ne peut l'ignorer, en supposant une autochtonie quelque peu miraculeuse, et en éludant cette question particulièrement gênante : si l'idée de creuser des haouanet était née spontanément au Maghreb, pourquoi ces grottes artificielles seraient-elles concentrées en si grand nombre dans le Nord de la Tunisie, précisément en face de la Sardaigne et de la Sicile où ces hypogées de forme et d'aspect identiques sont bien connus ?

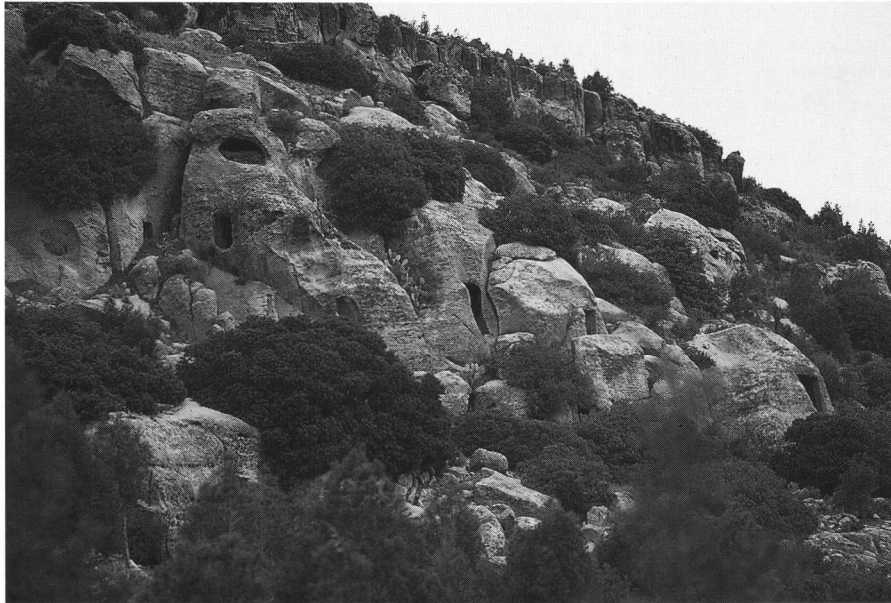
La répartition des haouanet dans le Maghreb permet donc déjà de rechercher leur origine à l'extérieur du continent africain. Dès le début des recherches s'imposa l'idée que ces hypogées avaient des relations étroites avec les tombes à puits puniques. Dans les deux séries on retrouvait la même forme cubique, les mêmes niches cultuelles disposées dans la paroi du fond, les banquettes ou lits funéraires et enfin le même esprit dans la décoration, bien que celle-ci fut plus rare dans les tombes à puits que dans les haouanet.

En présence de telles ressemblances, il est permis de se demander si les haouanet ne sont pas des tombes creusées lors d'une phase particulière de l'évolution de la tombe punique dont on sait que les formes les plus anciennes sont des caveaux souterrains ouvrant ou non sur un puits et les plus récentes des tombeaux construits à la surface du sol. Un second argument en faveur de l'origine punique des haouanet était la coïncidence des haouanet et des lieux d'implantation punique. La Tunisie du nord où s'est exercée la prépondérance carthaginoise est précisément le Pays des haouanet, tel que nous l'avons décrit. Ailleurs les haouanet se trouvent au contact de quelques rares cités puniques : Collo, Bougie, Tipasa, Monastir, sur la côte, ou à l'intérieur auprès de villes ayant subi fortement l'attraction de la civilisation punique : Constantine, Tébessa. Il y a tout de même des exceptions comme celle de Taza où aucune trace punique n'accompagne la présence de haouanet.



Nécropole de Sidi Mohammed Latrach.





Nécropole du jbel Mangoub.

Ces différents arguments présentés à l'appui d'une origine phénico-punique des haouanet ne résistent guère à l'examen. Si les haouanet avaient été construits à un moment de l'évolution de la tombe punique, ce moment ne pourrait que se situer à la fin de cette évolution, ce qui est en contradiction avec la décoration, remarquable par son archaïsme. S. Gsell avait déjà insisté sur l'opposition entre la tombe phénicienne enfouie et le hanout creusé dans un rocher ou une

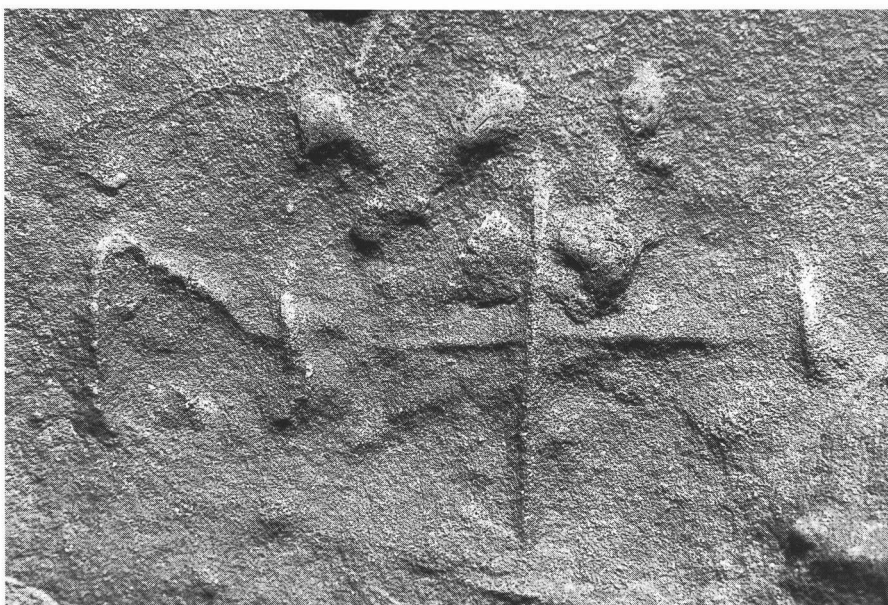


Nécropole d'El Guetma.

falaise au-dessus du sol ; il remarquait aussi l'exiguïté de nombreux haouanet dont les faibles dimensions ne permettaient que le dépôt de corps en décubitus latéral fléchi, voire contracté, sinon d'ossements déjà décharnés, autant de pratiques africaines et non puniques. Quant à la localisation des haouanet dans les régions puniques ou punicisées, elle mérite d'être analysée avec plus de soin. Les haouanet, certes, sont très nombreux en Kroumirie, dans les Mogods et dans le Cap Bon, mais ni Carthage ni Utique, les deux grandes métropoles puniques, n'en possèdent dans leur voisinage immédiat, et dans le Cap Bon, la cité punique de Kerkouane ne connaît pas ce type de sépulture pourtant bien présent dans la région. Si Monastir (l'antique Ruspina) disposait dans l'îlot de la Quarantaine d'une nécropole de grottes artificielles, Hadrumète (Sousse) et les autres cités du Sahel (Leptis minor, Acholla, Taparura, Tacapès) en étaient totalement dépourvues. En revanche les haouanet se pressent très nombreux autour des villes d'origine numide de l'intérieur comme Chaouach, Uzali Sar, Dougga, Bulla Regia etc.

La décoration avait permis à E.G. Gobert et P. Cintas de rassembler dans un même ensemble les peintures de la tombe punique n° VIII de la nécropole du Djebel Mlezza et celles de certains haouanet. Depuis, les découvertes se sont multipliées, en particulier sous l'impulsion de M. Longerstay qui dans les Mogods et en Kroumirie a relevé le plan et les décors de nombreux haouanet, au point qu'aujourd'hui il est plus vrai de dire que de rares tombes à puits sont décorées comme les haouanet plutôt que l'inverse. Il importe donc d'analyser ce décor et de rechercher ses parentés à défaut de ses origines précises.

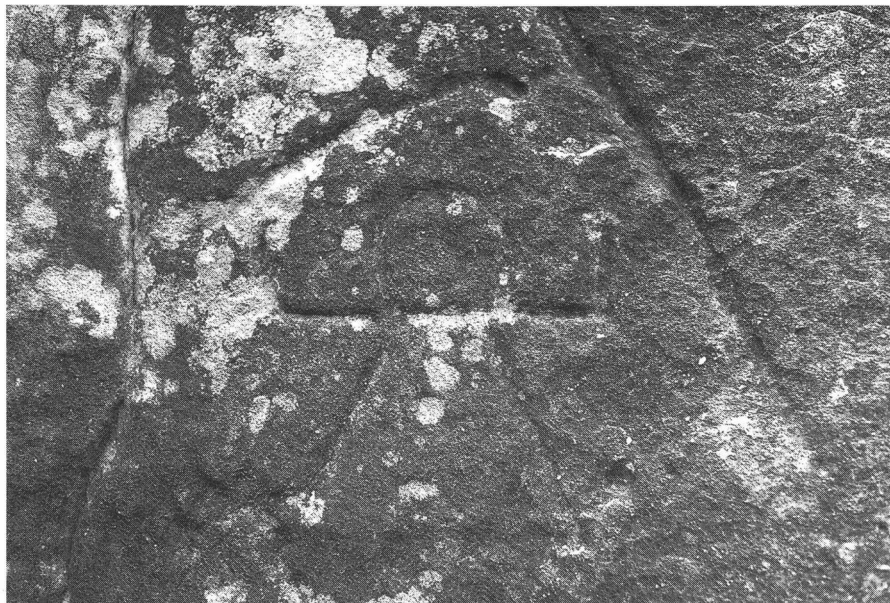
La décoration des haouanet fait appel à la sculpture, la gravure et la peinture. La sculpture peut intervenir à l'extérieur de la chambre, tel l'atlante qui est sculpté à gauche de l'entrée d'un hanout de Ben Yasla, les sphynxes aux pieds palmés qui flanquent de part et d'autre l'entrée d'un hanout du Jbel Sidi Zid, ou la gravure d'un signe de Tanit au-dessus de l'entrée d'un autre hanout de cette même nécropole, particulièrement riche en décor intérieur : pieds de lit en relief



Inscription libyque (NTI) sur le seuil d'un hanout du jbel Mangoub.

attenant aux banquettes, oreiller sculpté au chevet, figuration d'un serpent sur le côté de la banquette, tête de personnage en haut relief et, motif exceptionnel, un bucrane dont les cornes en saillie remplacent la niche cultuelle et peut recevoir, comme celle-ci, un luminaire. Dans une autre chambre un bucrane est figuré entre les deux banquettes. Tous ces motifs appartiennent à une phase récente du creusement des haouanet et l'influence punique y est indiscutable. Mais, dans la même région, à la base du Cap Bon, d'autres nécropoles révèlent des décorations sculptées nettement plus archaïques. Je citerai en premier lieu le Jbel Mangoub où les chambres se pressent nombreuses sur plusieurs étages, site qui évoque celui de Cassibile en Sicile. Dans un hanout apparaît une scène sculptée en très bas relief qui représente un bovidé à très longues cornes devant lequel semble danser un personnage. M. Longerstay a remarqué que de l'échine de l'animal semblaient sortir des hampes peintes dont les pointes étaient dressées vers le haut, cet étrange motif reparaît dans une scène peinte dans un hanout de Ben Yasla (Séjenane) : un animal, dont le corps tacheté et la longue queue pourraient être ceux d'une panthère, porte sur le dos la même série de pointes dardées vers le ciel ; on se trouve dans une ambiance plus étrusque que phénico-punique. Dans cette même nécropole apparaissent des panthères à la robe ocellée et des combats de pygmées. Le taureau, déjà présent sous forme de protomée ou de bucrane, figure dans une autre peinture dans un hanout de Si Mohammed Latrach : sur la paroi du fond de cette chambre une fresque, malheureusement très mal conservée, représente des personnages se faisant face et tenant une longue écharpe sur laquelle s'aventure un bovin. C'est à tort que P. Solignac avait cru que les personnages étaient des génies à tête de cervidé, ils portent en réalité une coiffure faite de branches ou de brindilles comme un personnage de la scène célèbre du Kef el-Blida qui a fait l'objet de maints commentaires.

Rappelons qu'il s'agit d'une scène navale, un navire à poupe relevée transporte sept personnages casqués, armés chacun d'un bouclier et d'une lance, à l'avant



Signe de Tanit sur le tympan d'un hanout du jbel Sidi Zid.

du navire un personnage barbu armé d'une hache bipenne et d'un bouclier à échancrure en V menace un autre personnage qui semble nager ou flotter dans l'espace. Ce dernier porte la même étrange coiffure broussailleuse qui apparaît à Si Mohamed Latrach. Il n'est pas dans notre intention d'essayer de donner une interprétation de cette scène, mais plutôt de retenir les rares et fragiles éléments chronologiques qu'elle renferme. La bipenne n'est pas une arme punique et son



Sculpture d'un pied de lit : hanout de sidi Zid.



symbole, présent dans de rares bijoux, appartient aux vieilles cultures méditerranéennes ; nous serons plus précis sur le bouclier à relief échancré en V dont le type bien connu en Méditerranée et en Europe occidentale est aussi étranger au monde phénicien. Dans le sanctuaire du Mont Ida, en Crète, de tels boucliers ont pu être datés du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C., mais ils sont déjà connus, à Malia dans la même île, à la fin du II<sup>e</sup> millénaire (1200 av. J.-C.). Les boucliers à échancrure



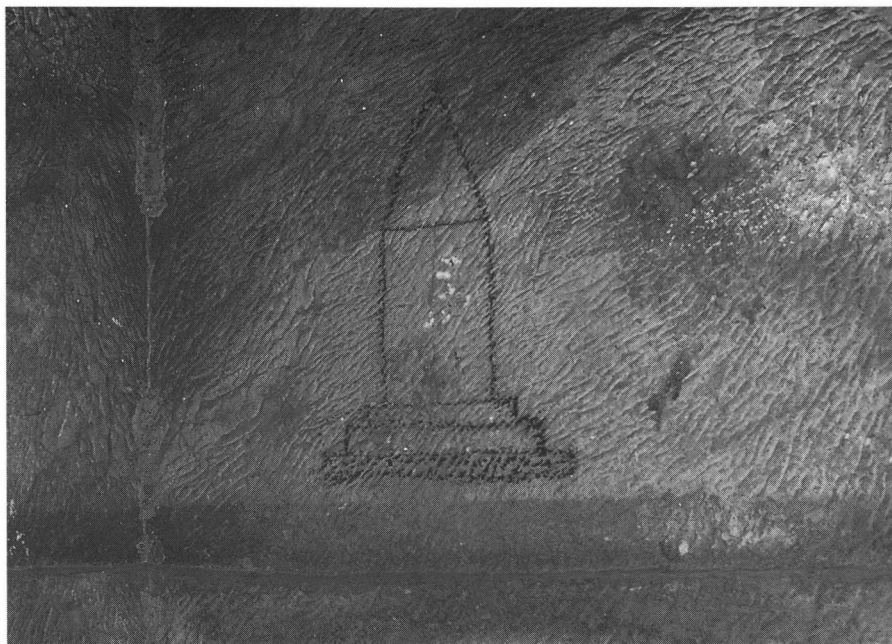
Niche à entablement avec gorge égyptienne à El Guetma.

en V figurent sur de nombreuses stèles ibériques d'une époque un peu plus récente (Bronze final et I<sup>er</sup> Âge du fer).

Le navire de Kef el-Blida a fait récemment l'objet d'une étude très poussée de M. Longerstay qui porte également sur un navire gravé dans un hanout de l'oued Magsbaïa. La disposition générale, l'aspect de la poupe et le nombre de rames la conduisent à proposer un âge ancien à ces triacontaires, navires de guerre égéens à trente rameurs qui précédèrent les trières. La comparaison très instructive avec les navires figurés sur les céramiques de style géométrique incite à les dater entre 900 et 650 av. J.-C. Ces éléments chronologiques se conjuguent harmonieusement avec les données tirées des boucliers et de la bipenne.

Ces scènes sculptées ou peintes échappent donc par leurs thèmes aux apports phéniciens et se rattachent à un vieux fond culturel méditerranéen, qu'il est permis de mettre en relation avec la tradition littéraire d'une colonisation ionienne archaïque le long du rivage tunisien des Mogods et de Kroumirie. J. Desanges a noté avec justesse que si aucun document archéologique ne vient appuyer cette tradition, la toponymie des îles et îlots de cette partie des côtes africaines (Euboïa, Pithécoussai) renvoie à la colonisation chalcidienne de la Sicile.

Le cas des haouanet de Kef el-Blida et de l'oued Magsbaïa qui permet de proposer, pour le creusement de ces hypogées, un âge antérieur à la fondation de Carthage ou tout au moins à l'essor de cette ville, met un point final à la question des origines phénico-puniques des haouanet. D'autres éléments du décor des haouanet du Cap Bon accentuent encore cet archaïsme. C'est vers les plus anciennes traditions méditerranéennes qu'il faut en effet se tourner pour expliquer la curieuse superposition de la colonne et de la niche cultuelle qui apparaît dans plusieurs haouanet du Jbel el-Guettar, du Jbel el-Mangoub, et à Sidi Mohammed Latrach. Dans la paroi du fond de ces chambres, une colonne, à fût tantôt lisse, tantôt cannelé, est surmontée d'un chapiteau rectangulaire dans



Mausolée turiforme figuré dans un hanout d'El Guetma.



Hanout du jbel Gattar : colonne cannelée supportant une niche.

lequel est creusée la niche. Cette disposition originale n'est connue, me semble-t-il, que dans la culture égéenne. Un tel chapiteau à niche est bien visible sur le rhyton en stéatite d'Aghia Triada et sur une plaque en faïence de Cnossos. Enfin comment ne pas faire de rapprochement, ne serait-ce que thématique, entre la scène de danse devant le taureau d'EI-Mangoub ou de Ben Yasla et les jeux acrobatiques et tauromachique dont l'art crétois a laissé d'admirables traces.

Ces propositions soutenues depuis fort longtemps, ne vont pas jusqu'à prétendre que tous ces hypogées sont antérieurs à l'époque punique. Bien des éléments du décor (signes de Tanit, entablements avec gorge égyptienne, représentations de mausolées-cippes, d'autels et de chapiteaux éoliques) montrent que beaucoup, sinon même la plupart des haouanet ont été aménagés pendant les IV<sup>e</sup>, III<sup>e</sup> et même II<sup>e</sup> siècles av. J.-C. Une dernière remarque s'impose : les populations, qui dans le territoire carthaginois, creusèrent des haouanet étaient en partie puniciées mais elles ne l'étaient pas totalement puisqu'elles conservaient leur écriture et, sans doute, leur langue, comme le prouve la découverte, sur le seuil d'un hanout du Jbel Mangoub, d'une inscription en caractères libyques. Une inscription semblable a été signalée dans un hypogée de Kroumirie, ce qui confirme le caractère libyen (ou paléo-berbère) des auteurs de ces monuments.

Ainsi, malgré l'âge récent de la plupart d'entre eux, les petits hypogées du Maghreb, localisés en face de la Sardaigne et de la Sicile, d'où ils semblent venir,

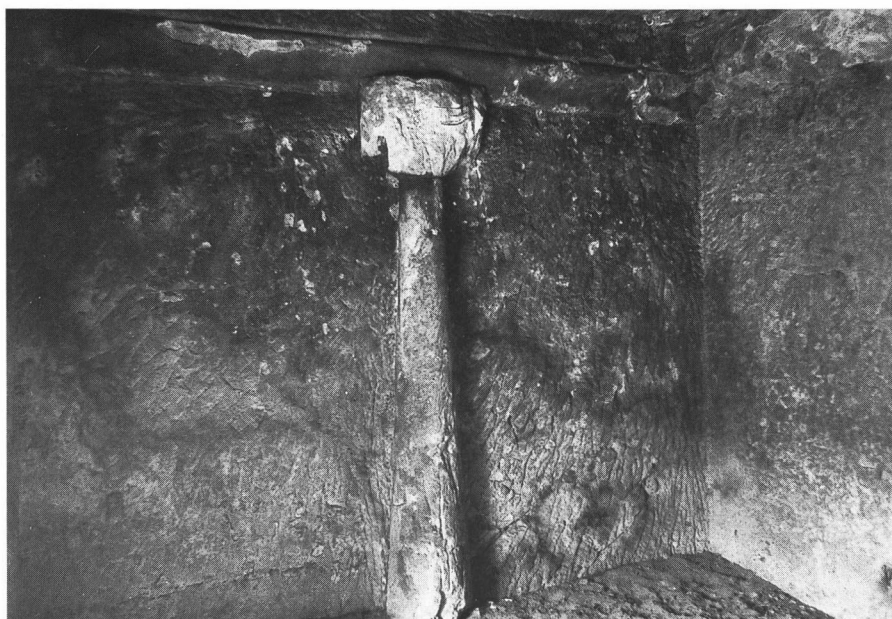
appartiennent, comme bien d'autres éléments de la culture berbère, à un courant méditerranéen archaïque, antérieur à la culture punique.

G. CAMPS

### La décoration des haouanet

Un certain nombre de haouanet sont munis d'éléments décoratifs. Des peintures (à l'ocre ferrugineuse vraisemblablement) ornent une ou plusieurs parois, voire le plafond, de chambres funéraires, des sculptures complètent, rehaussent ou mettent en valeur l'une ou l'autre des structures constitutives du monument, comme les niches et les banquettes, ou plus simplement décorent des parois internes et plus rarement externes, quelques gravures enfin dessinent un motif figuré ou servent à tracer un nom.

Si on trouve des haouanet décorés dans toutes les zones géographiques dans lesquelles sont implantés ces monuments funéraires, leur répartition est très inégale, aussi bien selon les sites répertoriés dans ces zones, qu'à l'intérieur de chaque site, entre les tombes elles-mêmes. Un ensemble de plusieurs chambres funéraires peut ne comporter aucune décoration de quelque type que ce soit, mais à l'inverse il est très rare que l'ensemble des tombes d'une même nécropole soient munies d'ornementations. Une tombe isolée peut être abondamment décorée, alors que d'autres, situées aux alentours, ne le sont pas. Ainsi, à titre d'exemple, à Latrech (Tunisie de l'Est), sur plus de soixante-dix haouanet, vingt-huit seulement possèdent une décoration pariétale peinte, gravée ou sculptée. A Ben Yasla, dans les Mogods (Tunisie du Nord), vingt-quatre chambres sur les quarante-quatre que compte la nécropole sont ornées de peintures, mais à El Guetma, dans la même région, quatre chambres seulement sur les vingt qui ont été dénombrées sont décorées, et encore de façon parcimonieuse. A Oued Magsbaïa, seule



Pilastre à l'intérieur d'un hanout du jbel Mangoub.





Jbel Mangoub : colonne à chapiteau dorique soutenant une niche.

une des chambres possède un décor, des restes de peinture indéchiffrables sont figurés dans deux autres, et les cinq dernières sont exemptes de toute ornementation. A Kef el Blida, en Khroumirie (Tunisie du Nord), deux haouanet sur cinq comportent des représentations peintes. A El Ghorifat, un seul caveau sur neuf (dont deux doubles) a été orné d'une fresque. Dans le site d'Awèbed Douemis, dans les Mogods, aucun des haouanet ne contient de décoration.

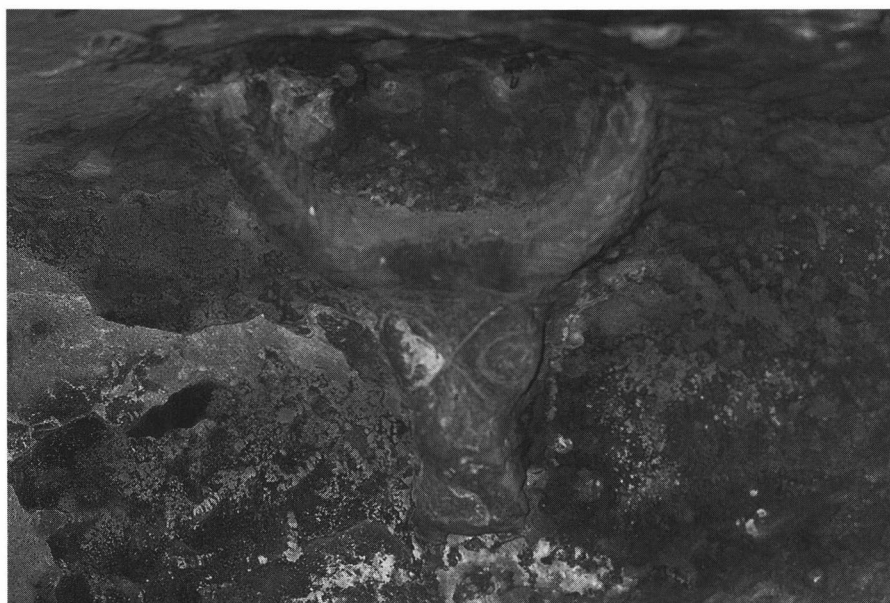
Il semble d'ailleurs, dans l'état actuel du dossier, qu'il y ait davantage de haouanet présentant des peintures dans les Mogods qu'en Khroumirie, pour rester dans le N.-O. de la Tunisie, alors même qu'il y a à peu près le même nombre de haouanet dans les deux régions. Mais il faut aussi signaler, d'une part, que la pré-

sence d'une épaisse couche de fumée sur les parois de certaines chambres dissimule toute décoration peinte éventuelle et, d'autre part, que l'action de l'érosion, en particulier celle des eaux de ruissellement qui attaquent le support rocheux, rend la lecture de certaines peintures de plus en plus aléatoire et en a fait disparaître d'autres. Ces problèmes, qui sont aussi signalés dans les chambres funéraires de Sidi Mhamed Latrech, dans l'Est de la Tunisie, sont communs en fait à la plupart des sites de haouanet. Compte tenu de ces éléments, de la destruction par l'homme d'un certain nombre de monuments dont ne subsistent que le sol et quelques départs de parois, de découvertes sans cesse renouvelées dans différentes régions, et sur un autre plan de l'absence d'un catalogue regroupant l'ensemble des haouanet connus à ce jour en Tunisie, dans l'Est de l'Algérie et, pour une faible part, au Maroc, il paraît bien difficile d'établir des statistiques précises sur la proportion de chambres munies d'une décoration.

Par ailleurs, le type de décoration lui-même n'est jamais constant : si, dans une même nécropole, seuls des motifs peints ornent les parois de certaines chambres (à Kef el Blida par exemple), si, dans d'autres, on constate essentiellement la présence de représentations sculptées ou d'éléments gravés (comme à Sidi Zid, dans l'Est de la Tunisie), il arrive qu'on trouve réunis dans des sépultures d'un même site, sinon dans un même hanout (c'est le cas dans le hanout 2 de Jbel Zabouj, dans les Mogods), deux des types de décor, voire les trois à la fois (ainsi dans le hanout 1 de Sidi Mhamed Latrech, dans l'Est de la Tunisie).

### *Le répertoire iconographique*

Ce répertoire par sa richesse et sa variété a permis dans une certaine mesure une appréhension plus directe des populations qui ont constitué le substrat de l'Afrique du Nord durant le premier millénaire avant J.-C. Il semble en effet que celles-ci s'étaient ouvertes à diverses influences culturelles. La décoration, dont on connaît le relatif rôle chronologique, représente ainsi une source d'informa-



Hanout du jbel Sidi Zid : tête de taureau dont les cornes déterminent une niche.



Tête de taureau : sculpture entre les deux banquettes d'un hanout du jbel Sidi Zid.

tion sur le milieu qui l'a secrétée. Nombre des éléments retenus par les artistes qui ornaient les parois des chambres funéraires sont le résultat d'une osmose, celle de quelques-unes des cultures que connurent, de la fin du deuxième millénaire au début de notre ère, les pays riverains de la Méditerranée.



Bas-relief dans un hanout du jbel Mangoub : personnage levant les bras devant un taureau à très longues cornes.



Hanout n° 10 de Ben Yasla : frise de postes, de carrés et de rosaces.

### *Le décor gravé*

Le décor gravé est moins présent que les décors sculptés et peints. Les types de représentations sont aussi moins variés. On peut voir un bateau proche dans son aspect de la triacontère ; des motifs architecturaux comme ces frontons triangulaires surmontant des niches ; un motif qu'on a coutume de qualifier de géométrique mais qu'on pourrait aussi appeler architectural en fonction de l'emplacement qu'il occupe sur la paroi du sépulcre : la grecque ; un motif cultuel et un symbole divin : un autel et un signe dit de Tānit ; des motifs figurés : anthropomorphes, une partie d'un orant (l'autre étant peinte), un personnage debout ou dansant devant un animal à cornes ; zoomorphes, ce même animal, une autruche et un cheval ; végétal, des feuilles d'aristoloches. Enfin, une inscription en caractères libyques est gravée verticalement dans la paroi d'un hanout d'El Ghorifat, et une autre horizontalement dans le seuil d'un hanout du Jbel Mangoub. Certaines de ces gravures sont soulignées à l'ocre ferrugineuse. La majorité d'entre elles orne l'intérieur des chambres sépulcrales.

### *Le décor sculpté*

Le décor sculpté est à la fois d'ordre architectural : corniches, niches moulurées, frontons, pilastres, colonnes, chapiteaux, lits funéraires ou banquettes, alcôves et caissons ménagés dans un plafond ; et d'ordre figuratif : représentations anthropomorphes, têtes humaines ou masques, personnage et sphinges, représentations zoomorphes, protomés (taureaux), serpents, bucrane. Des symboles divins, des disques, un croissant renversé sur le disque, sont également sculptés sur une paroi. Dans la plupart des cas, ce décor est ménagé à l'intérieur de la chambre funéraire. Il peut aussi, mais plus rarement, encadrer ou surmonter l'entrée sur sa paroi extérieure. Certains de ces décors sont très élaborés et d'une grande finesse d'exécution. Bon nombre des éléments cités se retrouvent





Panthère ou guépard : hanout de Ben Yasla.

dans des monuments funéraires disséminés dans la plupart de leurs zones d'implantation, quelques-uns sont propres à un ensemble donné, ainsi un type de colonnes engagées et de pilastres que l'on rencontre essentiellement dans la nécropole de Sidi Mhamed Latrech.



Hanout du jbel Mangoub : gros poissons de part et d'autre de la niche soutenue par une colonne à chapiteau ionique.

*Le décor peint*

Les peintures sont vraisemblablement réalisées, pour la majorité d'entre elles, à l'aide d'ocre ferrugineuse de nuances différentes qu'on appliquait directement sur la paroi rocheuse sans préparation préalable. L'étude des colorants employés reste cependant à faire. Le répertoire des scènes et motifs peints dans les chambres funéraires est d'une grande variété. Nous en donnons ici une liste, sinon exhaustive, du moins la plus complète possible.

On relève la présence de motifs géométriques et architecturaux : frises simples ou composées, parallèles ou contiguës, pleines ou réservées, frises de losanges, de triangles, de cercles, de grecques, de chevrons, de zigzags, de festons, de damiers, de rangées de carrés, et d'oves ; jeux complexes d'ellipses, de rectangles et de cercles, et rosaces inscrites dans des cercles ; motifs décoratifs composés de postes, de carrés et de rosaces superposés ; décor linéaire encadrant les niches, les possibilités sont multiples. Certaines bandes de peinture simulent la charpente d'une toiture, une plinthe, une corniche, et dessinent des niches dans les chambres où on n'en a pas creusé. Parmi les motifs architecturaux, on signalera encore les colonnes et les chapiteaux.

Les motifs végétaux comme le palmier, les palmes et les palmettes sont bien représentés.

Les motifs zoomorphes sont nombreux : bœufs, vaches, taureaux, chevaux, mules, capridés, mouflon, chiens, oiseaux (dont des paons affrontés), coqs, autruche, poissons, fauves : lions, panthères, panthères tachetées, serpents, voire éléphant. Un animal "fantastique" est signalé à Latrech.

Les êtres humains qu'on rencontre assez fréquemment sur les parois des haouanet sont le plus souvent représentés dans l'exercice d'une activité noble ou virile (ils sont cavaliers, chasseurs, et guerriers, ils s'affrontent en combat singulier) ou d'une activité sacrée (ils semblent participer à des cérémonies rituelles, être prêtres ou orants). Certains personnages portent une coiffure à plumes, des bois de cerf (?), voire un masque. Un paysan vêtu d'une tunique frangée qui prépare un attelage (?), un autre qui se tient juste derrière une charrue tirée par deux bêtes à cornes s'adonnent en revanche à des activités plus prosaïques.

Des symboles divins comme le croissant renversé sur le disque, le caducée, le signe dit de Tanit, ou à vocation religieuse et funéraire éventuelle comme la représentation de mausolées turriformes et d'autels, sont figurés sur les parois de haouanet.

Des astres sont aussi présents, ainsi une étoile et sans doute quelques disques solaires non liés à des croissants. Par ailleurs, certains de ces disques sont des boucliers.

Des armes sont peintes sur des parois : épées, lances, bipennes, javelots, glaives (il n'est pas toujours facile de déterminer précisément le type d'arme), boucliers, aux mains de guerriers ou de lutteurs, ou plantés dans le corps d'un animal. Un bouquet de flèches est associé à ce qui pourrait être une scène rituelle (personnage muni d'une coiffure à plumes (?) semblant danser), et un poignard (ou couteau) représente le seul élément de décoration ornant un hanout. Rappelons les casques coniques qui protègent les guerriers sur la fresque de Kef el Blida. On n'oubliera pas enfin les représentations peintes de bateaux.

Si quelques-uns des motifs que nous avons décrits sont indépendants les uns des autres, beaucoup d'entre eux sont rassemblés dans de véritables scènes élaborées. Pour un certain nombre de leurs exégètes, une partie de ces scènes a un sens symbolique, ou illustre même un thème en rapport avec l'eschatologie, sinon avec un éventuel culte funéraire : ainsi, ces sacrifices ou offrandes diverses

accomplies par des prêtres, ces cortèges d'hommes porteurs eux-mêmes, semble-t-il, d'offrandes, ces danses dont certaines mêlent hommes et animaux et les coiffures particulières que portent quelques personnages. La célèbre fresque navale de Kef el Blida est sans doute à placer dans cette catégorie. Quant aux scènes pastorales, si certaines évoquent simplement un moment de la vie rurale, d'autres plus complexes seraient à mettre en rapport avec une symbolique funéraire. Mais il faut bien dire qu'il s'agit essentiellement d'hypothèses.

### *Les influences culturelles*

Nombre des éléments de décoration cités plus haut sont caractéristiques des interférences culturelles dont ils sont le résultat. Nous n'en donnerons que quelques exemples dans le cadre restreint qui est ici le nôtre.

L'attraction du monde phénico-punique, qui n'a joué que bien après la mise en place de la colonisation phénicienne dans le bassin occidental de la Méditerranée, s'exerce très largement. Mais si certains motifs ont bien été empruntés par les populations libyques à l'iconographie du monde punique, comme les palmiers, les palmes et les palmettes, le croissant renversé sur le disque, le signe dit de Tanit ou l'autel, c'est à une vieille tradition libyque que les Puniques ont fait appel en utilisant à leur tour, dans leurs chambres sépulcrales, une décoration pariétale peinte.

Dans les haouanet d'El Guetma, dans les Mogods, un entablement mouluré surmonte des niches creusées dans la paroi postérieure de la tombe. Il est muni d'une corniche qui rappelle la gorge égyptienne. Ce motif architectural, qui est considéré par les spécialistes comme un élément majeur de l'art monumental de l'aire de Carthage, ancre dans la mouvance culturelle punique la décoration sculptée de ces haouanet. Autre exemple, dans la même nécropole, quelques niches sont encadrées de pilastres sculptés surmontés de chapiteaux de type dorique. Cet ordre est lui-même bien présent à Carthage. Quant à la colonne munie d'un chapiteau éolique qui est peinte sur la paroi postérieure du hanout H14 de Ben Yasla, dans les Mogods, et sur celle du hanout 11 de Latrech, son origine punique est acquise.

À côté de ces éléments de facture libyque mais dont l'inspiration punique ne fait aucun doute, un autre type de colonnes et de chapiteaux ménagé sur des parois de haouanet de la nécropole de Latrech, a retenu l'attention des chercheurs. Il s'agit de colonnes à fût tantôt lisse (et évasé vers la base), tantôt cannelé, surmontées d'un chapiteau rectangulaire dans lequel est creusé une niche. Pour certains d'entre eux, ce décor architectonique se rattache à une ambiance méditerranéenne d'époque archaïque. En effet, la superposition de la colonne et de la niche cultuelle (qui ne paraît pas attestée à ce jour dans des chambres sépulcrales puniques) est une disposition connue dans la culture égéenne : le chapiteau-niche sous cette forme précise existe en Crète. Appartiendraient aussi à l'époque archaïque ces deux protomés de taureau (dont les cornes de l'un déterminent une sorte de niche) décorant des haouanet de Sidi Zid, et par ailleurs, dans un hanout de Ben Yasla, ces restes peints de personnages dansant au milieu de bovidés dont l'un a un épais cou de taureau, ce dernier thème évoquant les jeux acrobatiques devant ces mêmes animaux si bien représentés dans l'art crétois d'époque minoenne. En revanche, dans une étude récente qui a pour sujet l'ensemble des haouanet de la nécropole de Latrech, l'auteur considère que ces chapiteaux et ces colonnes "atypiques", qui donnent une impression "d'inachevé ou plutôt de mauvaise imitation de styles observés ailleurs", sont trop schématisés pour permettre leur classement dans un style précis. Il considère par

ailleurs que le décor sculpté des haouanet du jbel Sidi Zid (caractère égyptisant des sphinges situés à l'entrée d'un hanout, caractère hellénistique du décor architectural d'autres tombes, présence du signe dit de Tanit sur le fronton d'un autre hanout, mais aussi têtes de taureau sculptées, y compris celle dont les cornes forment une niche) "s'inscrit parfaitement dans la culture punique".

D'autre part, dans un autre registre, la simulation peinte d'un décor architectural (les plinthes, les corniches et les niches suggérées à l'aide de traits de peinture à l'ocre ferrugineuse dans des haouanet des Mogods, ou encore les bandes parallèles et perpendiculaires qui ornent des plafonds, non seulement dans des haouanet mais aussi dans des chambres funéraires puniques du Sahel et du Cap Bon, en imitant la charpente qui devait faire partie de la structure des habitations), n'est pas sans évoquer les décors similaires reproduits dans des hypogées indigènes apuliens, en Italie du Sud, mais aussi étrusques et sardes (*domus* de Jana).

Certains types de motifs géométriques, les grecques, les losanges, les postes, les zigzags, les rosaces, les frises de carrés peints, sont par excellence le résultat de l'osmose que connut dans l'Antiquité le bassin méditerranéen. On les trouve aussi bien en Grèce qu'en Etrurie, dans le monde libyque que dans le monde punique. Ces éléments font à ce point partie d'un héritage commun que la superposition d'une frise de postes, d'une autre de rosaces inscrites dans un cercle et d'une troisième de carrés, peintes sur une paroi d'un hanout des Mogods, se retrouve pratiquement telle quelle dans une tombe étrusque de Tarquinia datée du II<sup>e</sup> siècle avant notre ère.

Il est inutile de multiplier les exemples, tous les décors que nous venons d'évoquer appartiennent bien à cette koinè méditerranéenne dont faisaient partie les artistes du monde libyque qui, à différentes époques, décorèrent les haouanet.



Le bateau gravé du hanout T1 G1 de l'oued Magsbaïa (photo M. Longerstay).

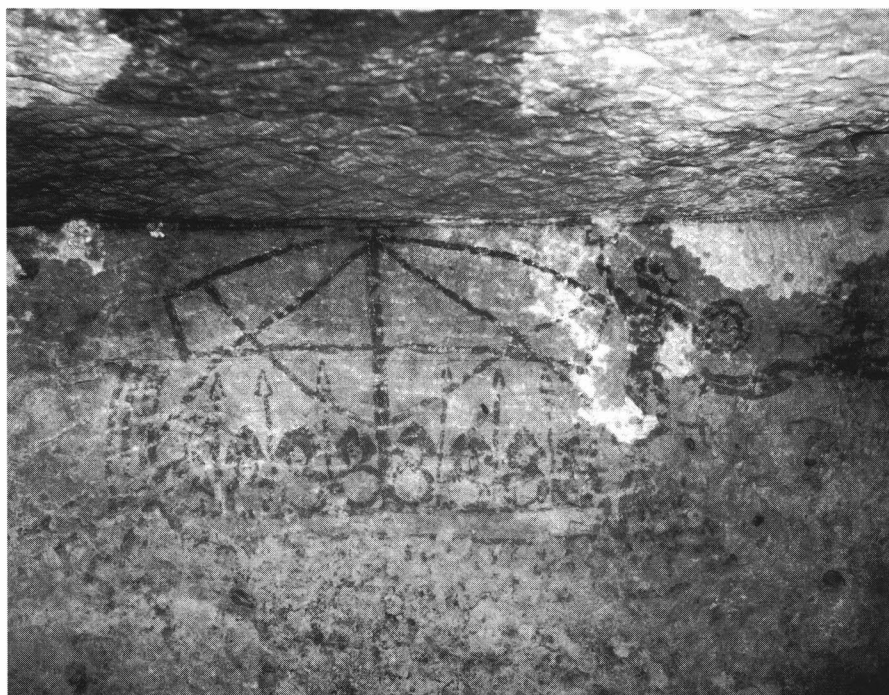
Cependant, pour certains érudits, les thèmes décoratifs originaires d'autres civilisations méditerranéennes n'ont pu parvenir aux populations libyques que par l'intermédiaire de Carthage et du monde phénico-punique. Pour d'autres, en particulier avant le <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle avant notre ère, il n'est pas impossible que des contacts directs aient eu lieu entre les Libyens et le reste du monde méditerranéen, même s'ils ont été limités dans le temps et dans l'espace. On comprend immédiatement quelles retombées peuvent avoir dans le domaine chronologique chacune de ces deux conceptions.

### *Le rôle symbolique et funéraire éventuel de certaines représentations*

En l'absence de témoignages littéraires et archéologiques, ce rôle – s'il a existé – est bien difficile à déterminer. On ne peut procéder que par comparaison avec l'eschatologie du monde culturel le plus proche du monde libyque, celui du monde punique, même si on n'a de celle-ci qu'une connaissance toute relative. Si un culte funéraire était pratiqué par les populations libyques, quelle était la part de sa composante autochtone ? Dans quelle mesure était-il influencé par les pratiques puniques ? Lorsqu'un Libyen reproduisait sur une paroi de hanout un symbole religieux punique, comme le signe dit de Tanit ou le croissant renversé sur le disque, quelle était la perception qu'il en avait ? Comment répondre, alors qu'on ne connaît pas davantage le sens réel que donnait un Punique à de telles représentations, et si ce sens était le même à différentes époques.

Dans un nombre de haouanet que les récentes découvertes rendent de plus en plus important, on a peint sur les parois un autre type de sépulture : les mausolées turriciformes. Leur présence ayant vraisemblablement un sens, on a coutume d'attribuer une valeur religieuse à ces représentations, et de les rattacher à un culte funéraire hypothétique dont elles auraient été un élément important. Le rôle de ces mausolées peints ayant fait l'objet de nombreuses conjectures, on s'y reportera avec profit. On remarque aussi qu'un coq a été reproduit à proximité ou au sommet de certains de ces monuments figurés sur la paroi de chambres funéraires. Or, on retrouve l'association du mausolée et du coq non seulement dans des haouanet de Jbel Zabouj et de Latrech, et dans une chambre funéraire punique du Jbel Mlezza, mais encore sur la stèle funéraire de Sactut, en Algérie, au sommet d'un monument d'époque romaine, bien réel celui-là, le mausolée des Flavii, à Cillium (Kasserine), et sur une peinture rupestre garamantique du Tassili n'Ajjer, de datation imprécise, qui pourrait aussi bien être contemporaine des peintures de haouanet que du mausolée construit de Cillium. Tout ce qu'on peut dire ici, c'est que le coq, à défaut du mausolée lui-même, a vraisemblablement eu une fonction funéraire qui s'est manifestée sur une aire géographique étendue, pendant une longue période, et dans des ambiances culturelles différentes, mais qui plongeait ses racines dans le vieux fond autochtone nord-africain. Au-delà du rôle religieux ou funéraire symbolique que pourraient avoir ce type de représentations peintes dans les haouanet, nous avons un exemple de plus de l'interférence et de la permanence des cultures.

Dans d'autres tombes, des cavaliers sont peints. Mais si l'un d'eux peut éventuellement revêtir une signification funéraire, tout l'intérêt de l'autre, dont la monture se cabre devant un cheval qu'il semble vouloir attraper au lasso, réside dans son aspect familier : c'est un moment de la vie rurale. De la même façon, si la représentation, dans des haouanet des Mogods et de Latrech, de chasseurs tuant à coups de lance un fauve est un thème funéraire attesté dans bien des cultures de la Méditerranée, la présence dans une des scènes de plusieurs bovins et de chiens semble insister plutôt sur l'aspect familier de cette séquence ordi-



La scène maritime de Kef el Blida (photo M. Longerstay).

naire de la vie rurale : un propriétaire terrien protégeant ses troupeaux contre les attaques des fauves.

La scène navale qui orne la paroi postérieure d'un hanout de Kef el Blida a suscité, en ce qui concerne son interprétation, c'est-à-dire sa symbolique funéraire et religieuse éventuelle, l'intérêt de nombreux érudits. Mais il suffit de se reporter aux hypothèses souvent contradictoires (qui ont parfois pour origine une description erronée de la peinture), formulées par ceux qui se sont essayés à proposer une explication, pour se rendre compte de la difficulté qu'on éprouve à donner un sens à cette scène. S'il est sans doute légitime de considérer que l'on est ici dans un contexte eschatologique, comment interpréter avec quelque sûreté une représentation unique en son genre et qu'on ne peut par conséquent mettre en parallèle avec aucune autre ? Sans compter qu'à côté du problème que pose aux érudits son inspiration culturelle et son interprétation funéraire voire religieuse, celui de sa datation n'est guère plus facile à résoudre.

### ***La contribution de la décoration à la chronologie des haouanet***

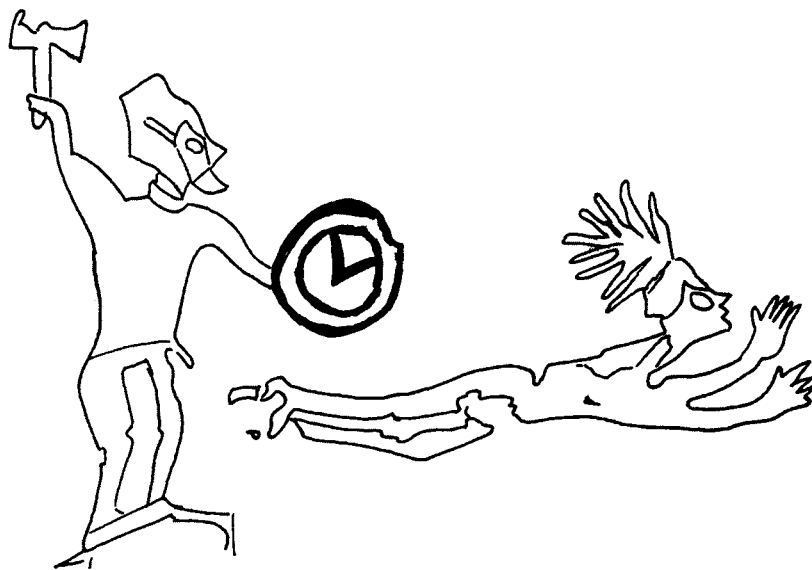
Une des questions les plus délicates que posent les haouanet est celui de leur chronologie qu'il faut tenter d'étudier la plupart du temps en l'absence de mobilier funéraire original, les tombes ayant toutes été violées, sans doute pour beaucoup d'entre elles dès l'antiquité. On a bien trouvé des tessons de céramique datables autour de certaines tombes, et très récemment du matériel s'échelonnant de la fin du IV<sup>e</sup> au I<sup>er</sup> siècle après notre ère dans quelques autres (également non scellées) à Latrech, mais comme l'indique leur inventeur ces éléments contribuent essentiellement à établir une période d'occupation des monuments et non à les dater eux-mêmes. De ce fait, et dans l'état actuel du dossier, la décoration pariétale reste une des rares



sources d'information dont nous disposons sur la période de diffusion et d'occupation des chambres sépulcrales. Définir celle-ci à partir de représentations figurées, peintes ou gravées, et d'éléments sculptés reste bien évidemment un exercice périlleux, tant sa relativité est grande et sa subjectivité toujours possible. Pour des raisons d'ordre technique, il est raisonnable de penser que le décor sculpté était réalisé en même temps que le creusement du hanout dans lequel il était figuré. Par conséquent, quand on arrive à déterminer à quelle culture appartient ce décor, à partir de quelle période il a été en usage, et quand son emploi est tombé en désuétude, on peut proposer une fourchette de datation.

Prenons comme exemple un motif architectonique bien connu, la gorge égyptienne, qui décore des haouanet d'El Guetma. Ce motif sculpté, dont le profil a évolué dans le temps et dans l'espace, est déjà présent sur des cippes du tophet de Carthage, datés du <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle avant J.-C. S'il est encore employé avec des modifications dans des constructions comme le mausolée de Dougga, au <sup>ii</sup><sup>e</sup> siècle av. J.-C., il a totalement disparu des stèles puniques à cette époque. Cependant, il aurait encore été en usage dans des temples d'époque romaine, à Gightis, dans le Sud tunisien, dont celui de Mercure qui semble dater du Haut Empire. On constate ici combien la fourchette de datation, non seulement pour la période d'occupation des sépultures mais aussi, puisqu'il s'agit d'une sculpture en relief, pour celle du creusement des haouanet, reste large. Elle peut être resserée si on tient compte d'un autre élément architectonique. En effet, des niches, situées dans la même nécropole de haouanet, sont munies de pilastres surmontés de chapiteaux de type dorique. Or, l'emploi du chapiteau dorique à Carthage ne semble pas remonter plus haut que la fin du <sup>iv</sup><sup>e</sup> voire le début du <sup>iii</sup><sup>e</sup> siècle. L'ensemble des chambres étant de facture similaire, et ce type de décoration ne pouvant être ménagé qu'au moment de l'excavation de celles-ci, on peut suggérer sans prendre trop de risques qu'on les a vraisemblablement creusées entre le <sup>iii</sup><sup>e</sup> siècle et le début de notre ère, ce qui reste de toute façon imprécis.

En ce qui concerne le décor gravé et le décor peint, il faut tenir compte d'un paramètre qui complique la démarche. En effet, si rien ne permet d'affirmer que les gra-



Détail de la scène du Kef el Blida (relevé M. Longerstay).

vures et les peintures n'ont pas été réalisées dans les moments qui suivirent l'exca-vation de la chambre, rien ne permet non plus de penser qu'elles l'ont toujours été. Des réaménagements postérieurs ont pu être apportés à l'occasion d'une réou-verture due, par exemple, à un autre ensevelissement. D'autre part, il arrive fré-quemment que des motifs ou des scènes culturellement diverses, couvrant ainsi de vastes périodes chronologiques, soient représentés ensemble dans un même hanout. Le problème de savoir s'ils sont contemporains les uns des autres se pose donc également. Il est possible aussi que des motifs propres à telle ou telle cul-ture et dont l'origine remonte à une époque assez haute, aient pu continuer à être reproduits pendant plusieurs siècles. L'archaïsme provincial, évident en archi-tecture, pouvait également intervenir dans le domaine de la peinture pariétale. C'est pourquoi la prudence s'impose lorsque l'on tente de résoudre le problè-me de la chronologie des sépultures à partir de la décoration peinte ou gravée.

Un certain nombre de motifs reproduits sur les parois des haouanet, à défaut d'apporter de grandes précisions chronologiques, servent surtout à déterminer un *terminus post quem*, voire un *terminus ante quem*, au moins pour l'exécution de la peinture. Ainsi, les chapiteaux éoliques qui décorent des chambres funé-raires ne peuvent avoir été peints avant la fin du V<sup>e</sup> ou le début du IV<sup>e</sup> siècle avant J.-C., période à partir de laquelle les Puniques ont commencé à les utili-ser dans la décoration des stèles. Mais s'il sont apparus à la fin du V<sup>e</sup> siècle, ils se sont maintenus très tardivement dans certaines régions, puisque les exem-plaires, dégénérés il est vrai, qu'on a découverts à Dougga, ont été datés de la moitié du I<sup>er</sup> siècle de notre ère. La représentation de mausolées turriformes sur les parois de haouanet ne peut avoir été réalisée avant l'apparition dans le pay-sage nord-africain des premiers édifices construits. Or, comme on sait que ceux-ci ont été édifiés au plus tôt à la fin du III<sup>e</sup> siècle avant J.-C., cela nous donne éga-lement pour l'exécution de la peinture un *terminus post quem*. Mais si l'on peut considérer que le II<sup>e</sup> siècle avant notre ère est la période de représentation parié-tale des mausolées, cela ne signifie pas nécessairement qu'elle est celle du creu-sement du hanout dans lequel ceux-ci sont figurés.

On constate de grandes variations dans l'établissement de la fourchette de datation de la scène navale de Kef el Blida, comme on constatait de grandes dif-férences dans son interprétation. On la place en effet entre la fin du deuxième millénaire avant J.-C. et le deuxième siècle de notre ère. Parmi les dernières pro-positions qui ont été faites en matière de chronologie et qui restent, comme toutes celles qu'on a pu formuler, des hypothèses assez fragiles, deux retiennent une datation haute pour la réalisation de la peinture. Dans un cas, on la situe au plus tard au VI<sup>e</sup> siècle avant J.-C. ; dans l'autre, en s'appuyant sur un certain nombre d'éléments du décor qui se rattacheraient plutôt à une période archaïque, on suggère que son exécution n'a pu avoir lieu après le VII<sup>e</sup> siècle avant J.-C. D'autre part, en partant du principe que l'influence culturelle des Phénico-puniques est essentielle dans la réalisation de la peinture, c'est le III<sup>e</sup> siècle avant J.-C. qui a été proposé récemment par un autre érudit qui considère par ailleurs que "la datation de cette fresque reste une question posée". Il faut bien dire que cette question reste posée pour la plupart des scènes et motifs peints, gravés ou sculptés qui ornent les parois des haouanet, comme reste posée celle de leur interprétation. Même si certaines tentatives d'interprétation et de datation de ces décors sont fort séduisantes, et s'il est sans doute nécessaire d'essayer de com-prendre en procédant par comparaison et par analogies avec des traditions cul-turelles et funéraires voisines, on reste essentiellement ici dans le domaine des hypothèses.



## BIBLIOGRAPHIE

- (Pour la bibliographie antérieure à 1960, on se reportera à CAMPS G., *Aux origines de la Berbérie Monuments et rites funéraires*, Paris, AMG, 1961, p. 573-605).
- BEN YOUNES H., "Les tombes rupestres (haouanet du Jbel Sidi Zin)", *Bull. des Trav. de l'INAA*, 4, 1991, p. 83-88.
- BISI A.-M., "Le influenze puniche nella religione libica, la gorfa di Kef el Blida", *Studi e materiali d'istoria delle religione*, t. XXXVII, 1966, p. 85-112.
- CINTAS P., *Éléments d'étude pour une Protohistoire de la Tunisie*, Paris, PUF, 1961.
- CAMPS G., "A propos d'une étude sur la Protohistoire de la Tunisie", *Libyca*, t. XI, 1963, p. 295-306.
- Id., *Civilisations préhistoriques de l'Afrique du Nord et du Sahara*, Paris, Doin, 1974.
- Id., "Protohistoire de l'Afrique du Nord. Questions de terminologie et de chronologie", *REPAL*, 3, 1987, p. 43-61.
- Id., "Le coq et la coquille", *Bull. du Comité des travaux historiques*, t. XXII, 1987-1988, p. 35-48.
- CAMPS G., GRAGUEB A., HARBI-RIHI M., M'TIMET A. et ZOUGHLAMI J., *Atlas Préhistorique de la Tunisie*, 1, "Tabarka", 2, "Bizerte", 7, "Le Kef", Rome, 1985, *passim* ; 3, "Cap Bon", 5, "Tunis", 6, "La Goulette", Rome, 1987, *passim* ; 4, "Souk el Arba", Rome, 1989, *passim* ; 9, "Sousse", 1992, *passim*.
- FANTAR, Mh. H. *Eschatologie phénicienne punique*, Tunis, 1970.
- Id., "Présence punique et libyque dans les environs immédiats d'Aspis", *CRAIBL*, 1988, p. 502-518.
- Id., "La décoration peinte dans les tombes puniques et les haouanet libyques de Tunisie", *Africa*, t. X, 1988, p. 28-49.
- FERCHIOU N., "Le paysage funéraire préromain dans deux régions céréalières de Tunisie antique (Fahs-bou-Arada et Tebourba-Mateur)", *Antiquités africaines*, t. XXIII, 1987, p. 13-70.
- Id., "L'architecture préromaine d'Uzali Sar (Henchir Djal), Tunisie", *REPPAL*, 4, 1988, p. 217-220.
- FERRON J., "Le mythe solaire de la résurrection des âmes d'après la peinture funéraire de Kef el Blida", *Archeologia*, janvier-février, 1969, p. 52-55.
- GHAKI M., "Les haouanet d'El Harouri", *REPAL*, 3, 1987, p. 229-251.
- GHAKI M., *Les haouanet de Sidi Mohamed Latrech*, INP, Tunis, 1999, 247 p.
- GHALIA T., "Approches du paysage antique de la vallée de l'oued Sejenane", *Bull. des Travaux de l'INP*, 1990, p. 37-41.
- LANCEL S., *Carthage*, Paris, Fayard, 1992.
- LONGERSTAY M., "Haouanet : quelle définition?", *REPAL*, 1, 1985, p. 157-167.
- Id., "El Guetma, rencontre de deux civilisations", *REPAL*, 2, 1986, p. 339-356.
- Id., "A travers l'exemple de Ben Yasla, les haouanet de Tunisie et le problème de leurs relations avec les monuments similaires du reste du Bassin méditerranéen", *Gli intercambi culturali e socio-economici fra l'Africa settentrionale e l'Europa mediterranea*, Amalfi, 1983 (1986), p. 181-190.
- Id., "Les peintures rupestres des haouanet de Kroumirie et des Mogods : aspects techniques et répertoire iconographique", *Revue archéol. de Picardie*, t. I, 1990, p. 119-132.
- Id., "A propos de l'influence grecque sur les peintures pariétales de Kroumirie-Mogods", *Actes du IF Congr. intern. d'Études grecques et arabes*, 1985 (1991), p. 273-285.
- Id., "Les représentations picturales de mausolées dans les haouanet du Nord-ouest de la Tunisie", *Antiquités africaines*, t. XXIX, 1993, p. 17-52.
- Id., "Les haouanet état de la question", *VI<sup>e</sup> colloque intern. sur l'Afrique du Nord antique et médiévale*, Pau, CTHS, 1993, p. 33-53.
- Id., "La pluralité des influences culturelles dans la décoration des haouanet", *Congr. intern. multilinguisme et pluralité des cultures dans le Maghreb arabe et berbère*, Amalfi, 1995 (à paraître).
- PEYRAS J., *Le Tell nord-est tunisien dans l'Antiquité. Essai de monographie régionale*, Paris, CNRS, 1991.

**H26. HAOUZ**

La plaine du Haouz est enserrée entre les vieilles collines des Djebilet et le Haut Atlas, délimitée à l'Est par le seuil de la Tassaout et à l'Ouest par les premières cuestas des Haha. Ce sont les régions extrêmes de la pénétration du régime atlantique. Le Haouz – on précise de Marrakech – est l'aboutissement d'une sédimentation continentale dans une gouttière synclinale. Le Tensift est, comme l'Oum-er-Rebia, dans le Tadla, l'artère principale du système hydrographique. Il passe à proximité de Marrakech dont il est éloigné de quatre kilomètres du centre de la ville qui, aujourd'hui, s'étend jusqu'à ses rives.

Le Haouz n'est pas cependant parfaitement uniforme. A l'ouest et au centre, des bombements, de faible amplitude, ont gêné la mise en place des glaciés de piedmont et laissé à découvert des éléments du socle hercynien. A l'est en revanche, la sédimentation se fit plus régulièrement et les crues des oueds descendus du Haut Atlas alimentent facilement les nappes phréatiques.

Le Haouz proprement dit est traversé de l'Est vers l'Ouest par l'oued Tensift qui alimente de nombreuses séguías et khottara (drains et foggara\*). L'irrigation des cultures vivrières (céréales et légumes secs) et arboricoles (oliviers, abricotiers et amandiers) assurent, malgré l'irrégularité des pluies, des rendements satisfaisants sur environ 150 000 hectares. Dans le Tadla voisin, le grand barrage de Bin-el-Ouidan, dont la réserve atteint 1 milliard et demi de m<sup>3</sup>, fournit une énergie électrique de 550 millions de Kilowatts-heures par ans et assure l'irrigation de 35 000 hectares. Dans la partie méridionale du Haouz, les arrivées d'eau de l'oued N'Fis (barrage de Lalla Takerkoust) ont assuré la mise en valeur d'anciennes terres de parcours qui produisent aujourd'hui coton, ricin, céréales et légumes divers.

Le Haouz est aussi une région d'élevage qui est restée importante car elle est attisée par la consommation de viande d'une ville de la grandeur de Marrakech. Les animaux domestiques les plus nombreux sont, dans l'ordre :

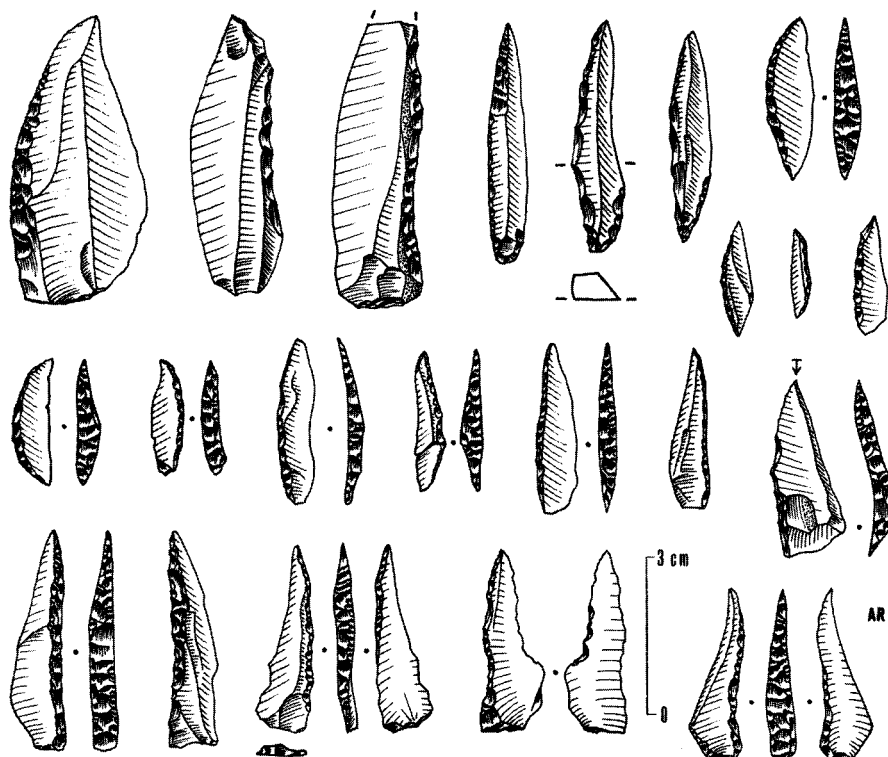
- les moutons (800 000 à 850 000)
- les chèvres (500 000 à 650 000)
- les ânes (55 000 à 60 000)
- les dromadaires (13 000)
- les mulets (9 000)
- les chevaux (6 000).

La population actuelle du Haouz est le résultat d'arrivées successives d'arabes Hilaliens et de l'implantation des Guich\* par le Maghzen (Beni Amir, Beni Moussa) qui contribuèrent à l'arabisation de la plaine où, cependant, se sont multipliés les immigrants Chleuhs venus du Haut Atlas et de l'Anti Atlas.

E. B.

**Préhistoire**

Le Haouz est resté à l'écart de la recherche archéologique, aussi bien pendant la période du Protectorat que depuis l'Indépendance. Pendant tout ce demi-siècle, on ne peut relever guère plus d'une dizaine de références, la première datant de 1915, qui signalent, la plupart du temps de façon très laconique, la présence de "témoins" d'une préhistoire ou d'une protohistoire dans la région. Le "Cercle de Préhistoire", créé à Marrakech immédiatement après le Congrès de Préhistoire d'Alger, en 1952, orienta bien ses recherches vers les terrasses moyennes de l'Oued N'Fis ou les tumulus du *dir*, mais aucun des rares résultats



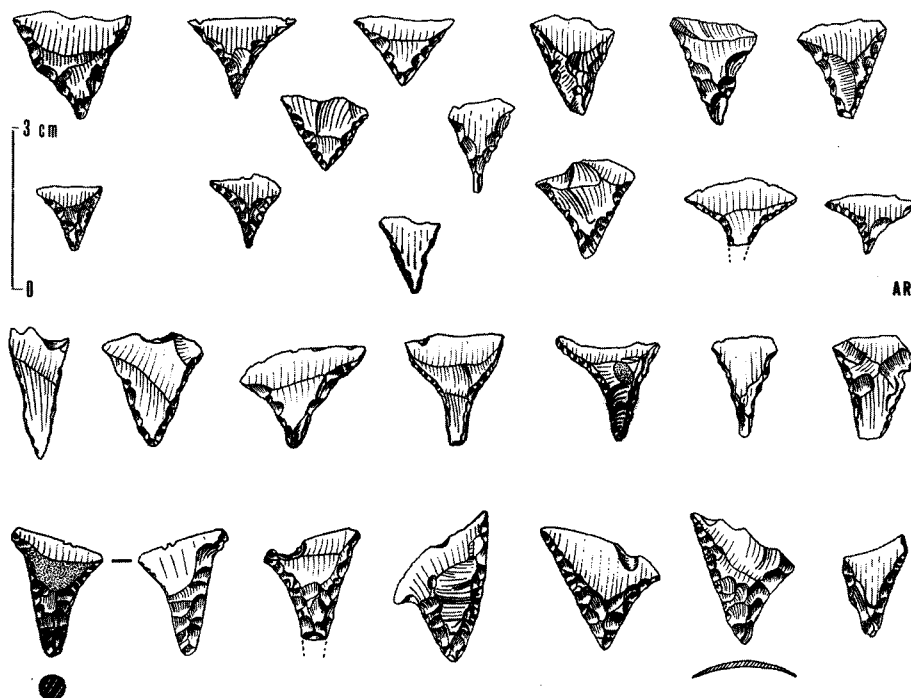
Industrie lamellaire de l'oued Mramd (dessin Rodrigue).

obtenus ne donna matière à publication. Ainsi, jusqu'en 1975 encore, le Haouz pouvait être considéré comme une province archéologique vide.

A partir de 1979, plusieurs sites préhistoriques de surface, riches en microlithes en silex, furent découverts. De nouveaux gisements livrèrent parallèlement haches polies et hoes taillées en abondance. Trois sites rupestres libyco-berbères furent publiés (A. Rodrigue, 1983-1984, 1985 a, 1985 b, 1986, 1992, 1994). Ce sont aujourd'hui plus de cinquante sites majeurs de surface qui ont été reconnus et inventoriés, dans un rayon de soixante dix kilomètres autour de Marrakech. Deux gisements sous abri seulement ont été repérés, mais non fouillés. En dépit d'une agriculture moderne qui, peu à peu, gagne sur de vastes étendues longtemps restées en jachère, il est certain que de nombreux gisements préhistoriques ne sont pas encore découverts.

### *Le Paléolithique inférieur*

Les gisements sont principalement situés sur la haute terrasse du Tensift, au Nord du fleuve, ainsi que sur deux terrasses du N'Fis. Comme sur les regs pré-sahariens du Sud du pays, les éclats de débitage sont nombreux et le faciès n'est pas sans rappeler le "Levalloiso-moustérien" des anciens auteurs. La matière première est un quartzite indifférencié, parfois aussi des schistes durs provenant des Djebilet. Les bifaces "vrais" sont donc assez rares, tandis que les hachereaux ont une allure très saharienne. Le caractère commun à toute cette industrie est sans conteste son aspect très émoussé, très roulé. Le gisement le plus intéressant



Flèches tranchantes du site C du Haouz (dessin Rodrigue).

est certainement celui du Lycée français et de l'Institut, aux pieds du Jebel Gueliz : les volumineux nucleus, les éclats et les outils apparaissent parfois en surface, dans les jardins. Un sondage a permis de recueillir plus d'un millier de pièces et d'éclats de débitage sur un mètre carré et cinquante centimètres de profondeur!

### *L'Atérien*

Deux stations atériennes seulement ont été repérées et inventoriées dans tout le Haouz, l'une près des sources du Tensift, la seconde sur une haute terrasse d'un oued du *dir*. L'industrie sur silex comprend une majorité de racloirs, quelques limaces et de rares pédonculés. Cette industrie est remarquable par son nanisme. L'hypothèse d'un faciès de transition, à faible indice de pédonculés et de tradition moustérienne a été proposée.

### *L'Épipaléolithique et le Néolithique à microlithes*

Plus de vingt stations distinctes ont été découvertes, dont six majeures. Elles se situent en toutes en bordures de terrasses moyennes ou basses des oueds ou des lits d'oueds actuellement à sec. Elles ont livré, à des taux variables par rapport au reste de l'outillage, des lamelles à dos abattu ou des microlithes géométriques. Les séries lithiques comprennent des microlithes géométriques "classiques" accompagnés, sur certains sites, de flèches tranchantes. Leur abondance pallie peut-être l'absence de flèches acérées, de types sahariens. Sont aussi présents les très originaux trièdres toulkiniens, découverts pour la première fois par l'Abbé Glory, en 1951, dans un abri sous roche près d'Amizmiz.

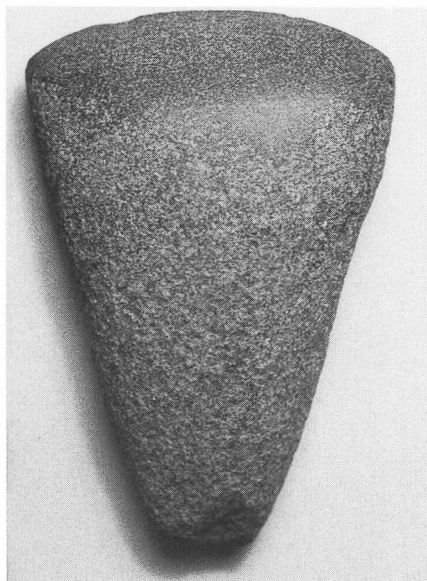
Les microlithes géométriques, les flèches tranchantes ainsi que les petits trièdres à base creusée, mais aussi les nombreuses rondelles en tests d'œuf d'autruche, militent sans aucun doute pour un Néolithique indifférencié et qui reste à être daté. Néanmoins, deux sites au moins, le Site B du Tensift et la station de l'Oued Mramda, n'ont livré ni microlithes géométriques ni trièdres. Par contre, l'industrie lamellaire y est d'une grande diversité, comprenant pas moins de 70 % des types de l'Épipaléolithique du Maghreb. Pour ces deux stations, l'existence d'un Ibéromaurusien évolué dans le Haouz est à considérer.

### *Le Néolithique à haches et houes*

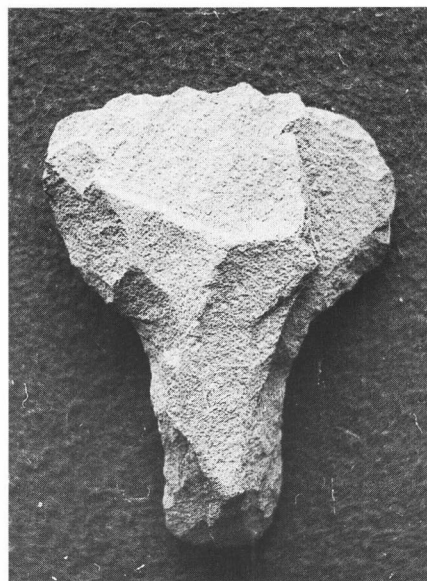
Dix stations du Haouz ont fourni plusieurs milliers d'outils lourds, parmi lesquels des haches polies, du matériel de broyage, de percussion et de meulage, ainsi que de grandes pièces triangulaires ou trapézoïdales, taillées de façon assez fruste. Elles ont été identifiées en tant que houes et semblent caractériser un faciès agricole protohistorique. Ces lames de schiste ou de quartzite, parfois bifaciales, mais la plupart du temps obtenues par simple décalottage d'un galet, étaient déjà connues au Maroc oriental (Bab Merzouka, X. de Cardaillac, 1921). Elles existent aussi sur deux sites d'Akka (Maroc présaharien). Toutes les houes marocaines sont rigoureusement identiques à des artefacts recueillis avec la même abondance sur de nombreux sites du Sud du Portugal. La quantité et la diversité des houes récoltées dans le Haouz ont conduit à une analyse typologique et à la proposition d'un faciès nouveau, le Haouzien.

### *L'art rupestre*

Surplombant le Tensift, une colline des Djebilet porte plusieurs centaines de gravures rupestres, découvertes en 1981. Deux collines voisines, portent aussi des gravures, principalement des cavaliers armés de boucliers ronds, mais aussi



Hache polie triangulaire du Haouz  
(photo A. Rodrigue).



Houe bifaciale du Haouz  
(photo A. Rodrigue).

quelques félidés, des oiseaux et un grand nombre de dessins non directement interprétables. L'ensemble, qui peut être regroupé sous le qualificatif très générique de "libyco-berbère", rappelle les stations des rives du Dra. Le dromadaire est cependant absent des rupestres du Haouz.

Parmi les faciès du Maroc, la préhistoire et la protohistoire du Haouz tiennent une place un peu à part, due notamment à la présence du Toulkine, dont on sait désormais qu'il n'est plus un particularisme montagnard local, mais qu'il se retrouve dans toute la plaine. L'originalité est aussi conférée par l'omniprésence des gisements de houes taillées. Des affinités apparaissent avec le monde saharien et aussi avec le monde méditerranéen. C'est certainement dans le sens d'une recherche de ces affinités que va s'orienter la démarche archéologique dans le Haouz.

#### BIBLIOGRAPHIE

- RODRIGUE A., "Les industries lithiques des berges du Tensift. Région de Marrakech", *Bull. d'Archéologie Marocaine*, t. XV, pp. 91-124, 1983-1984.
- RODRIGUE A., "Les gravures rupestres de la région de Marrakech", *Bull. de la Soc. d'Études et de Recherches Préhistorique, Les Eyzies*, n° 34, pp. 19-22, 1985a.
- RODRIGUE A., "Les trièdres toulkiniens (Province de Marrakech, Maroc)", *Bull. de la Soc. Préhistorique Française*, t. LXXXII-2, pp. 52-55, 1985b.
- RODRIGUE A., "Le site B du Tensift (Marrakech). Étude d'une industrie ibéromaurusienne évoluée", *L'Anthropologie (Paris)*, t. XC-2, pp. 247-256, 1986.
- RODRIGUE A., *Les houes de pierre de la région de Marrakech (Maroc). Étude typologique et essai d'analyse fonctionnelle*, Mémoire de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, Toulouse, 129 p., 1992.
- RODRIGUE A., "Un faciès ibéromaurusien. La station de l'Oued Mramda (Haouz, Maroc)", *Bull. du Musée d'Anthropologie Préhistorique de Monaco*, t. XXXVII, pp. 49-52, 1994.

A. RODRIGUE

#### H27. HARACTA

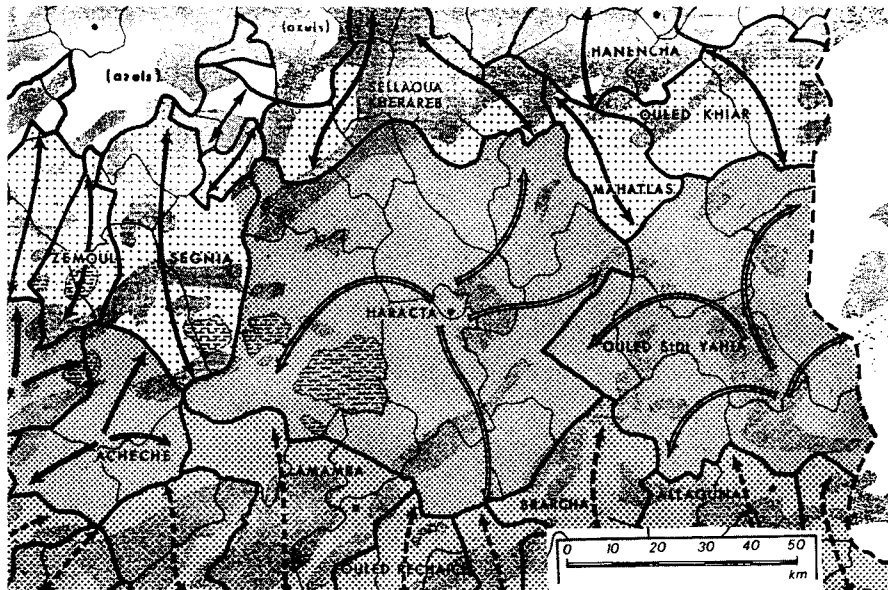
Puissante tribu berbérophone de l'Est algérien.

Parmi les grandes tribus qui occupaient les Hautes plaines de l'Est algérien, les Haracta constituent probablement la plus puissante, et la plus connue.

Elle occupait un territoire de 70 × 70 km, englobant les djebels Sidi Rheris, Amama, et Tafrent, ainsi que le vaste lac salé de la Garaet et Tarf. C'est-à-dire que son finage s'étendait depuis les riches versants argileux des sraouate au nord, jusqu'aux sols légers et aux parcours steppiques des sbakhouate au sud. Une telle configuration lui assurait, comme pour la plupart des tribus voisines, une large complémentarité entre différents milieux et différentes ressources : terres céréalières, parcours d'hiver, parcours d'été.

Les Haracta, berbérophones chaouiās, se disent originaires du massif de l'Aurès. Ils ont d'ailleurs laissé derrière eux un groupe, appelé également Haracta, implanté à El Mahder aux portes de Batna, et qui jalonne leur cheminement ancien. Ainsi les montagnes aurasiennes ont fonctionné au long des siècles comme centre d'émission de groupes, partis s'installer dans les Hautes plaines, et qui rompaient progressivement le cordon ombilical avec la tribu-mère.

À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, lors des opérations du Sénatus Consulte, la tribu des Haracta ne comptait pas moins de 30 000 personnes, ce qui en faisait probablement la plus nombreuse de tout l'Est. Elle fut divisée en 11 douars, le terri-



Territoire des Harakta déterminé par le Senatus-Consulte.

toire d'Ain Zitoun au sud-ouest étant constitué en un vaste communal, commun aux 11 douars et ouvert à leurs troupeaux respectifs. Par la suite, fut créée sur le territoire harakta une série de territoires de colonisation, dispersés (Canrobert, Ain Babouch, Jean Rigal, Ain Beida, Fkirina, Meskiana), qui prélevèrent les meilleures terres, et entraînèrent des déplacements de population, mais ne désagrégèrent pas pour autant la tribu.

Le "sentiment d'appartenance" à la collectivité harakta demeure aujourd'hui très vif, il réapparaît chaque fois que des objets de contentieux peuvent l'opposer à ses voisins, Segnias à l'ouest, Amamra au sud. De même, lors de la création de la nouvelle wilaya d'Oum el Bouaghi en 1974, comme lors de chaque période électorale, ou lors de chaque grand match de football, les vieilles solidarités réémergent avec force.

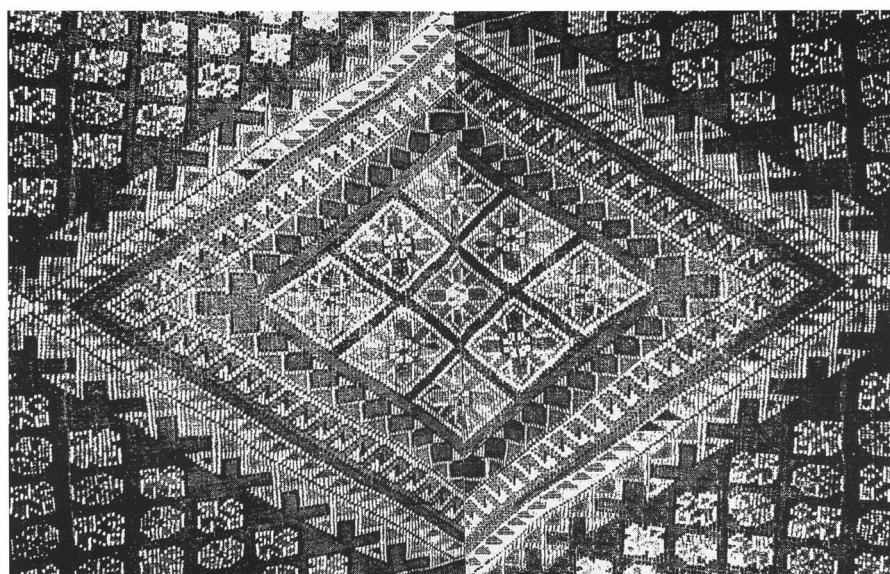
Aujourd'hui, les Harakta sont avant tout agriculteurs, vivant de la céréaliculture, de l'élevage ovin, et du maraîchage depuis quelques décennies grâce à l'essor de la petite hydraulique. Ils gravitent autour de deux pôles urbains. D'une part, Oum el Bouaghi (ex-Canrobert), gros bourg rural promu en 1974 chef-lieu de wilaya, grâce à sa position centrale entre trois centres plus importants mais rivaux (Ain Beida, Ain Mlila, et Khenchela). C'est une ville de 50 000 habitants, qui étale au pied du Djebel Sidi Rheris sa zone industrielle et ses grands ensembles liés à sa fonction administrative. D'autre part, Ain Beida, 70 000 habitants, n'a que le statut de chef-lieu de daïra (arrondissement), mais c'est une ville commerçante, active, gros marché. Certains Harakta beïdi ont acquis des positions importantes à Constantine.

M. COTE





Tapis des Harakta (photo M. Gast).



Motif central losangique (*mirhab*) d'un tapis Harakta (photo A.-M. Camps).

## H28. HARKA

S'agissant du Maroc, ce terme est largement présent, aussi bien dans les lexiques et récits de campagne de la littérature coloniale, que dans des écrits postérieurs au Protectorat. Dérivé de la racine arabe HRK, il est attesté en *dariža* en tant que verbe d'abord, *hrek*, "partir en guerre", (Harrell, 1969, p. 246). Il existe également en *tamazigh*, avec le sens, "partir en expédition militaire, faire la fantasia\* (à cheval)", orthographié *herrek*, (Taifi, 1991, p. 253) parfois *herreš*, notamment en Ayt Warayn, et pouvant être glosé par "se mobiliser" selon le parler des Ayt Meryad (Peyron, 1995, p. 14) dans un texte décrivant la tragique bataille d'Ayt Yâqoub.

Plus largement répandu, le substantif *harka* connaît différentes interprétations et formes. Terme arabe sous son avatar le plus connu : "expédition, ou campagne militaire (à cheval)" (Harrell, 1969, p. 246), il possède un dérivé berbère *lherkt* (Taifi, 1991, p. 253). Il est généralement admis que ce vocable s'applique à tout rassemblement militaire d'une certaine envergure, "petite armée d'un effectif supérieur à cinquante guerriers", nous précise d'ailleurs Guennoun (1934, p. 311). Ceci, sans doute, afin de nuancer par rapport à *djich* "groupe armé"\*, ou *tarbiet*, "petit groupe, groupe de cavaliers" (Taifi, 1991, p. 564). Dans l'oralité berbère, on dira, par exemple, *tarbiet n u-skunti* pour désigner la petite bande de guerriers triés sur le volet qui accompagnait Ou-Skounti lors des dernières campagnes du Haut Atlas entre 1929 et 1933. En revanche, lorsque le même chef intervient dans la région de Tounfit en 1931, à la tête d'un important contingent mixte d'Ayt Hammou et d'Ayt 'Isa Izem, on parle de la *harka* d'Ou Skounti (Guillaume, 1946, p. 301/Huré, 1952, p. 10). Pareillement, lors des événements ayant précipité les durs combats d'Ayt Yâqoub, on fait état d'un "marabout de l'Asif Melloul (qui) s'efforce [...] de former une grosse *harka*" (Voinot, 1939, p. 381), dont les effectifs, exceptionnels autant pour la région que l'époque, atteindront 2 500 à 3 000 hommes, selon diverses estimations.

Les références les plus intéressantes, toutefois, apparaissent dans les pages qui décrivent les expéditions makhzénienne du temps de la *siba*. Opérations lancées dans le but de lever l'impôt, ou faire entendre raison à quelques tribus rebelles, "pour donner une leçon 'taadib' à une tribu 'assiya' désobéissante" (Berrada, 1994, p. 295). Notons alors, que dans ces cas très précis, *harka* (Obdeijn, 1999, p. 115) opère en alternance avec un autre terme, *mehalla*, ou *mhalla*. Ce dernier lexème est glosé par "camp" dans l'ouvrage du Docteur Weisgerber (1947 : III), qui accompagnera lui-même l'armée de Mulay 'Abdelaziz de Rabat à Marrakech au printemps de 1898. Selon une autre interprétation, il s'agit d'un camp toujours dirigé par le sultan, mais mettant en jeu des effectifs nombreux sous un haut commandement "princier"; alors qu'une *harka* serait "de moindre ampleur" (Miège, 1994 : 22). En tous cas, cette juxtaposition *harka/mhalla* semble se généraliser, qu'il s'agisse de l'armée sultaniennne, d'une expédition punitive sous les ordres d'un pacha, ou d'un caïd mandaté par lui; éventuellement d'un prétendant qui se met en campagne pour la bonne cause.

Trois exemples suffiront pour illustrer notre propos. Dans une étude très complète, consacrée aux randonnées "en boucle" qu'entreprenaient les sultans à travers le Maroc au XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècle, N. Michel (1994) utilise tantôt un terme, tantôt l'autre. Ainsi alterne-t-on avec bonheur entre "*mhalla*-s sultaniennes" et "*harka*-s".

Notons au passage que, parmi ces monarques condamnés à de périodiques errances pour affirmer leur pouvoir, la palme du prestige et de la réussite revient incontestablement à Mulay Hassan I<sup>er</sup>, d'ailleurs mort en *harka* dans le Tadla, le

6 juin, 1894. Sort qu'avait connu son aïeul Sidi Mohammed ben 'Abdellah un siècle plus tôt. Entretemps, Mulay Sliman, auteur de 46 *harka*-s entre 1797 et 1816, établissait une sorte de record pour le nombre absolu d'expéditions, bien que sur le plan de la réussite, son étoile ait été ternie par un échec retentissant devant les Izayyan et Bu Bker Amhaouch à Lenda (mai 1819), dans le Moyen-Atlas (Clément, 1979, p. 26).

Lorsque le sultan déluguait ses pouvoirs, un de ses khalifas, ou pachas, prenait alors la tête de l'expédition makhzénienne, comme ce fut le cas au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, sous Mulay Ismaïl, lors de l'épisode révélateur du marabout de Tasaft, dont le compte-rendu nous est parvenu par le biais de deux traductions : la première, entreprise par Justinard (1940), la deuxième, que nous devons à Sadki (1988-89). A cette occasion, le pacha de Marrakech fut envoyé dans l'Atlas à la tête de *harka*-s successives pour châtier un marabout qui avait décliné l'invitation faite par le sultan de venir à Marrakech lui remettre un certain sabre que l'on disait être en sa possession. En vain. Là aussi, le premier traducteur emploie autant le terme *harka* que *mehalla*, alors que le deuxième semble préférer *mahalla* (Sadki, 1988-89, p. 76).

Plus près de nous, un autre pacha de Marrakech, Thami El Glaoui\*, se sentant, lui aussi, investi d'une autorité toute makhzénienne, effectuera plusieurs *harka*-s vers Azilal (1916) et Bou Yahia (1918), sans oublier une expédition de plus grande envergure, comptant 15 000 hommes, menée en direction du Tafilalet en 1919 (Parlange, 1968, p. 78). Lors d'une nouvelle *harka* entreprise par le Glaoui dans le Haut Atlas central, un observateur nous a laissé cette description d'un contingent arrivé en renfort à Tanant :

[...] la *harka* des Entifa, 1 200 fusils, sous le commandement du caïd Ouchettou [...] une troupe pittoresque, sous des draperies terreuses, haillons parfois [...] superbes comme des héros homériques [...] tous également ardents, belliqueux et pressés d'en découdre. (Babin, 1923, p. 16-17).

A comparer, toujours sur le plan du rayonnement de l'autorité, avec une description de la malencontreuse aventure du "Rogui" El Hiba, épisode important de la campagne de 1912, qui se soldera par la déroute de son armée, qualifiée d'*harka* (Vial, 1938, p. 89) à Sidi Bou 'Athman devant les troupes de Mangin. Dans un texte en *tašelhit*, consacré aux mêmes événements, intitulé "Mulay Ahmed Lhiba" et recueilli par l'interprète militaire Jordan (1935, p. 72), le prétendant saharien, sorti de l'Oued Nun, est décrit comme se ruant sur Taroudannt, puis Marrakech, en compagnie de "son armée" (*lmehallt-ennes*) d'"hommes bleus". L'informateur chleuh, du reste, ne cache pas son admiration pour El Hiba, qui incarnait sans doute à ses yeux une autorité spirituelle de chérif, un makhzen de substitution, en quelque sorte, dans un pays traumatisé par la capitulation du sultanat devant l'envahisseur. Ce qui légitimera, sans doute, son recours au lexème *lmehallt*, bien que le verbe *herk* figure dans le même document.

#### BIBLIOGRAPHIE

- BABIN G., *La mystérieuse Ouaouizert*, Faraire, Casablanca, 1923.  
 BERRADA T., "Aspects de la question militaire au XIX<sup>e</sup> siècle", in *Maroc Europe*, La Porte, Rabat, 4/1994 (293-311).  
 CLÉMENT J-F., "Révoltes et répressions au Maroc", in *Al Asas*, jan-fév. 1979, Casablanca (p. 20-40).  
 GUENNOUN S., *La Voix des Monts*, Omnia, Rabat, 1934.  
 GUILLAUME A., *Les Berbères marocains et la Pacification de l'Atlas central*, Julliard, Paris, 1946.

- HARRELL R.S., *A dictionary of Moroccan Arabic : Moroccan-English*, Georgetown, 1969.
- HURÉ A., *La Pacification du Maroc (Dernière étape)*, Berger-Lavault, Paris, 1952.
- JORDAN A., *Textes berbères (dialecte tachelhait)*, Omnia, Rabat, 1935.
- MICHEL N., "Itinéraires de la *mhalla*", in *Maroc Europe*, 7/1994, La Porte, Rabat (p. 81-115).
- MIÈGE J.-L., "De l'histoire militaire du Maroc", in *Maroc Europe*, 7/1994, La Porte, Rabat (p. 19-33).
- OBDEIJN H., *Geschiedenis van Marokko*, Bulaaq/Van Halewyck, Amsterdam/Leuven, 1999 (p. 110-117).
- PEYRON M., "Tradition orale & résistance : La bataille des Ayt Yâqoub (Haut-Atlas, 1929)", in *E.D.B.*, 12/1995 (p. 5-16).
- SADKI A., "La Zawiya de Tasaft", in *Hespèris-Tamuda*, XXVI-XXVII/1988-1989, Fac. des Lettres, Rabat (p. 67-92).
- SPILLMAN G., *Souvenirs d'un colonialiste*, Cité, Paris, 1968.
- TAIFI M., *Dictionnaire tamazight-français (Parlers du Maroc central)*, L'Harmattan-Awal, Paris, 1991.
- VIAL J., *Le Maroc héroïque*, Hachette, Paris, 1938.
- VOINOT L., *Sur les traces glorieuses des pacificateurs du Maroc*, Ch. Lavauzelle, Paris, 1939.
- WEISGERBER F., *Au seuil du Maroc moderne*, La Porte, Rabat, 1947, (p. 85-98).
- ZERHOUNI M., *La Rihla du Marabout de Tasaft*, (trad. Col. Justinard) Geuthner, Paris, 1940, (p. 10-11, 21, 83, 93).

M. PEYRON

## H29. HARKIS

Il est légitime de se demander quel peut bien être le point commun entre les Harkis et les Berbères tant ces deux termes ont des sens différents. Le premier regroupant une population qui se distingue par son statut militaire d'abord puis par son histoire, le second désignant différents groupes liés par une langue. Cependant, nombre de points sont communs à l'histoire de ces deux populations, qui parfois ne font qu'une.

### Des définitions en kaléidoscope

Il s'agit avant tout de définir le terme exact de Harki. Nous reprendrons la définition de Mohand Hamoumou :

Il s'agit de l'ensemble des personnes de souche arabe ou berbère qui ont eu un comportement profrançais durant la guerre d'Algérie, en raison duquel elles ont dû quitter le pays lors de son accession à l'indépendance en optant pour la citoyenneté française. (Mohammed Hamoumou, 1987).

Nous devons rappeler quelques éléments de définition à propos de ce jargon tout en nuances. Le terme générique de "Harkis" désigne une population qui comprend une grande diversité de cas : harkis supplétifs de l'armée, moghaznis ou mokhaznis employés par les Sections Administratives Spécialisées, Groupes Mobiles de Sécurité qui sont une police supplétive rurale et mobile, Groupes d'Auto-Défense non soldés, appelés et militaires de carrière et du contingent musulmans, notables et fonctionnaires civils ; quasiment tous ces hommes ont femme et enfants qui sont aussi appelés Harkis. Le colonel Méliani (1993), a eu l'idée de distinguer le terme générique par un "H" initiale majuscule des supplétifs de l'armée qui n'en sont qu'une partie (avec un "h" minuscule).

Tous les Harkis ne sont pas berbérophones même si ceux-ci représentent un pourcentage largement supérieur à celui qu'ils occupent dans l'ensemble de la population algérienne. En effet, il y a beaucoup de Harkis qui sont arabophones, et, bien entendu, tous les Berbères ne sont pas Harkis, déjà il faut se limiter aux Berbères algériens par définition et encore à ceux des domaines Nord.

Ici, nous nous limiterons seulement à nous interroger sur les effets de la berbérarité, au sens d'appartenance à une unité socio-culturelle berbère, sur l'histoire des Harkis berbérophones.

### À l'origine des Harkis berbérophones

Un élément joue dès le départ un rôle en ce qui concerne cette relation Berbères/Harkis. Il s'agit du fait paradoxal que des régions – des massifs montagneux généralement – peuplées de berbérophones aient été parmi les théâtres majeurs de cette guerre, bien qu'il ne faille pas généraliser, l'Algérois arabophone en est un aussi.

La rébellion a pris son essor dans ces régions, souvent isolée (Aurès), surpeuplée (Kabylie) et dont les populations sont souvent en difficulté économique, sans parler des conditions de vie délicates dues au climat. Et enfin, ces régions et leurs populations ont eu une "histoire d'insoumission" qui marque leur identité ("conscience kabyle" liée à un développement de l'enseignement), que l'on retrouve dans leur culture à travers le souvenir de personnages mi-historiques, mi-légendaires (Jugurtha, Kocella, Kahéna...). D'ailleurs l'administration coloniale se heurtera souvent aux révoltes (1849, 1858-1859, 1879, 1916-1920 dans l'Aurès); ce à quoi il faut ajouter la présence de bandits d'honneur (Messaoud Azelmad de 1917 à 1921, Belkacem Grine en Aurès; Arezki Ben Bachir de 1890 à 1895, Oumeri en 1945 en Grande Kabylie).

Il est donc logique que ces régions, dont montagnes et forêts souvent impénétrables convenaient parfaitement aux maquis, aient été un terrain de prédilection pour la révolte. Ce fut le cas dans l'Aurès par exemple où le chef historique de la Wilaya 1, Mostéfa Ben Boulaïd\*, après avoir participé à la création du F.L.N. et à la mise sur pied de l'insurrection, organisa la "Toussaint rouge" dans sa région.

Le paradoxe apparaît clairement donc, comment des régions si propices à la rébellion ont pu être parmi les premières et les plus enclines à fournir des Harkis?

Dans le cas de l'Aurès, voici comment se sont déroulés les faits. Dès le lendemain de l'insurrection, ont été recrutés les premiers supplétifs. Jean Servier, un ethnologue qui préparait sa thèse dans les Aurès, va avoir un rôle déterminant dans la ville d'Arris encerclée, il raconte :

"Il reste cinquante fusils, me dit l'administrateur. Mes instructions, en cas d'attaque, prévoient que nous devons armer les hommes valides. Le premier qui vint à nous fut l'Agha Merchi des Touabas, mais son geste avait une autre portée, car son autorité s'étendait à plusieurs villages, et les hommes de son clan vinrent le rejoindre. [...] Dans le crépuscule qui s'établissait en mauve et pourpre sur les montagnes, l'Agha Merchi, le capitaine Lakhal et moi assistions à un extraordinaire défilé de visages bruns hérissés de barbes noires, de profils d'aigles rehaussés de moustache, de burnous en haillons et de djellabas déteintes sur lesquelles se détachait le ruban délavé d'une médaille militaire ou d'une croix de guerre effilochée, alourdie d'étoiles. Chaque homme se présente, reconnu par son chef de tribu. À chacun, je donne un fusil et trente cartouches. À la fin de la distribution, les cinquante fusils sont partis; d'autres hommes attendent encore, les mains vides et devant nous, dans un alignement impeccable se dresse la troupe qui pendant des mois devait donner la chasse aux rebelles et prendre le nom de "Harka de l'Aurès". (J. Servier, 1955).

Dans les semaines qui suivent, les effectifs se gonflent. M.B., actuellement retraits à Louvrois (Nord), en a fait partie :

Moi, j'étais berger et je surveillais mon troupeau quand un gars déjà engagé, vient me trouver et me dire que l'Agha Merchi me donne rendez-vous le lendemain à Arris. En fait, le caïd nous avait appelés car il avait confiance en nous. De toute façon, si je ne m'étais pas engagé, j'aurais été inquiet car j'étais de la fraction de tribu de l'Agha. Pourtant dans la tribu des Touabas dont j'étais il y avait des maquisards – et pas des moindres : le chef Ben Boulaïd en était. À Arris, il y avait un rassemblement de 200 gars (dont de nombreux sont ici à Louvrois maintenant).

En effet, l'administration coloniale française – et c'est là un particularisme berbère qui influe sur l'origine des Harkis de l'Aurès, les premiers – a joué sur la rivalité traditionnelle qui oppose les deux grandes tribus des deux vallées de l'Aurès : les Aït Daoud ou Touaba, de l'agha Sebt Merchi, qui ont choisi un camp, sont devenus en majorité Harkis ; les Ah Abdi ont plutôt majoritairement rejoint les rangs de la rébellion bien que dirigée par un Touaba, Mostéfa Ben Boulaïd.

D'autre part, il est logique de trouver nombre de Harkis dans ces régions car l'origine de leur engagement est liée aux conséquences de la guerre sur les civils. Il y a donc une géographie de l'engagement Harki correspondant à celle de la guerre intensive et bien souvent aux régions berbérophones.

La nature même de la guérilla menée par le F.L.N., et la riposte de l'armée française, a fait des civils un objectif dont il est prioritaire de s'attacher la collaboration ; organisation politique clandestine d'un côté, section administrative spécialisées de l'autre. Les excès, compromissions ont été inévitables et ils ont, ainsi que les destructions, heurté le sens de l'honneur développé chez les populations berbères. Ainsi le chaoui Messaoud M. témoigne :

“Nous avons sous-estimé le F.L.N. Pour nous c'était normal que l'Algérie soit française. Il faut dire que la propagande nous a bernés : on nous disait qu'il fallait chasser les bandits. Mais c'était vrai aussi qu'ils se comportaient en bandits ; on était pas contre l'Algérie mais contre les bandits qui égorgeaient les musulmans qui travaillaient dans l'administration (parfois de notre famille) comme des moutons. C'était vraiment injuste.”

Ce sens de l'honneur si fort chez les Berbères – bien qu'il ne soit pas leur appanage exclusif – fait aussi que la fidélité des anciens combattants à l'armée ou l'attachement affectif à un officier particulièrement admiré sont également des facteurs non négligeables.

De même dans ces régions, les déplacements de population qui retirent une certaine sécurité liée à l'enracinement traditionnel dans le terroir, aggravent des conditions de vie déjà précaires font et que des mobiles économiques peuvent être avancés pour expliquer l'engagement de ces Berbères dans l'armée française.

Enfin, en Kabylie notamment où l'instruction est plus avancée, il nous faut signaler une certaine “élite francisée” (selon l'expression de Hamoumou, 1987) même s'il s'agit d'une minorité parmi les Harkis.

Il nous faut également évoquer brièvement les Harkis de l'Ouarsenis berbérophone du Bachaga Bou Alem, vice-président de l'Assemblée nationale, qui ont mis fin au maquis communiste local.

### **Les Harkis berbérophones après le cessez-le-feu**

Le 18 mars 1962, est annoncée la fin du conflit qui met les Harkis dans une position délicate, ils sont bien souvent abandonnés, par instructions officielles, le sens de l'honneur berbère évoqué ci-dessus subit encore une entorse. C'est

aussi dans les régions berbérophones les plus concernées par la guerre, nous l'avons vu, où les Harkis, nombreux, ont le plus entravé l'action de l'A.L.N., en Kabylie surtout où le sous-préfet d'Akbou a fait un rapport sur ces événements, qu'ils sont massacrés parfois dans des conditions à la limite du soutenable. Notons qu'en revanche, les Harkis ont été relativement épargnés en Aurès et beaucoup ont été rapatriés via le camp militaire de Têlerghema.

Suite à ces rapatriements, berbérophones et arabophones ont été mélangés dans les camps du Sud de la France (St-Maurice l'Ardoise, Rivesaltes, Bias, Larzac, camps forestiers...) sans tenir compte de leurs régions d'origine, leurs affinités tribales et familiales. Aucune étude d'ensemble n'a, à ma connaissance, été réalisée sur les filières et regroupements communautaires mais des études ponctuelles permettent d'affirmer que de nombreuses régions ont vu l'installation collective de Harkis des même régions d'Algérie, souvent berbérophones. En ce qui concerne les Harkis aurasien,

“en un an, la quasi-totalité d'entre eux a quitté les villages de forestage, camps et cités d'accueil. Outre Château-Renault, les Touabas (ou Aït Daoud) sont allés s'installer à Rouen (Seine-Maritime) où ils représentent les 4/5 des réfugiés algériens de l'agglomération, à Orléans (Loiret), Hautmont et Valenciennes (Nord), et dans une moindre mesure en Moselle et en Meurthe-et-Moselle. On compte enfin une dizaine de familles à Limoux (Aude) et quelques-unes dans l'Ariège. À Saint-Laurent-des-Arbres (commune abritant le camp de St Maurice) ne résident plus que quelques vieillards. Quand à leur rivaux Ouled-Abdi, ils sont pour une part installés à Grand Couronne (banlieue rouennaise) et pour une autre à Dreux, où résident aussi 35 familles originaires d'Oued Labiod.” (M. Roux).

Ces réseaux et auto-regroupements en communautés “socioculturelles” ont été nécessaires pour les Harkis qui le pouvaient pour s'appuyer sur les anciennes solidarités et c'est dans ces cas-là qu'ils sont le moins marginalisés. La question, toute idéologique, est de savoir si ces regroupements, s'ils ont été bénéfiques pour affronter les difficultés immédiates du début, n'entravent pas l'“intégration” dans le creuset français. Quoiqu'il en soit, certaines communautés de Harkis berbérophones, comme celle chaouie de la région de Maubeuge –, perpétuent leur culture (langue, religion, coutumes, cuisine...) dans des microcosmes où l'endogamie entre chaouis prédomine encore, où les relations sociales sont extrêmement fortes.

La berbérarité de certains joue un rôle dans les associations, domaine spécifique à l'actualité des Harkis. En effet, le particularisme kabyle réunit les Harkis originaires de cette région dans des associations ; rares sont les associations où la coexistence Arabes/Berbères se fait sans accrocs sans affaiblir par la même les représentations de Harkis. D'autre part, les associations dont les adhérents sont majoritairement Berbères jouent parfois un rôle, quoique moindre que celui des associations purement culturelles amazigh, dans la diffusion de la culture berbère (expositions, concerts...).

En définitive, il convient, de ne pas généraliser le lien entre la berbérarité et l'histoire des Harkis mais un intéressant parallèle se dégage, pendant la guerre où les régions berbérophones sont parmi les plus impliquées, il en résulte que les berbérophones sont sur-représentés parmi la population des Harkis.

#### BIBLIOGRAPHIE

BACAHAGA Boulam Saïd, *Mon Pays la France*, France-Empire, 1962 ; *Les Harkis au service de la France*, France-Empire.

BOULHAÏS N., *Les Communautés harkies du Nord, en particulier celles du Bassin de la Sambre. Mémoire d'une Population ; Milieux économiques, associatifs et socioculturels*, Maîtrise d'histoire, université de Lille III, 1994.



BOULHAÏS N., "Les Harkis chaouiâ, des Aurès au bassin de la Sambre (1954-1996)" dans la Revue *du Nord*, Lille III, tome LXXVIII, n° 316, juil.-sept. 1996, pp. 581-604.  
COURRIÈRE Y., *La Guerre d'Algérie*, Fayard, 1970. Le tome I ("Les Fils de la Toussaint") en particulier.

HAMOUMOU M., *Et ils sont devenus Harkis*, Fayard, 1993.

HAMOUMOU M., "Les Français musulmans : rapatriés ou réfugiés ?", *AWR-Bulletin*, #4, Vienne, 1987, pp. 185-201.

MÉLIANI Abd-el-Aziz, *La France honteuse : le Drame des Harkis*, Paris, Perrin, 1993, p. 14.

SADOUNI B., *Français sans Patrie*, à compte d'auteur, mairie de Rouen-les-Sapins, 1985 (Biographie d'un Harki de l'Aurès).

SERVIER Jean, *Dans l'Aurès sur les pas des Rebelles*, France-Empire, 1955, p. 24.

ARCHIVES :

"Note sur l'Aurès" du service des liaisons nord-africaines du Gouvernement général de l'Algérie, 1<sup>er</sup> décembre 1954 + cartes : géographie et localisation des tribus avec tableau, archive n° 2102/2 du service historique des armées du château de Vincennes (Paris).

"Recensement de Harkis menacés en Aurès", archive n° 1H 1397/8 du service historique des armées du château de Vincennes (Paris).

Entretiens, documents administratifs, archives associatives, documents d'époque (pour les détails, voir ma maîtrise).

VIDÉOGRAPHIE :

Djamila Sahraoui, *Avoir 2000 ans dans les Aurès*, émission "Montagne", France 3, 1993.

Alain de Sedouy & Éric Deroo, *Les Harkis*, 2 épisodes, émission "Planète chaude", France 3, 1993.

N. BOULHAÏS.

### H30. HARMIAE

Les Harmiæ sont rangés parmi les tribus mineures de la Libye Intérieure par Ptolémée (IV, 6, 6, éd. Müller, p. 748), qui les situe, avec d'autres tribus (Thalae\*, Dolopes\*, Astakouri\*), entre les Manrali\* et les Noubae\*, et à l'ouest, semble-t-il, d'un mont en rapport avec le "Défilé des Garamantes" (wadi el-Agial?). Au reste, les Noubae sont localisés en un autre passage (IV, 6, 5, p. 744) par Ptolémée dans la partie occidentale de ce mont. On placera donc les Harmiæ, de façon très approximative, quelque part sur la lisière septentrionale du Sahara, à l'ouest des Garamantes.

J. DESANGES

### H31. HARMONIE (Vocalique) (Phonétique)

#### Harmonie vocalique

Phénomène d'assimilation du timbre des voyelles appartenant au même mot. "le choix d'une ou de plusieurs voyelles dans une position donnée n'est pas libre, mais il est déterminé automatiquement par la présence d'une autre voyelle déterminée" (*Dictionnaire de la linguistique*, Larousse, p. 242). La terminologie allemande d'*Umlaut* est également employée en linguistique générale et elle a été utilisée pour le berbère par Werner Vycichl (1955).

Dans certaines langues (famille finno-ougrienne, turque...), ce phénomène de conditionnement réciproque des voyelles au sein du mot est très important et quasi-systématique. En berbère, on détecte son influence essentiellement sur la voyelle initiale obligatoire du nom : les thèmes nominaux comportant un vocalisme fermé (/i/) ont fortement tendance à avoir une voyelle initiale /i/ au lieu du /a/ canonique :

*a-rgaz*, “homme” ; *a-mɣar*, “vieux” ; *ta-mɣar-t*, “vieille”

**Mais :**

*ti-ziri*, “lune, clair de lune” ; mais la variante régulière *ta-ziri* est attestée  
(*t*)*i-fires* (*t*), “poire” ; mais la variante régulière *ta-fires* (*t*) est attestée *ti-li*  
“ombre” *i-zi* “mouche”, *i-mi*, “bouche”, etc.

Le concept d'harmonie vocalique permet donc d'expliquer l'apparente irrégularité dans le marquage des nominaux berbères (voyelle initiale /i/, mais aussi /u/). On notera cependant, en particulier pour les thèmes monosyllabiques, que les conditionnements sont sans doute plus complexes et que le vocalisme initial /i/ peut également provenir de la présence d'une ancienne radicale palatale [y] au début du mot : cf. *tidet*, “vérité”, *titt* “œil”, mais les variantes *tyedit*, *tyet*, qui existent en touareg (Aïr).

Si les cas d'harmonie en /i/ (ou /e/, en touareg), sont généralement assez clairs, il est très probable, ainsi que l'affirme Vycichl (1995), que le rôle de ce phénomène a été beaucoup plus large et plus complexe dans l'histoire de la langue berbère ; et que de ce fait, il permet de comprendre bien des anomalies apparentes de la morphologie berbère et éclaire de nombreuses reconstructions.

### Harmonie consonantique

On peut, parallèlement, considérer comme un phénomène d'harmonie les conditionnements forts dans la combinaison des consonnes qui existent, en berbère comme en chamito-sémitique, à la fois dans le cadre des racines lexicales et à l'intérieur du mot (racines + schème dérivationnel).

Ainsi, dans une racine élémentaire (*i*, *e*. non expressive), les consonnes constitutives appartiennent obligatoirement à des ordres de localisation distincts, sans doute pour assurer un contraste maximum entre les composants ; on ne peut donc en principe trouver deux labiales, deux dentales ou deux palatales dans une racine donnée.

De même, dans le cadre du mot, les marques dérivationnelles préfixées sont généralement soumises à des phénomènes de dissimilation déterminés par les composants consonantiques de la racine lexicale.

Ainsi le préfixe dérivationnel verbo-nominal **labial** *m-* (Nom d'agent, Nom d'action, Passif) se réalise normalement sous la forme d'une nasale **dentale** *n-* si le radical lexical comporte une labiale (/f, b, m, voire w/ : *fk* « donner » > *nefk* « ê. donné » (au lieu de \**mefk*) > *tinefkit* « promise/fiancée » (celle qui est donnée)... Ces phénomènes de dissimilation, dont la fonction est d'éviter la présence dans la même unité de deux consonnes homorganiques, permettent souvent de reconstruire des racines en détectant la présence d'anciennes labiales qui ont disparu dans les formes attestées en synchronie. Par exemple, le terme kabyle *inigi/anigi* « témoin » est nécessairement un nom d'agent (à préfixe *m-* > *n-*) issu d'une racine ayant comporté un labiale, comme semble le confirmer le verbe touareg *igah* « témoigner », dans lequel la laryngale finale est probablement issue d'une labio-vélaire /w/.

En revanche, dans la mesure où ils correspondent à des contraintes articulatoires immédiates, à l'œuvre en synchronie, on traitera plutôt comme de simples phénomènes de conditionnement phonétique par contiguïté les innombrables cas d'assimilations de sonorité ou de localisation qui s'opèrent à l'intérieur des mots, notamment entre dentales et pré-palatales : par exemple, le préfixe verbo-nominal S- (factitif, nom d'instrument), traité en /z/ devant racine comportant un /z/, en /s/ devant /s/ et en /z/ devant /z/.

#### BIBLIOGRAPHIE

- BASSET A., 1929, *La langue berbère. Morphologie. Le verbe*, Étude de thèmes, Paris.  
 BASSET A., 1952, *La langue berbère*, Londres (1969).  
 CHAKER S., 1984, *Textes en linguistique berbère (Introduction au domaine berbère)*, Paris, CNRS.  
 CHAKER S., 1995, *Linguistique berbère : études de syntaxe et de diachronie*, Louvain/Paris, Éditions Peeters.  
 COHEN D., 1968, « Les langues chamito-sémitiques », *Le langage*, Paris, (« La Pléiade »).  
 COHEN D., 1970, *Études de linguistique sémitique et arabe*, The Hague, Mouton.  
 DIAKONOFF I.M., 1988, *Afrasian languages*, Moscou, Nauka.  
*Dictionnaire de linguistique*, 1972, Paris, Larousse (Dubois et al.).  
 ELMEDLAoui M., 1995, *Aspects des représentations phonologiques dans certaines langues chamito-sémitiques*, Université de Rabat, (thèse doctorat, Univ. Paris-VIII, 1992).  
 MAROUZEAU J., 1969, *Lexique de la terminologie linguistique*, Paris, Geuthner.  
 MOUNIN G., 1974, *Dictionnaire de la linguistique*, Paris, PUF.  
 PRASSE K.-G., 1972-74, *Manuel de grammaire touarègue (tahaggart)*, Copenhague, (3 vol.).  
 VYČICHl W., 1953, Das Umlaut in den Berbersprachen Nordafrikas, *Wiener Zeitschrift für der Kunde des Morgenlandes*, 52/3, 4, p. 304-325.

S. CHAKER

#### H32. EL HAROURI

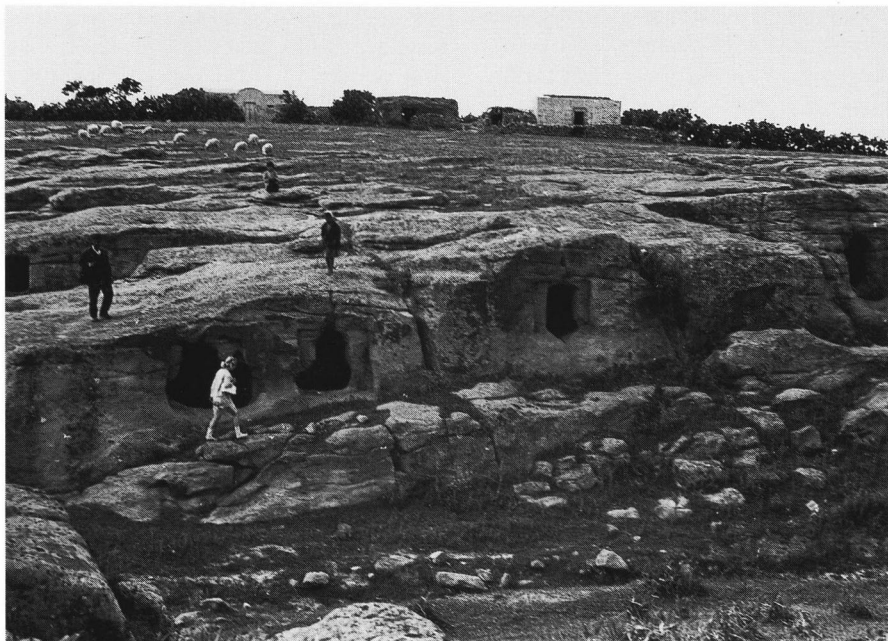
El Harouri se trouve à quelque 6 km à l'ouest de Kélibia, dans le Cap bon (région nord-est de la Tunisie). Deyrolle semble être le premier à avoir utilisé El Harouri pour Ain El Harouri, le vrai toponyme utilisé, encore aujourd'hui, par les riverains. C'est à proximité d'un cours d'eau et plus précisément sur la rive droite d'un ravin qui se déverse dans l'Oued El Hjar, qu'ont été creusés les haouanet.

L'ensemble est composé de onze haouanet. Deyrolle en avait compté dix. Il y a, à quelques centaines de mètres, d'autres haouanet. La région compte un nombre important de haouanet répartis en petits groupes de deux ou trois haouanet. La nécropole d'El Harouri avec ses onze hypogées, peut être considérée comme étant relativement importante.

L'*Encyclopédie de l'Islam* (tome III pp. 242-243) cite Harura (Harawra), village proche de Kufa "ce fut à Harura que les partisans de 'Ali, opposés à l'arbitrage offert par Mu'awiya à Siffin, firent leur première scission... ils sont dits les Harurites". El Harouri pourrait désigner un kharijite. (Je remercie mon ami et collègue, Faouzi Mahfoudh, qui m'a orienté sur ces données).

L'ensemble des haouanet d'El Harouri peut être classé en quatre groupes :

1. Le hanout à une chambre ; huit haouanet sont dans ce cas : structure simple faite d'une baie d'accès et d'une chambre. C'est là, l'architecture typique des haouanet et la forme la plus répandue.



Vue d'une partie de la nécropole d'el Harouri (photo G. Camps).

2. Le hanout à une chambre précédée d'une antichambre. La chambre renferme une niche, tandis que l'antichambre, plus petite, en est dépourvue. C'est le cas d'un seul hanout.
3. Le hanout à deux chambres en enfilade renfermant chacune une niche. Un exemplaire.
4. Le hanout à deux chambres précédées d'une antichambre. Un hanout.

Ces deux dernières situations posent la question des rites funéraires : le hanout est creusé pour une seule sépulture par chambre avec ou sans l'idée d'un réemploi des chambres si le besoin s'en fait sentir ? L'absence de données fait que l'on hésite à opter pour l'une ou l'autre des hypothèses ; s'il est normal de parler d'un type d'architecture funéraire, chambres creusées, la diversité fait qu'il faut nuancer ; en général, ce qui semble clair c'est qu'au départ, lors du creusement du hanout, la chambre, unique, est destinée à recevoir un individu ; à partir du moment où il y a des aménagements dans l'espace funéraire, il y a lieu de se poser la question : c'est le cas des chambres renfermant une ou plusieurs auges, une ou plusieurs banquettes, une ou plusieurs niches ; le volume de la chambre nous interpelle aussi ; à Sidi Zid, on a aménagé, en réservant des lits-banquettes dotés d'oreillers, le long de trois parois ; dès le départ, le hanout de Sidi Zid semble donc destiné à recevoir trois sépultures. La situation d'El Harouri est différente de celle des autres nécropoles : deux chambres supposent au moins deux sépultures. El Harouri demeure un cas isolé, la structure courante est celle d'une chambre unique.

### **Les entrées des haouanet**

La largeur la plus petite est celle du hanout 11 : 49 cm ; tandis que la plus large est l'entrée du hanout 1 : 72 cm. Pour ce qui est de la hauteur, elle varie de 90 à 140 cm. On peut considérer les entrées des haouanet d'El Harouri comme étant

moyennes, on rencontre ailleurs des accès soit plus grands, soit plus petits. Il ne semble pas qu'il y ait un rapport à respecter entre le volume de la chambre et l'ouverture du hanout.

### **Les chambres**

Les chambres sont de dimensions sensiblement proches, un seul hanout semble être à part parce que relativement petit, la longueur varie de 190 cm à 230 cm ; la largeur entre 185 et 225 cm tandis que la hauteur se situe entre 130 et 210 cm. La chambre du hanout 8, le plus petit a un volume de 5 m<sup>3</sup> ; tandis que la chambre la plus grande, celle du hanout 6, dépasse les 10 m<sup>3</sup>.

Dans l'ensemble, les chambres sont grandes comparées aux chambres d'autres haouanet dans d'autres nécropoles ; elles sont bien taillées. Des traces des outils utilisés sont encore visibles, il devrait s'agir d'un objet large en moyenne de 1 cm et qui devait être en métal ; ce travail est visible dans d'autres nécropoles que ce soit dans le Cap Bon ou dans le nord-ouest de la Tunisie.

### **Les plafonds**

Dans 11 cas, le plafond est à deux pans ; quatre plafonds sont en dôme. Ce phénomène est à relever surtout dans le cadre d'une comparaison avec d'autres plafonds de chambres de haouanet appartenant à d'autres nécropoles ; El Harouri est la seule nécropole de haouanet, à notre connaissance, où les plafonds à deux pans dominant. Il faut noter que dans le hanout 2, l'antichambre a un plafond en dôme, tandis que celui de la chambre est à deux pans.

### **Les niches**

Une seule chambre ne renferme pas de niche. Elle a une hauteur de 130 cm, ce qui est relativement bas et explique peut être l'absence de niche ; dans un cas, la niche a un toit à deux pans imitant ainsi celui de la chambre, dans huit cas, la niche est quadrangulaire, une seule fois la niche se termine en dôme. La hauteur varie de 23 à 50 cm, tandis que la largeur oscille entre 25 et 40 cm.

Dans un cas, le bord extérieur de la niche a été "souligné" par un second cadre d'où l'esquisse d'une moulure ; une niche donne l'impression d'inachevé, elle est partagée dans le sens de la hauteur en deux par un bourrelet réservé lors du creusement.

### **L'antichambre**

Ce phénomène, rarissime, n'en pose pas moins un problème : quel est le rôle de cet espace ? il est trop petit pour recevoir une sépulture, fut-elle petite. L'utiliser comme lieu de sépulture gênerait l'accès à la chambre proprement dite ; il pourrait jouer un rôle dans les rites funéraires mais comme nous n'en avons pas la preuve, nous préférons nous abstenir.

### **Les aménagements**

Le manque d'espace pourrait expliquer le creusement de haouanet à l'arrière de la série creusée au bord du ravin ; c'est le cas des haouanet 4 et 5 ; l'aménagement d'une paroi suffisamment épaisse pour y creuser la baie d'accès et suffisamment large pour permettre à la fois le creusement des haouanet et la circulation a néces-



El Harouri, entrée d'un hanout (photo M. Ghaki).

sité l'ouverture d'une allée. Cette allée est un cas unique. Cette disposition "en deuxième ligne" permet de penser que ces haouanet ont été creusés après.

La taille de la roche naturelle pour permettre une baie d'accès verticale est systématique; la surface taillée est généralement plus grande que la "porte" du hanout d'où une sorte d'encadrement de la baie d'accès et un rebord supérieur que l'on pourrait qualifier d'auvent; devant le hanout, il y a souvent une esplanade, une surface égalisée, plus ou moins grande.

L'unique aménagement intérieur est la marche réservée lors du creusement de la chambre 11; la différence de niveau entre le sol de la baie d'accès et celui de la chambre est de 73 cm; la marche a une hauteur de 30 cm.

### **Le décor à El Harouri**

Aucun hanout ne renferme de décor architectonique; il y a par contre dans dix cas, un trait creusé courant le long des parois de chambres.

Deyrolle signalait trois chambres renfermant des peintures

- a. Dans H1 "traces de peinture à l'ocre comme celles que j'ai décrit aux haouanet de Sidi Mhamed Latrech et de l'oued Kçob".
- b. "Dans H2, une bande large de 16 cm divisée en carrés alternativement ornés ou non. Les ornements sont formés par deux diagonales dont les triangles supérieurs et inférieurs sont peints à l'ocre".
- c. "H3 possède des traces nettes de peinture parmi lesquelles on distingue encore une sorte de main de Fatma; il faut se figurer un trident dont les deux branches latérales courtes sont terminées par un U et la branche interne du U est surmontée elle-même d'un U plus petit".

Depuis, les haouanet ont servi de refuge aux bergers, d'habitations, etc., on y alluma des feux de bois d'où des parois entièrement noircies.

La peinture n'a été conservée que dans la chambre 2 de Deyrolle; il s'agit d'une bande de carrés alternés : vides ou renfermant des triangles opposés; les triangles opposés supérieurs et inférieurs sont pleins; les autres étant réservés.

L'ensemble des haouanet d'El Harouri se distingue des autres haouanet par :

- a. L'existence des antichambres et des chambres en enfilade; ce type demeure inconnu ailleurs; des nécropoles aussi importantes que celles de Sidi Mhamed Latrech, de Chaouach, Toukaber et Sidi Zid ne connaissent pas cette particularité architecturale.
- b. Le toit à deux pans; il ne s'agit pas d'une exclusivité puisque bien que rare, cette caractéristique se rencontre ailleurs.

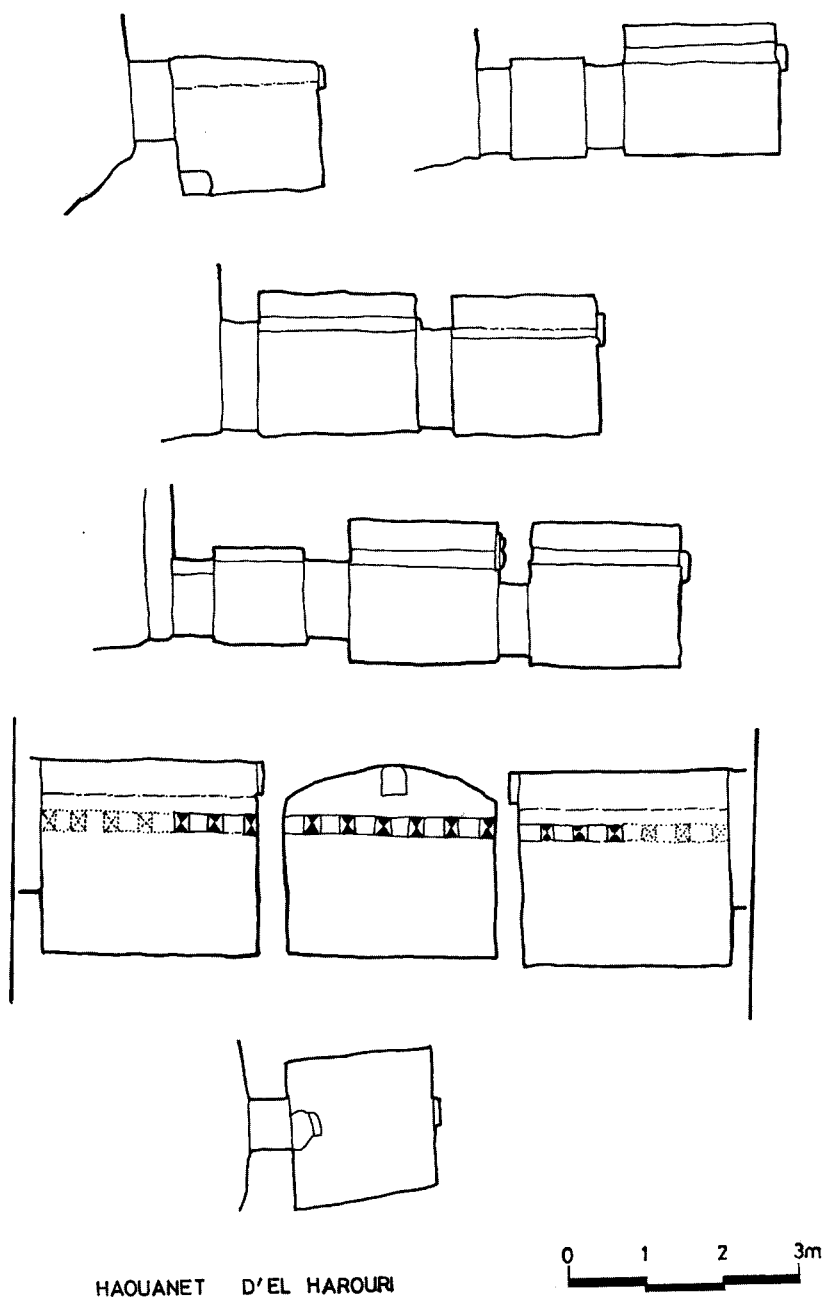
### **La datation des haouanet d'El Harouri**

Il n'y a pas d'éléments de datation classiques, toutes les chambres ont été découvertes vides; il n'y a pas, non plus, à proximité de traces de présence humaine susceptibles d'être en rapport avec la nécropole de haouanet donc de permettre d'établir une fourchette chronologique, fut-elle large, pour l'ensemble.

Des éléments sont malgré tout à verser au dossier "datation" des haouanet d'El Harouri :

- La nature du travail; le creusement semble avoir été fait avec des outils semblables, sinon identiques à ceux qui ont servi à creuser l'ensemble de Latrech, et de Sidi Zid.





Coupes de différents haouanet d'el Harouri (relevés M. Ghaki).

- Les chambres en enfilade ne sont pas une caractéristique des haouanet “classiques” ; peut-être doit-on voir dans ce choix architectural, une influence punique ?
- Le toit à deux pans nous paraît aussi “étranger” aux haouanet.
- L’absence de décor architectonique (nous pensons aux décor égyptisant de Sidi Zid et au décor hellénisant de Sidi Mhamed Latrech) peut inciter à “vieillir” les haouanet d’El Harouri. Mais, mieux vaut être circonspect.

#### BIBLIOGRAPHIE

- (Voir Encyclopédie Berbère, t. XXII, H25. Haouanet).  
*Atlas archéologique de Tunisie*, Feuille de Kélibia, point 54.  
*Atlas préhistorique de Tunisie*, 3, Cap bon, publication conjointe de l’INP-Tunis et École française de Rome, CEF ROME, 81, Rome 1987.  
CAMPS G., *Aux origines de la Berbérie. Monuments et rites funéraires protohistoriques*, Paris 1961.  
DEYROLLE E., “Les haouanet d’El Harouri”, *Bull. de la So. Archéo. de Sousse*, 1903 pp. 166-170.  
Id., “Les haouanet de Tunisie”, *Bull. Soc. d’Anthrop. Paris*, t. V, 1904, pp. 396-404 et t. X, 1909, pp. 155-170.  
GHAKI M., “Les haouanet d’El Harouri”, *Reppal* III, 1987, pp. 229-254.  
Id., *Les haouanet de Sidi Mhamed Latrech*, Tunis 1999.  
GUÉRIN D., *Voyage archéologique dans la Régence de Tunis*, Paris, 1862, t. II p. 236.  
LONGERSTAY M., “Haouanet, quelle définition ?”, *Reppal* I, 1985, pp. 157-167.

M. GHAKI

### H33. ḤARQŪS

Le *ḥarqūs* est un décor corporel très répandu dans l’ensemble du Maghreb. Très proche du tatouage dont il reproduit la technique et les motifs, il s’en différencie par son caractère temporaire. L’*ḥarqūs* ne dure que quelques jours et se présente comme une peinture destinée à décorer et à protéger les personnes qui la portent. Celles-ci peuvent appartenir à des catégories sociales différentes, aussi bien à des prostituées qu’à de jeunes mariées de famille honorable.

#### Fabrication du ḥarqūs

Dans un article particulièrement documenté le Dr J. Herber a donné les différents procédés de fabrication du ḥarqūs au Maroc (Herber, *Hespéris*, 1928, p. 60-61).

Le ḥarqūs se fabrique de différentes façons.

Pour la cherifa d’Ouezzan, le ḥarqūs est une sorte d’encre de Chine.

E. Doutté, qui a enquêté au Goundafa, nous dit qu’il est fait avec une galle appelée *iggui*.

Pour Mme la Doctoresse Legey, c’est également une sorte de galle appelée *iegg*, pilée et mélangée avec un peu de suie, de laurier rose et d’huile.

D’après Budgett Meakin, le ḥarqūs est composé d’un mélange de cendres, de bois, de poix et d’épices.

E. Westermarck dit qu’il contient, en outre, des épices et un peu de goudron.

D'autres recettes furent recueillies : À Moulay Idris (Zerhoun), on en connaît deux formules. L'une consiste à mélanger la sève des ceps de vigne et des feuilles de noyer. L'autre à mélanger du noir de fumée, de l'huile et du charbon finement pulvérisé.

Sous ces dernières formes, le ḥarqūs n'est sans doute qu'une préparation de pauvres. Il y a des femmes qui ont recours à des compositions plus savantes.

Une prostituée de Rabat le préparait avec la galle (*lieg*), de l'alun, du souak et du koheul.

Une autre prostituée de la même ville faisait brûler dans une petite marmite un peu de *ḥadida zerga* (sulfate de cuivre), de *ḥadida'l-ḥararn*, de *jaoui* (encens), de (*el*)-*iegg*, de *zrouda* et elle recueillait le noir de fumée qui se déposait sous le couvercle.

Selon une tatoueuse des Ahmar, habitant Marrakech, le ḥarqūs serait composé d'un mélange d'écorce de grenadier, de *ḥadida* (sulfate de fer) et de *takaout* ou de (*el*)-*iegg*; on fait brûler ce mélange entre deux assiettes renversées l'une sur l'autre et lutées avec une pâte faite avec de la semoule. On en recueille la "sueur" qui se dépose contre l'assiette supérieure.

En Tunisie l'ouvrage de W. Marçais et d'A. Guiga sur les *Textes arabes de Takroûna* apporte aussi une documentation fort utile : "le petit vase dans lequel on prépare le *ḥarqūs* a la forme d'un gobelet, peu profond et possède un couvercle vernissé. Pour préparer le *ḥarqūs*, on place dans le vase un mélange d'encens, de noix de galle, de noix abyssine et de cœurs de noyaux de cerises et l'on frotte de cuivre le dessous du couvercle. Le vase est ensuite posé sur un feu très doux, il est clos hermétiquement. Un linge trempé est de temps en temps appliqué sur le couvercle pour contrôler la cuisson. Quand le *ḥarqūs* est à point, il revêt l'aspect d'un liquide épais, noir et luisant".

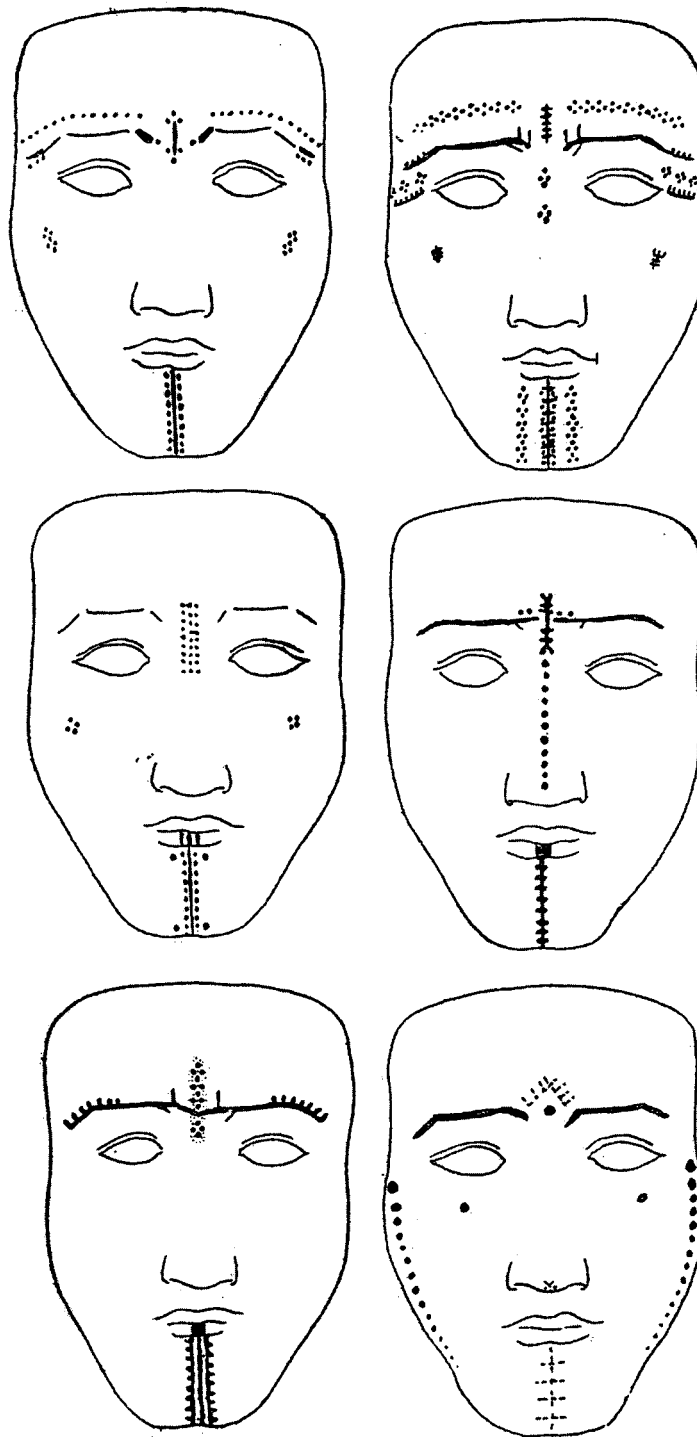
Quel que soit le procédé de fabrication le *ḥarqūs* est le produit d'une combustion, c'est un noir de fumée. Les deux matériaux qui entrent dans la composition normale de l'*ḥarqūs* sont le sulfure de cuivre (ou de plomb) et des noix de galle calcinées.

### Application du ḥarqūs

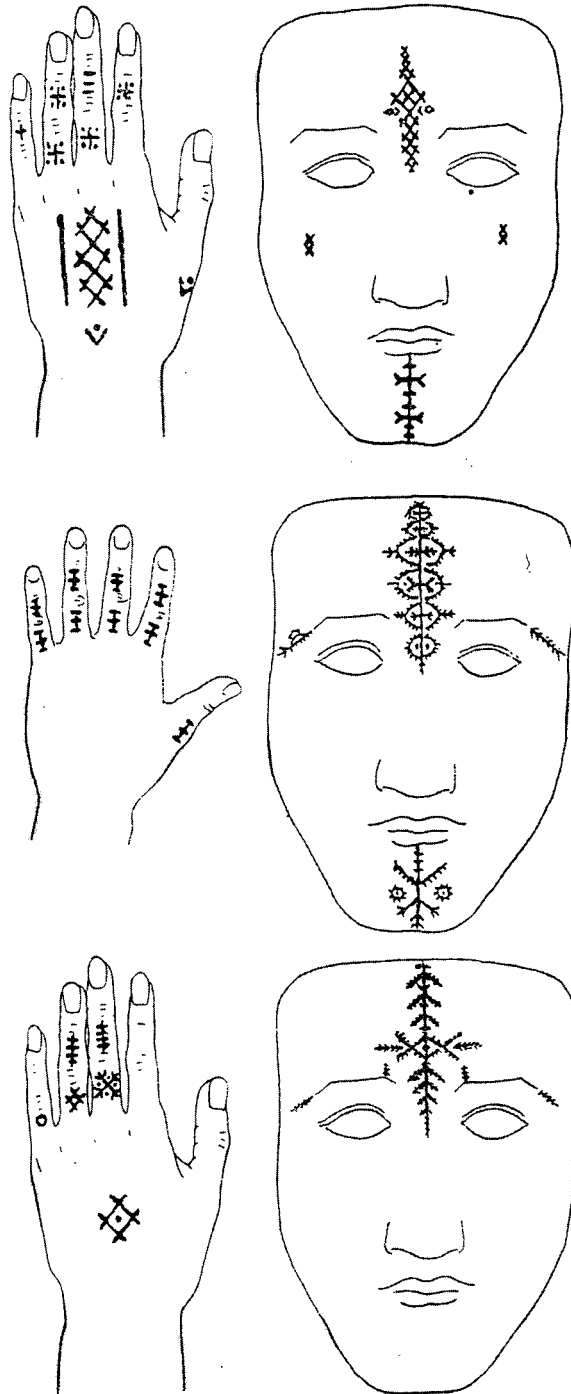
Les femmes l'appliquent avec un morceau de bois effilé, un calame, dit Budgett Meakin. Il résulte de cette technique que les dessins au ḥarqūs comportent rarement de grandes lignes; ils sont plutôt composés de petits traits, très souvent empâtés, ou de points.

Le ḥarqūs ne constitue, en tous cas, qu'une parure quasi éphémère qui tombe en s'écaille et ne laisse sur la peau qu'une trace de couleur brune, facile à enlever.

Le plus bel éloge que l'on puisse faire d'une femme est de lui appliquer le dicton "*zina bla ḥarqūs*", que l'on peut traduire "belle sans fard, sans maquillage". Mais il ne s'ensuit pas que les femmes méprisent le ḥarqūs. Bien au contraire. Elles l'appliquent à l'occasion de toutes fêtes publiques ou privées, et dans toutes les circonstances où la femme trouve prétexte à se parer. Le Marquis de Segonzac le signale à propos des fêtes de l'Achour, "au cœur de l'Atlas", Westermarck à propos du mariage à Fès et chez les Oulad bou Aziz Doukkala. Il est d'ailleurs d'un usage général. On le met également au nouveau-né il fait partie des rites du quarantième jour après la naissance. Lors de la présentation aux Saints, la mère "fait à son enfant un tatouage factice au ḥarqūs entre les sourcils et sur le menton; on lui met du henné dans la paume des mains".



Visage décoré au ḥarqūs à Rabat (d'après J. Herbert).



Peinture au ḥarqūs sur le visage et les mains (d'après J. Herbert).

### Localisation des peintures au ḥarqūs

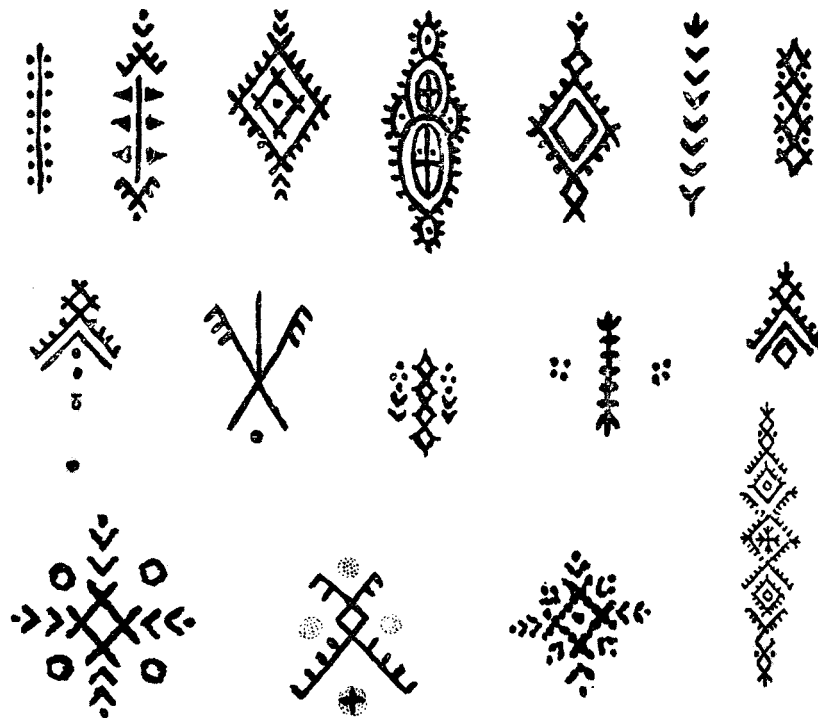
La peinture au *ḥarqūs* intéresse cheveux, sourcils, paupières et glabellle. Parfois une ligne de points orne la crête du nez, de la glabellle jusqu'à la pointe. D'autres fois, ce sont quatre points disposés en losange. Les apophyses malaires portent souvent de petits motifs. Il est rare que le tatouage du menton ne soit pas recouvert par le ḥarqūs ; le dessin le plus curieux est celui qu'a déjà signalé E. Doutté chez les Doukkala et que l'on retrouve d'ailleurs dans toutes les tribus : qui "descend le long des tempes et en arrière des joues pour se refermer sous le menton". Ce dessin est appelé *el jem*, la bride, par suite d'analogie avec une partie du harnachement du cheval, peut-être parce qu'il est particulièrement troublant et qu'il tient en bride l'homme aimé.

Sur le dos de la main, on voit surtout le ḥarqūs au niveau des doigts ; il est rare sur le carpe. Budgett Meakin dit pourtant qu'il dessine une sorte de lacet sur le dos de la main, lacet offrant quelque peu l'apparence de mitaines. N'aurait-il pas confondu les applications de ḥarqūs avec celles de henné ?

### Les motifs de la peinture au ḥarqūs

Les dessins au ḥarqūs se retrouvent à peu près semblables dans tout le Maroc, si l'on en excepte Fès.

Ils sont tantôt formés de points ; tantôt ils reproduisent les dessins du tatouage et des poteries berbères.



Motifs de ḥarqūs ; certains se retrouvent dans les tatouages et dans le décor des poteries (d'après J. Herbert).

La présence des points s'explique très aisément par la technique de la peinture au ḥarqūs. On peut voir par exemple une bande piquetée entre les sourcils; d'autres fois, ce sont des lignes de points ou des points en triangle, en étoile, en losange. Mais, le plus souvent, les dessins de ḥarqūs sont constitués ainsi que les dessins du tatouage par des lignes droites qui forment des angles ou qui s'entrecroisent : chevrons dentelés, quadrilatères dentelés également, V emboîtés en série, les uns dans les autres, croix, étoiles, droites coupées de petits traits sont fréquents.

A Fès, le décor est tout différent. On trouve sur le front des femmes des motifs, particulièrement volumineux qui s'étendent de la glabellule à la racine des cheveux. Ils rappellent singulièrement le dessin des broderies. Si ce modèle n'était point connu, on ne manquerait pas d'admirer l'art des ouvrières. Il s'en suit qu'on doit considérer le décor du ḥarqūs de Fès comme une mode locale.

Le ḥarqūs est un doublet purement ornemental du tatouage. Ainsi que la mouche et le grain de beauté, il fait ressortir la blancheur du teint. Son étude conduit aux constatations suivantes d'après J. Herber.

1. Les dessins du ḥarqūs occupent les mêmes régions de la face qu les dessins tatoués ;
2. L'aire géographique des diverses localisations des tatouages de la face n'est pas superposable à celle des dessins au ḥarqūs ;
3. Il n'y a pas de style tribal pour le décor du dessin au ḥarqūs, contrairement à ce qui existe pour le décor du tatouage ; il est tout au plus possible de noter la création de modes citadines ;
4. On ne saurait donc tirer argument ni des localisations sur la face des dessins au ḥarqūs, ni des particularités du décor lui-même pour aider à la recherche des vicissitudes des tribus qui occupent le Maroc actuel.

#### BIBLIOGRAPHIE

- DESPARMET E., "Ethnologie traditionnelle de la Mettidja", *Bul. géogr. d'Alger et Afr. du Nord*, 1918, p. 123.
- HERBER J., "Tatouage et religion", *Rev. Hist. Rel.*, t. LXXXIII, 1921, p. 69-83.
- HERBER J., "Peintures corporelles au Maroc. Les peintures au ḥarqūs", *Hesperis*, t. IX, 1929, p. 59-77.
- MARÇAIS W. et Guïga A., *Textes arabes de Takroûna*, 1925, Paris, 2 vol.

J. HERBER

#### H34. HARTĀNI

**masc. plur. :** *Ḥarâṭîn* (ḥaraṭînes) ; **fem.** *ḥarṭānia*, *ḥarṭāniyya*, **fem. plur.** *ḥarṭāniyat*, *ḥarṭāniyyat* (ḥarṭaniates).

Nom d'origine probablement arabe désignant une population mélanoderme du Sahara, de statut variable selon les régions : homme libre de langue berbère ou arabe, cultivateur dans les oasis ; esclave assujéti à un maître en Mauritanie, ou nouvellement affranchi.

La prononciation de ce mot peut varier d'un lieu à un autre : pluriel concurrent *ḥarâṭna*, *ḥrâṭna* à Laghouat, Ouargla, El Goléa, Aïn Sefra... redoublement du r au pluriel à In Salah, Tamanrasset, Tabelbala, Abadla, Metlili (*ḥarraṭîn*) ; avec un t non emphatique à Timimoun, Adrar, Ghardaïa (*ḥarâṭin* ou *ḥarâṭhin*), selon l'enquête menée par Philippe Marçais en 1950 (voir Marçais, 1951).

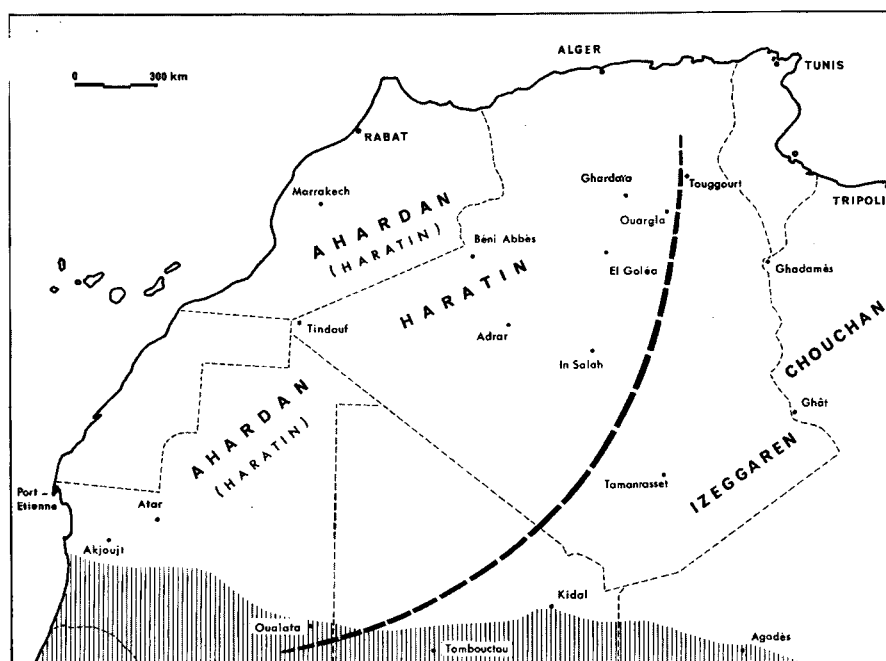


L'aire d'emploi de ce mot concerne particulièrement l'ouest saharien ; elle s'étend de Laghouat et du Mzab à Tamanrasset, de Ghât (alors que le Fezzan l'ignore) à In Salah, Timimoun, Adrar, Béchar, Abadla, Beni Abbès, Tabelbala, Tindouf, en Mauritanie, dans le Sous, le Dra, au Tâfilalet et dans l'Atlas marocain. Avec les émigrants qui recherchent du travail, ce mot a pénétré dans les grandes cités marocaines de Marrakech à Casablanca. Il est mentionné dans un manuscrit arabe sur l'histoire de Tamentit datant du XVIII<sup>e</sup> siècle (voir Marçais 1951, p. 11).

Les appellations pour désigner les autres Noirs, esclaves ou pas, au Sahara et ailleurs au Maghreb ou au Proche Orient sont très diverses en arabe et en berbère : *'abid* ou *iklan* (esclave), *khadem* (serviteur noir), *waṣif*, *kahlūṣ* (mot hybride arabe et berbère), *kafūr*, *'atriya*, *akaouar* (Ghât), *ṣuṣan* (chouchane) au Fezzan, *aherdan* (kabyle), et *hirthan* (*hīrtan*) au Hadramaout, *akhdam* dans tout le Yémen (population d'origine éthiopienne).

Certains auteurs ont voulu faire dériver la racine HRT de l'arabe HRT "labourer" (tel E. Mercier, 1989 ou E.-F. Gautier, 1946) ; d'où leur conclusion : *harṭani* = laboureur. Non seulement cette hypothèse ainsi formulée, n'a pas de fondement linguistique (voir F.-J. Nicolas, 1977 et Ph. Marçais, 1951), mais comme l'a remarqué ce dernier auteur "le hartani ne laboure pas et n'emploie pas la charrue" (*idem* p. 13). Quant au calembour arabe de *ḥorr ṭāni* "noble de second rang", il exprime seulement le mépris de l'aristocratie nomade à l'égard de ces Noirs.

Cependant, nous avons voulu pousser davantage l'analyse morphologique de ce mot et trouver l'explication de ces différentes variantes. M. T. Monastiri, professeur d'arabe et chercheur au CNRS, a bien voulu nous formuler les explications suivantes :



Désignations des cultivateurs mélanodermes du Sahara : la ligne en tireté indique la limite orientale du mont Haratin.

“Posons comme hypothèse que *ḥarrāṭin* est d’origine arabe et vérifions si dans sa construction morphologique, dans ses dérivations, dans ses sens étymologiques et dans sa phonologie, il suit les règles de base de la philologie arabe, y compris dans ce qui est spécifiquement arabe.

“Le mot qui lui est le plus proche serait *ḥarrāṭin*, pluriel du participe actif *ḥarrāṭ*. Il a comme racine (ou schème) *ḥ r ṭ* du verbe trilitère qui à l’accompli donne *ḥarāṭa* et qui signifie : labourer, cultiver la terre, etc. On peut remarquer que le doublement de la consonne médiane *r* ajoute une connotation d’intensité de l’action une exagération même, et le mot *ḥarrāṭin* (dont le singulier est *ḥarrāṭ*) peut vouloir dire, notamment dans ses usages en parler populaire : grand travailleur, homme de peine, quelqu’un qui se tue au travail (exemple en Tunisie où un *ḥarrāṭ* veut dire “grand bossueur”).

“Nous savons que la lettre *ḥ* reste stable dans sa forme dialectale et se trouve dans la plupart des parlers arabes ; elle est souvent le signe de l’origine arabe du mot lorsqu’il passe au dialecte (et si cette lettre est absente des parlers berbères, cela confirmerait notre affirmation). Ce n’est pas le cas de la lettre *ṭ* qui se transforme au Proche Orient en *s*, et en *t* (ou *ṭ*) au Maghreb. De plus, le module qui a servi de paradigme à la construction morphologique de *ḥarrāṭin* ou *ḥarrāṭ* est *fa”ālīn* (*fa”ālūn*, au cas sujet) pluriel de *fa”āl*, il appartient au dispositif des constructions morphologiques de la langue arabe, et par conséquent on peut dire que la **construction** de ce mot est certainement arabe.

“Après avoir vérifié que les caractéristiques du mot *ḥarrāṭin* répondent aux règles de la langue arabe, nous pouvons conclure qu’il y a de fortes chances qu’il soit d’origine arabe. Une précaution toutefois, tous les mots qui se construisent sur des modèles arabes ne sont pas forcément arabes ; exemple : *talfala*, *yutal-finu*, se construit, se conjugue et subit des dérivations typiquement arabes, malgré cela le mot n’est pas d’origine arabe, la racine *t l f n* est le mot français : téléphoner ! mais dans le cas qui nous intéresse *ḥarrāṭin* aurait une racine arabe *ḥ r ṭ*, c’est ce qui nous permet d’affirmer qu’il est probablement d’origine arabe”.

Les Touaregs de l’Ahaggar emploient le mot *azeggay*, qui par ailleurs veut dire “rouge” (plur. *izeggay en*, fém. *tazeggaq/tizeggāyin*) pour désigner cette population en fonction de la couleur de leur peau et de leur statut social. Le Père Ch. de Foucauld écrit à leur sujet :

“Leur couleur varie du café au lait clair au noir franc ; celle qui domine est le brun foncé, qui leur a fait donner par les Kel Ahaggar le nom d’*azzegar* ; dans les lieux où ils ont su garder leur indépendance et n’ont pas été assujettis par les Arabes, leur couleur est en général moins foncée et ils parlent berbère ; dans les lieux où ils ont été assujettis par les Arabes, leur couleur est plus foncée et ils parlent ici le berbère, là l’arabe. Cette population semble d’origine berbère mais inégalement mélangée de sang nègre. Présentement, dans tout le Sahara algérien, marocain et tripolitain, du jour auquel un esclave (c’est-à-dire un nègre puisqu’il ne s’y trouve maintenant d’autres esclaves que des nègres) est affranchi, il prend le nom de *hartani*, fait partie de la classe des *hartani* et est de tous points considéré comme l’un d’eux ; la population des *hartani* reçoit ainsi continuellement de nouveaux apports de sang nègre...” (Foucauld, *Dictionnaire touareg-français* II, p. 632).

Ainsi le Père de Foucauld cernait-il cette population d’implantation récente en Ahaggar (fin du XIX<sup>e</sup> siècle) et qui venait du Tidikelt pour cultiver les jardins nouvellement créés à cette époque.

Cependant nous devons noter que les Touaregs emploient d’autres mots pour nommer (toujours avec mépris) les Noirs situés au sud du Sahara : *ésedīf* (plur. *isédīfen*) désigne un Noir en général concurremment avec *aounnan* (plur. *ioun-*

*nanen*) parlant une langue soudanaise : la *taounant* (langue songhai, voir J. Clauzel, 1962, pour plus de détail et Foucauld, *Dict. touareg-français* III, p. 1510) ou *etifen* (plur. *itifenen*), *ébeñher*, *éhati* (plur. *ihatan*), Noir ne parlant ni l'arabe ni le berbère, alors que le mot *akli* (plur. *iklân*) désigne l'esclave asservi, *bella* l'esclave vivant librement et *iderfan*, *ighazvellan*, les affranchis.

De nombreux auteurs ont tenté d'éclairer les origines de cette population mélanoderme aux caractères anthropologiques variables selon les régions et qui semble être le résultat complexe d'échanges transsahariens et trans-africains. Depuis les descriptions d'Hérodote sur les Aethiopes\* "les visages brûlés" et les Libyens, et celles de tous les auteurs de l'Antiquité (voir J. Desanges, 1985 : 168-175) l'on essaie de mieux connaître parmi de nombreux noms de groupes humains, qui sont ceux appelés communément aujourd'hui *harāṭin* (haratines).

G. Camps qui s'est particulièrement penché sur l'origine des Noirs sahariens (voir G. Camps, 1960, 1970, 1985) classe "en simplifiant à l'extrême" les différentes opinions en deux séries : "pour les uns, les Haratin, actuels cultivateurs des oasis, seraient surtout les descendants d'esclaves soudanais amenés du sud par les marchands arabes, et c'est l'opinion la plus répandue. Pour les autres, le Sahara fut primitivement peuplé de Noirs occupant la totalité du désert et qui furent progressivement réduits à une sorte de servage par les conquérants blancs, nomades cavaliers puis chameliers" (G. Camps, 1970, p. 35).

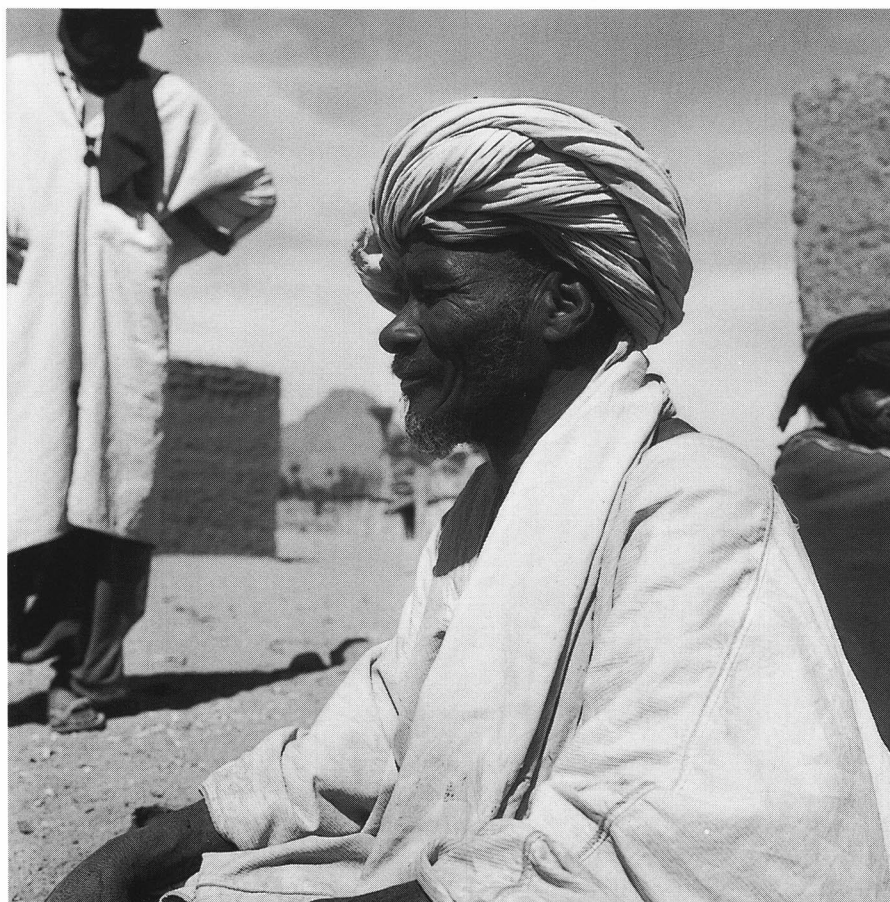
Il nous faut remonter très loin dans le temps pour essayer de comprendre l'origine et la mise en place des populations actuelles afin de se dégager une fois pour toutes des préjugés de couleur ou de classe qui ont affecté depuis des siècles les populations noires.

Avec les progrès actuels des connaissances paléoclimatiques au Maghreb et au Sahara, de la connaissance des civilisations qui se sont succédé depuis plus de vingt mille ans, de l'examen de l'outillage lithique et des squelettes découverts au cours des fouilles archéologiques, de l'étude des représentations humaines dans les œuvres d'art rupestre, l'on commence à mieux cerner les divers types humains qui ont peuplé le Maghreb et le Sahara. "Lorsque s'achève l'Aride de la fin du Pléistocène vers -13 000 -12 000 ans BP avec le retour des pluies, des groupes que l'on peut qualifier d'Epipaléolithiques ou de Pré-néolithiques, occupent la Tadrart Acacus et le Tassili. Ce sont eux qui peignent les "Têtes rondes" et qui annoncent la négritude africaine..." (M. Hachid, 1998, p. 298). Mais apparaissent d'autres chasseurs appelés Bubalins, vraisemblablement mélanodermes aux traits atténués et des Blancs. Au cours de la période néolithique du 7<sup>e</sup> au 2<sup>e</sup> millénaire, les Négroïdes semblent plus nombreux d'après les travaux de l'anthropologue Marie-Claude Chamla (1968), qui distingue un type fin et un type robuste, puis un autre type de caractères mixtes lui aussi divisé en type fin et robuste. Cette période correspond à un climat humide favorable au développement du pastoralisme d'éleveurs de bœufs appelés Bovidiens. Parmi eux apparaissent progressivement des éléments leucodermes que les archéologues et les anthropologues admettent venir du nord-est de l'Afrique (et non pas du Maghreb) et que l'on qualifie de Protoberbères. Avec l'introduction du cheval à la fin du 2<sup>e</sup> millénaire, la prédominance de ces Blancs semble se renforcer sans toutefois éliminer les populations mélanodermes et mixtes. A la fin du Néolithique, les communautés noires et métissées du Tassili disparaissent de l'iconographie rupestre. Il est possible que la majorité d'entre elles aient migré avec leurs troupeaux vers un Sahel plus humide. "Toutefois, une partie importante de ce peuplement noir s'est retrouvée peu à peu subjuguée par les Paléoberbères, nouveaux maîtres du Sahara... Ces groupes noirs que l'on retrouve çà et là en Afrique du Nord ce sont ces 'Izzaggaren' ou 'Harratines' des oasis, une population préhisto-

rique devenue résiduelle mais gonflée plus tard du flot de l'esclavage des temps modernes au point qu'on ne peut plus distinguer aujourd'hui les uns des autres" (M. Hachid, 1998, p. 300).

Or, voilà que la génétique moderne vient infirmer cette dernière opinion : ceux que l'on appelle Haratines se distinguent nettement des Noirs africains et des métisses malgré leur proximité. Dans une étude détaillée sur la population d'Idélès (500 habitants en 1970) et à laquelle nous avons participé avec le Dr Ph. Lefèvre-Witier, ce dernier remarque que : "Contrairement à ce qu'une observation superficielle du village laissait supposer et malgré les flux géniques relativement importants dont nous avons étudié la probabilité, la fusion des patrimoines génétiques semblent encore peu marqués à Idélès. Des entités bien distinctes subsistent : Harratines, Touaregs, Isseqqamarènes, anciens Iklans /esclaves/, et ceci apparaît assez nettement dans les différentes méthodes d'analyse utilisées" (Ph. Lefèvre-Witier, 1996, p. 235).

Avec l'évolution spectaculaire des méthodes d'analyses génétiques de ces dernières années (concernant en particulier l'ADN), il est désormais possible d'évaluer d'une façon de plus en plus précise les caractères propres et originels de ces populations trop longtemps considérées comme un sous-produit de l'esclavage alors qu'elles sont une des plus anciennes composantes du peuplement saharien.



Portrait d'un Hartani d'Ideles (photo M. Gast).

Néanmoins, il reste un domaine d'étude encore singulièrement négligé concernant les Noirs sahariens et nord-africains ; c'est celui du ou des systèmes de croyances dont ils sont encore porteurs. Toutes les manifestations religieuses qui n'entrent pas dans les pratiques admises ou tolérées par les religions monothéistes (juive, chrétienne, islamique) sont frappées d'anathème : pratiques païennes, magiques, maléfiques etc. Le diable est noir pour les Blancs, mais il est blanc pour les Noirs. Serait-ce une des raisons de la couleur blanche de nombreuses scènes oniriques des Têtes rondes ? La magie est toujours noire, car c'est aux Noirs que l'on attribue une relation privilégiée avec les bons et les mauvais génies. Tout en vouant souvent aux Noirs un mépris viscéral, les Sahariens blancs éprouvent soit une sourde inquiétude devant le pouvoir magique et sexuel qu'on leur attribue, soit un grand espoir en sollicitant leur rituel d'exorcisme et de guérison devant des maladies attribuées aux maléfices d'autrui, aux mauvais génies, et que seule leur magie (estiment-ils) peut guérir. La littérature fourmille de descriptions de ces pratiques dans tout le Maghreb et le Sahara ; un seul auteur a tenté de réaliser la synthèse du système de ces croyances, d'une part dans tout le Sahara et le Maghreb (voir V. Pâques, 1964) et d'autre part dans un groupe très spécifique, celui de Gnawa du Maroc. Mme V. Pâques explique longuement dans son livre *La religion des esclaves* (Bergamo, 1991) comment ces rites initiatiques se transmettent à travers des gestes, des silences, des musiques, des danses, des visions, message auquel les mots peuvent seulement faire allusion ; "car parler, c'est définir l'Infini, c'est caractériser ce qui n'a pas de qualité ou plutôt ce qui les possède toutes..." (V. Pâques, 1991, p. 29) ; "comme nous le déclarait un maître gnawi, nous pourrions écrire des volumes entiers sur les dogmes des Gnawa, jamais nous ne pourrions faire partager leur expérience de la participation à la vie du monde invisible" (*idem*, p. 33). Nous voilà avertis sur le système secret dans lequel s'enferme et se protègent ces Noirs pour vivre la cosmogonie extrêmement subtile et complexe qu'ils ont élaborée. Il existe bien d'autres groupes de Noirs très diversifiés selon les lieux et les coutumes de la société globale au sein de laquelle ils opèrent. Nous citerons parmi d'autres les 'Aïssawas, les Sidi Blal, les Bou-saâdya en Algérie, les Ghbuntûn de Médénine en Tunisie, au Sahara le groupe des Dirani au Tidikelt et à Tamanrasset ainsi que les danseurs de Sébiba à Djanet (voir V. Pâques, 1964 et Dermenghem, 1953). Ces groupes ont parfois une langue secrète, des règles morales, une discipline stricte. N'entre pas qui veut chez les Aïssawas ou dans les sociétés de danseurs de Dirani ou Karkabous (grosse castagnette de fer qui rythme bruyamment toutes les danses). Si certains de ces groupes acceptent parfois de verser dans le folklore aujourd'hui pour se maintenir, et manifestent toujours une grande piété musulmane pour ne pas paraître hétérodoxes, ils ont conscience de faire perdurer les coutumes de leurs ancêtres africains qu'ils revendiquent toujours comme anciens esclaves. Ils pratiquent presque tous l'exorcisme par la danse et la musique, refusent d'être payés (car commercialiser leurs interventions va à l'encontre de leur morale et tarirait leurs pouvoirs) mais ils acceptent les dons que chaque demandeur peut offrir à la hauteur de sa fortune.

Toutefois, il ne faut pas confondre les coutumes et les pratiques de ces Noirs avec celles des "marabouts", devins et magiciens de tradition judéo-arabe, méditerranéenne et andalouse dont parle Ed. Doutté dans son livre *Magie et religion en Afrique du Nord* (Alger, 1908). Bien que beaucoup de croyances puissent se recouvrir et s'interpénétrer, nous pensons que le fonds saharien a une essence africaine qui lui est propre depuis plusieurs millénaires. Malgré les travaux extrêmement détaillés de Mme V. Pâques et inspirés de Marcel Griaule chez les Dogons du Mali, l'étude des systèmes de croyances propres aux Haratines, autochtones sahariens, probablement derniers héritiers des Têtes rondes de la préhistoire, reste à entreprendre.

L'ethnique *hartâni* qui fut nécessaire pour comprendre les sociétés sahariennes et différencier l'origine de certains Noirs sahariens, est cependant entaché de connotations péjoratives et racistes. Les Haratines aujourd'hui, issus d'un brassage permanent d'individus, quelles que soient leurs origines, ont acquis le statut d'hommes libres et la couleur de leur peau importe peu désormais au regard des compétences et du rang qu'ils ont su acquérir dans les domaines les plus divers, y compris comme élus locaux parfois à un haut niveau. Aptes aux métiers nouveaux, de la mécanique à l'électronique, de l'exploitation minière et pétrolière, de la gestion administrative, ils représentent encore le fond le plus important des artisans et agriculteurs sahariens. Conscients des préjugés dont ils sont victimes, ils gardent une attitude digne et souvent réservée qui cache une grande fierté.

Les termes de *hartâni/harrâfin*, très discriminatoires, devraient désormais disparaître de la langue officielle et du langage courant pour faire place à des références nationales ou régionales, comme pour tout autre individu en pays démocratique. La citoyenneté régionale prévaut sur les clivages anciens de hiérarchies sociales aujourd'hui dépassées, et qui n'ont plus la pertinence qu'elles avaient dans les sociétés traditionnelles.

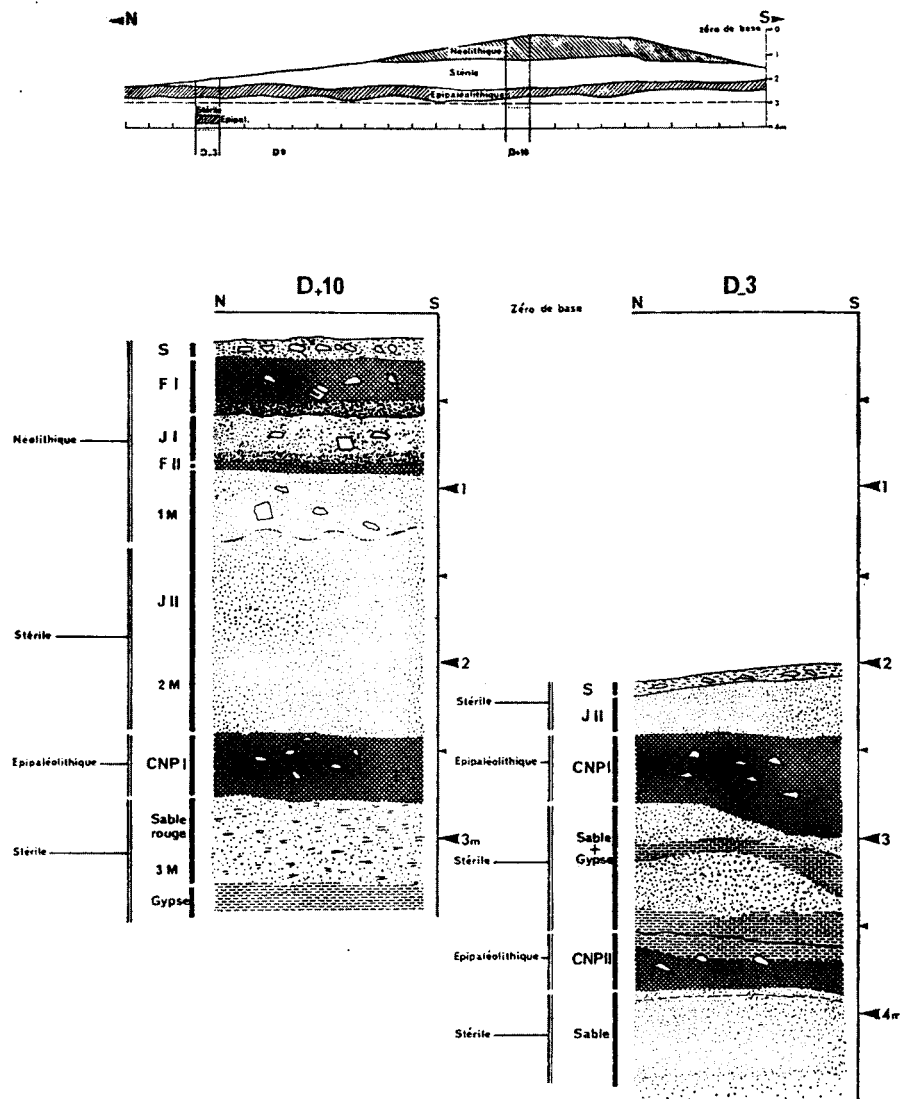
#### BIBLIOGRAPHIE

- CAMPS G., "Massinissa ou les débuts de l'Histoire", *Libyca Archéol. Epigr.*, t. VIII, 1960.  
 Camps G., "Recherches sur les origines des cultivateurs noirs du Sahara", *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, 7, 1970, p. 35-45.  
 CAMPS G., "Aethiopes, données archéologiques et anthropologiques", *Encyclopédie berbère* II, p. 175-181, Aix-en-Provence, Edisud, 1985.  
 CHAMLA M.-C., *Les populations anciennes du Sahara et des régions limitrophes*, Mém. du CRAPE IX, Paris, AMG, 1968.  
 CLAUZEL J., "Les hiérarchies sociales en pays touareg", *Travaux de l'IRS*, t. XXI, 1962, p. 120-175.  
 DERMENGHEM E., "Les confréries noires en Algérie (Diwans de Sidi Blal)", *Revue africaine*, t. XCVII, n° 436-437, 1953, p. 314-367.  
 DESANGES J., "Aethiopes. Sources antiques", *Encyclopédie berbère* II, p. 168-175, Aix-en-Pce, Edisud 1985.  
 FOUCAULD P. de, *Dictionnaire touareg-français*, Paris, Imprimerie nationale, 1951, 4 vol. (voir t. II, sv Ihouar, p. 630-637).  
 GAUTIER E.-F., *La conquête du Sahara*, Paris, Payot, 1923 (p. 155); idem *Le Sahara*, Paris, Payot, 1946 (p. 203).  
 HACHID M., *Le Tassili des Ajjér, 50 siècles avant les Pyramides*, Paris, Paris-Méditerranée édit., 1998.  
 LEFÈVRE-WITIER Ph., *Idelès du Hoggar. Biologie et écologie d'une communauté saharienne*, CNRS éditions, Paris, 1996.  
 LERICHE A., "Les Haratin (Mauritanie). Note ethnographique et linguistique", *Bull. de liaison saharienne*, n° 6, 1951, p. 24-29.  
 LHOTE H., "Problèmes sahariens", *Bull. d'archéol. maroc.*, t. VII, 1957, p. 57-89.  
 MARÇAIS Ph., "Notes sur le mot hartani", *Bull. de liaison saharienne*, n° 4, avril 1951, p. 11-15.  
 MERCIER E., *La France dans le Sahara et au Soudan*, Paris, 1889 (p. 27).  
 NICOLAS F.-J., "L'origine et la signification du mot Hartani et de ses équivalents", *Notes africaines*, n° 156, Oct. 1977, p. 101-106.  
 PÂQUES V., *L'arbre cosmique dans la pensée populaire et dans la vie quotidienne du nord-ouest africain*, Paris, Institut d'ethnologie, 1964.  
 PÂQUES V., *La religion des esclaves. Recherches sur la confrérie marocaine des Gnawa*, Moretti e Vitali editori, Bergamo, 1991.

### H35. HASSI-MOULLAH

C'est en 1933 que le nom est cité pour la première fois dans une publication concernant la préhistoire (Marchand Dr H., 1933). Mais peut-être s'agissait-il alors du puits de même nom (nommé aussi Hassi Cheikh ben Kouider) et non du site préhistorique, d'ailleurs tout proche. Le gisement se trouve à une trentaine de kilomètres à l'ouest de Ouargla (carte du Sahara, type Algérie au 1/100 000 – Ouargla, feuille N15. I.G.N. 1959) approximativement à 32° 00' de latitude Nord et 5° 00' de longitude Est.

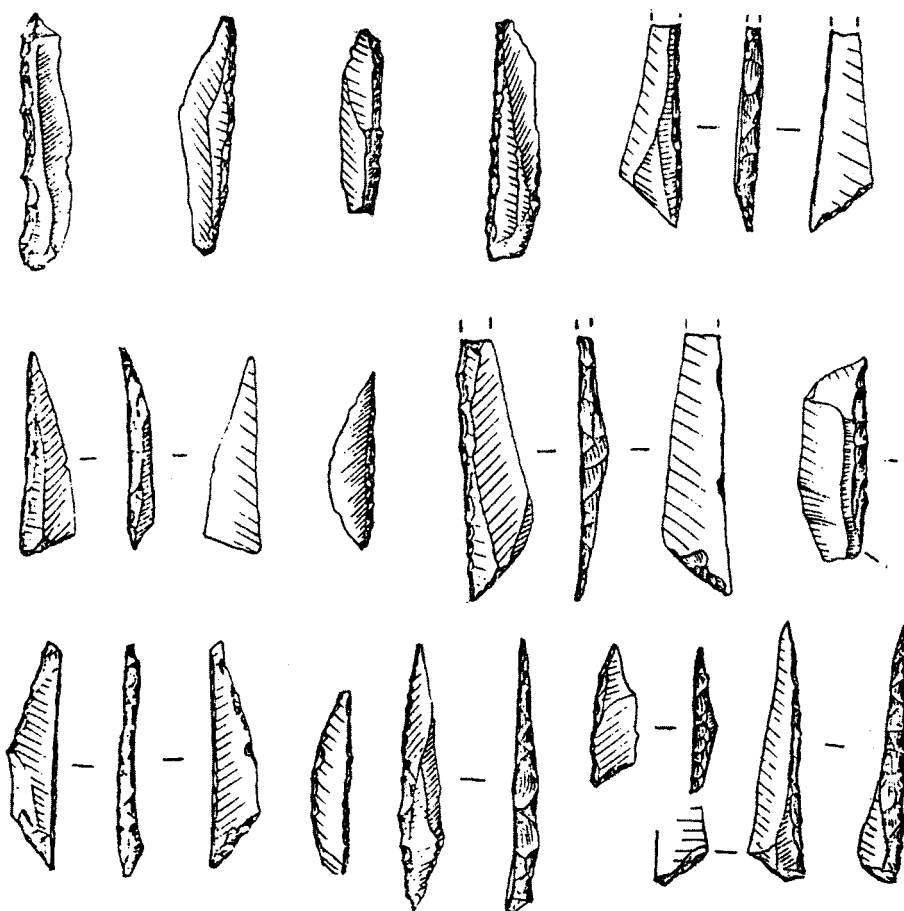
Connu depuis longtemps des "écrémeurs" dominicaux de sites préhistoriques, sa fouille entreprise en janvier 1965 par F. Marmier et G. Trécolle, se déroula



Coupe générale du gisement d'Hassi Mouillah.

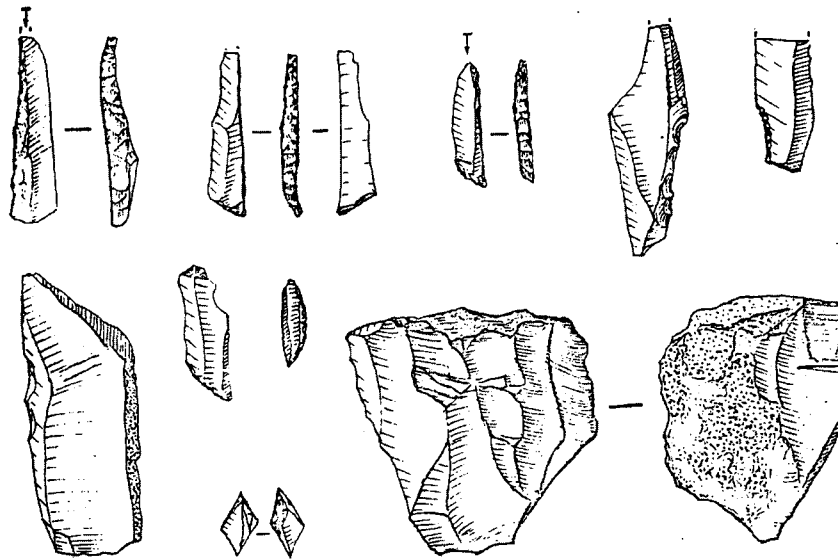
jusqu'en juin 1969 permettant l'établissement d'une coupe nord-sud de 27 m de longueur, atteignant en profondeur le substrat stérile.

Le gisement fait partie d'un ensemble d'habitats préhistoriques, échelonnés sur les berges d'une des "sebkhas" (lagunes desséchées) contenues à l'intérieur de la cuvette de Mellala : vaste dépression fermée orientée nord-sud, d'origine tectonique à évolution karstique. Le processus de constitution de la Sebkha Mellala et son évolution au cours des âges ont été fort complexes ; on a découvert récemment, à sa surface même, des outils atériens ce qui semble indiquer qu'ils n'ont pu être recouverts par des dépôts lagunaires après leur abandon, à moins que l'érosion ne les ait fait totalement disparaître, ce qui paraît improbable. Vraisemblablement, la sebkha a été fonctionnelle, peut-être même à plusieurs reprises après l'Atérien, mais les eaux n'ont pas alors recouvert la totalité de son étendue. Le gisement se trouve approximativement à la partie moyenne de sa rive occidentale, en bordure des gradins gréseux reliant la dépression au plateau du Continental terminal. Il est formé en son centre d'une butte de 2, 60 m à 3 m d'élévation, s'étendant sur une trentaine de mètres du nord au sud et une soixantaine de mètres de l'est à l'ouest, tandis que sa périphérie, pratiquement hori-



Lamelles à dos rectiligne de CNP 1 (Hassi Mouillah).





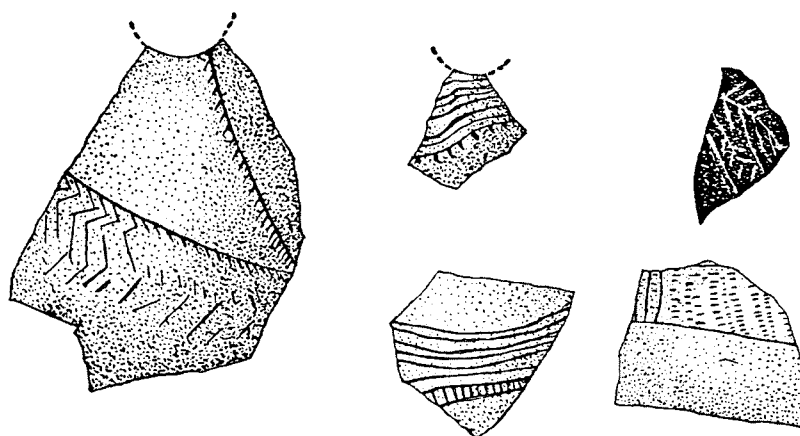
Industrie lithique de CNP 2 (Hassi Mouillah) (d'après G. Trécolle).

zontale, a des limites moins nettes, parfois confondues avec d'autres petits habitats de surface dont la densité est grande à cet endroit.

Les fouilles ont permis d'établir la stratigraphie du gisement (F. Marmier, G. Trécolle, 1968) et de préciser les caractéristiques majeures d'une industrie nouvelle, antérieure au Néolithique, dont l'existence avait été jusque là soupçonnée à partir de trouvailles de surface dans la région de Ouargla : le Ouarglien.

La stratigraphie a distingué schématiquement, de la surface à la profondeur :

1. Une couche superficielle de 5 à 7 cm d'épaisseur, de peu d'intérêt archéologique car les éléments n'en sont pas en place.
2. Un complexe néolithique de 1 m d'épaisseur environ subdivisé en plusieurs couches pour en faciliter l'étude. C'est un mélange de sable et de cendres dont les proportions varient d'une couche à l'autre. La couche la plus superficielle contenant des foyers au sens strict a pu de ce fait être datée grâce au C14 :  $5280 \pm 250$  ans, soit 3330 B.C. (Gif 438).
3. Une couche stérile de 1 m environ d'épaisseur, formée de sable plus ou moins concrétionné.
4. Une "couche noire profonde I" subdivisée elle aussi en deux pour l'étudier. Elle contient l'industrie égipaléolithique qui a reçu le nom de "Ouarglien", datée au C14 de  $8600 \pm 150$  ans (Monaco). Elle a 0,40 m d'épaisseur en moyenne et est fort homogène : cendres intimement mêlées au sable gypseux.
5. Une nouvelle couche stérile : sable avec passées gypseuses d'épaisseur variable : de 0,50 m à 1 m d'épaisseur.
6. Une dernière couche archéologique "couche noire profonde II" contenant de l'Epipaléolithique, beaucoup moins riche que C.N.P. I. Elle a été datée de  $7650 \pm 170$  ans, soit 5700 B.C. (Gif 1195).



Tests d'œuf d'autruche décorés de CNP 2 (Hassi Mouillah) (d'après G. Trécolle).

Après calibration on obtient pour C.N.P. I. 9225 B.P. et pour C.N.P. II. 8555 B.P. Pour le Néolithique : 6100 B.P. ce qui paraît s'accorder avec les résultats fournis récemment par la thermoluminescence : 6570 (BDX 112) et 6270 (BDX 114) B.P.

Le Néolithique paraît se rapprocher davantage de celui du nord de l'Algérie que de celui du Sahara central (Hoggar par exemple). Il comporte surtout des armatures de flèches où le type à pédoncule et ailerons domine, des trapèzes de types variés, des scalènes-perçoirs, des forets, des racloirs et des grattoirs en moindre nombre. L'œuf d'autruche est très utilisé : bouteilles, rondelles d'enfilage, fragments énigmatiques à bords biseautés. Le décor, lorsqu'il existe, est de médiocre qualité et géométrique. Meules et molettes sont abondantes. Les fragments de céramique sont fort nombreux : tessons de teinte sombre très durs provenant de récipients à paroi verticale et fond conique dépourvue de pied et d'éléments de préhension. Le décor pseudocordé par impression pivotante est le plus fréquent (Aumassip G., 1969). L'os a vraisemblablement été utilisé mais la nature des sédiments n'en a pas permis la conservation.

L'industrie des niveaux les plus anciens (C.N.P. I et C.N.P. II) est épipaléolithique. Elle utilise comme matière première la calcédoine, comme le Néolithique d'ailleurs. Le caractère essentiel en est le pourcentage dominant des lamelles à dos de types variés puis viennent les grattoirs, les coches et denticulés dont des scies. La technique du microburin y est employée de même qu'au Néolithique. L'emploi de l'œuf d'autruche est courant : très nombreux fragments d'orifices de bouteilles, parfois décorés. Les tests ont servi de supports à des dessins fort variés (scalariformes, chevrons, etc.) attestant des préoccupations esthétiques. Il y a des rondelles d'enfilage. Enfin les fragments de meules et de molettes abondent mais cela ne suffit pas à prouver un début d'agriculture.

Le Ouarglien ou Méllalien ainsi défini a été par la suite mis en évidence sur de nombreux sites de surface dans la région de Ouargla et la vallée de l'Oued Mya.

Si, jusqu'à présent, les résultats concernant la faune et la flore ont été quelque peu décevants, ceux de la sédimentologie ont été beaucoup plus encourageants : cependant, malgré leur mauvais état de conservation, certains fragments osseux ont permis l'identification du phacochère, de l'antilope bubale, d'un équidé

(probablement un zèbre), tandis que des fragments de bois calcinés appartiendraient à l'olivier, mais les pollens n'ont rien donné. Ces résultats qui font entrevoir un climat plus humide que l'actuel semblent d'ailleurs confirmée par l'analyse des sédiments (Marmier F, Nesson C. et Trécolle G., 1972) qui montre une évolution climatique vers l'aridité de l'Épipaléolithique au Néolithique au cours des trois millénaires séparant ces deux périodes.

L'intérêt du gisement est donc triple :

- Établissement d'une stratigraphie avec superposition de plusieurs niveaux archéologiques bien datés. Jusqu'alors on ne connaissait dans la région de Ouargla que des sites de surface.
- Mise en évidence d'une industrie épipaléolithique, le "Ouarglien" dont l'existence avait été seulement soupçonnée jusque là.
- Précisions apportées à une meilleure connaissance du climat lors de la fin du quaternaire dans cette partie du Sahara septentrional.

Malheureusement, depuis la fin des fouilles, des fouilleurs clandestins ont bouleversé la quasi totalité des dépôts néolithiques, aucune mesure de protection du site n'ayant été prise par les services concernés.

#### BIBLIOGRAPHIE

- MARCHAND Dr H., "Types rares et inédits de pointes néolithiques sahariennes", *Bull. de la Soc. d'Hist. Nat. d'Afr. du N.*, 193a, XXIV.
- CAMPS G., AUMASSIP G. et ROUBET C., "Présentation de deux industries à lamelles des régions sahariennes", *Bull. Soc. préhist. Fr.*, 1966, LXIII, 3, p. 631-642.
- MARMIER F. et TRECOLLE G., "Découverte d'un dépôt de onze 'bouteilles' en œuf d'autruche à Hassi Mouillah, région de Ouargla (Algérie)", *Bull. Soc. Préhist. Fr.*, 1966, LXIII, C.R.S.M. 9, p. 313-315.
- MARMIER F. et TRECOLLE G., "Stratigraphie du gisement d'Hassi Mouillah, région de Ouargla (Algérie)", *Bull. Soc. Préhist. Fr.*, 1968, LXV, C.R.S.M. 4, p. 121-127.
- AUMASSIP G., MARMIER F. et TRECOLLE G., "Dégraissants et forme des poteries. Remarque à propos de la céramique d'Hassi Mouillah", *Libyca*, 1969, XVII, p. 267-269.
- MARMIER F. et TRECOLLE G., "Étude de l'industrie du gisement d'Hassi Mouillah, région de Ouargla (Sahara algérien). I. L'œuf d'autruche", *Libyca*, 1971, XIX, p. 53-114.
- MARMIER F., NESSON C. et TRECOLLE G., "Étude sédimentologique du gisement préhistorique de Hassi Mouillah (Sahara algérien nord-oriental)", *Rev. de Géomorpho. Dynam.*, 1972, 1, XXI<sup>e</sup> année, p. 1-18.
- BOYE M., MARMIER F., NESSON C. et TRECOLLE G., "Les dépôts de la Sebkh Mellala", *Rev. de Géomorpho. Dynam.*, 1971, XXVII, p. 49-62.
- MARMIER F. et TRECOLLE G., "Étude de l'industrie du gisement d'Hassi Mouillah, région de Ouargla (Sahara algérien). II. Le matériel de broyage et les substances colorantes", *Libyca*, 1972, XX, p. 137-150.
- CAMPS G., *Les civilisations préhistoriques de l'Afrique du Nord et du Sahara*, Doin, Paris, 1974, p. 200-201
- MARMIER F., TIXIER J. et TRECOLLE G., "Étude de l'industrie du gisement d'Hassi Mouillah, région de Ouargla (Sahara algérien). III. L'industrie lithique néolithique", *Libyca*, 1978-79, XXVI-XXVII, p. 81-115.
- AUMASSIP G., *Néolithique sans poterie de la région de l'Oued Mya (Bas Sahara)*, Mém. du CRAPE, Alger, 1973.

G. TRECOLLE

(N.D.L.R.). Le terme de Ouarglien utilisé dans cette notice entre en synonymie avec celui de Mellalien (du nom de la Sebkh Mellala) qui a la priorité : G. Camps, 1974, p. 200.

**H36. HAWARA (voir H57. Howara)****H37. HELIX (voir E39. Escargotières)**

L'hélix (hélice) est un genre de gastéropode terrestre comprenant un grand nombre d'espèces vulgairement appelées escargots.

**Les escargots et les escargotières. L'époque préhistorique**

Les coquilles recueillies dans les sites capsien, ou d'autres gisements épipaléolithiques et néolithiques appartiennent toutes à des espèces actuellement vivantes. Elles sont très nombreuses et ne seront retenues ici, que les plus communes : *Helix Vermiculata*, *Helix Constantinae*, *Helix melanostoma*, *Helix punica*; celle-ci vit encore autour de Moularès parmi les touffes d'alfa et prédomine dans la couche grise du gisement capsien de l'abri 402.

Le terme d'hélix est souvent confondu avec celui d'escargot; c'est la raison pour laquelle il sera question ici de *Leucochroa candidissima* qui a une coquille plus épaisse et plus résistante que les helix. Dans cette espèce, l'animal ne peut être extrait qu'après cuisson. Or les Capsiens ignorant la céramique ou tout autre récipient allant au feu, devaient les faire cuire en jetant des pierres brûlantes dans un liquide contenu dans des outres ou des sparteries.

ESPÈCES	GISEMENTS PREHISTORIQUES						
	Khanguet el-Mouhaâd	Site 10	Site 12	Site 51	Medjez II	Dakhlat es-Saadane	Columnata
<i>Helix melanostoma</i>	57	34,6	78,4	62	39,3	X	X
<i>Leucochroa candidissima</i>	14	26,4	4,9	38,7	3	X	X
<i>Helix sitifensis</i>	X	22,9	11,2	1	X		
<i>Helix cespitum</i>	17	0,2	0,1		44,1		
<i>Rumina decollata</i>	X	9,2	5,4	0,2	X	X	
<i>Eobania punica</i>	X	2,6			X		
<i>Eobania constantinae</i>	10	0,9	1	0,4	1		
<i>Cryptomphalus aspersa</i>	X	0,7					

Pourcentages des principales espèces de mollusques terrestres dans quelques sites capsien.

**Les helix dans l'alimentation**

Durant l'époque préhistorique, dès l'Ibéromaurusien, les helix étaient consommés comme l'atteste par exemple le site du Cap Ténès ou de Rachgoun. Malgré le nom d'escargotières donné aux sites capsien, rien n'autorise à affirmer que l'escargot occupait la première place dans la cuisine de cette époque. Si l'on recherche par exemple dans les fumiers des habitants de Takrouna (Tunisie), les escargots ainsi vidés, on y trouve essentiellement des débris végétaux, parmi lesquels se perdent les coquilles d'hélix. Lorsque les tas d'ordures sont réduits à leurs éléments minéraux, les apparences seront renversées : seuls apparaîtront, comme dans les escargotières capsien, les helix, les pierres et les cendres. Il n'en reste pas moins cependant que, même réduites à leurs seuls éléments minéraux, certaines escargotières peuvent présenter des quantités consi-

dérables de coquilles particulièrement dans le Nord du territoire capsien (région de Constantine et de Sétif), elles sont moins spectaculaires dans les Néménchas ou la région de Gafsa, elles deviennent rares dans la région de Tiaret, voire même totalement absentes dans le voisinage de Djelfa ou des Ouled Djellal.

### ***Les helix dans la parure***

Quoique rarement utilisés dans la parure, on a cependant trouvé des helix perforés en Algérie à Columnata et Mechta-el-Arbi, au Maroc à Goutitir et au camp de Bou Ladjeraf à 8 km de Taza. Ces helix perforés étaient destinés à s'intégrer dans des colliers avec d'autres pendeloques.

Les coquilles terrestres décorées sont tout à fait exceptionnelles, telles onze coquilles de *Leuchochroa candidissima* découvertes à Columnata portant toutes des incisions et dont quatre exemplaires seulement sont munis d'un trou de suspension percé volontairement.

### ***Les helix dans les dégraissants***

Les helix n'étaient pas seulement consommées ou utilisées comme parure mais aussi comme dégraissants dans les poteries de nombreux sites du Maghreb, entre autres, le site de Néolithique de tradition capsienne du Damous el-Ahmar, dans lequel ce type de dégraissant a été reconnu dans 70 % des tessons. La même utilisation a été reconnue dans les grottes de Bou Zabaouine (région d'Aïn Beïda) et de Capeletti dans l'Aurès. Mais ni à El Oued, ni à Hassi Mouillah, on ne trouve de dégraissant de cette nature.

### **L'époque romaine**

À l'époque romaine, on appréciait aussi fortement les escargots d'Afrique ; ils servaient de mets de choix ou de médicaments. Ils étaient alors l'objet d'un véritable élevage. Les Romains consommaient les escargots bouillis, puis grillés. Ils en mangeaient avec du garum mêlé au vin comme remède pour les maux d'estomac et avaient mis au point plusieurs manières d'engraisser ces mollusques gastéropodes.

### **L'helix, un complément dans l'alimentation des populations berbères**

#### ***Les noms***

Les désignations des helix ou escargots varient d'une région berbérophone à l'autre.

*ææarus*, *taæarust* en Kabylie désigne les gastéropodes terrestres

On dit *buebue* en Ouargli

Ni en Kabylie, ni dans l'Aurès n'est signalé un rôle quelconque des helix dans l'alimentation.

Les paysans tunisiens qui ne pouvaient pas toujours compter sur la récolte des céréales faisaient encore appel, vers 1938, à la cueillette d'escargots. Mais cela est rare, alors qu'ils consomment les feuilles de mauves, de sinapis, les *terfès*, variétés de truffes blanches vendues sur le marché, les jujubes et les fruits du lentisque etc.

Pour retrouver un usage plus habituel des helix, il faut se rendre plus au Nord. Peut-être sont-ils moins abondants aujourd'hui que durant le Capsien. La steppe ne nourrit guère d'escargots, sauf les *Leuchochroa* et les nomades en consom-

maient peu. Dans le Sahel tunisien, en revanche, l'escargot est encore une nourriture fréquente au moins parmi certains groupes appauvris comme celui de Takrouna. Le Takrounien mange les helix bouillis. Pour sortir l'animal de sa coquille, il la perce au niveau de l'apex par pression d'une des canines et il aspire par l'orifice naturel de la coquille. Cela est vrai pour les *Helix vermiculata* à coquille fine. Pour les helix globuleux, comme *Helix melanostoma*, point n'est besoin pour tirer l'animal de percer la coquille.

Pour soigner la coqueluche des escargots sont chauffés dans l'eau après quoi on fait d'abord manger les mollusques au malade, puis on lui fait boire l'eau de cuisson.

En Kabylie, le chant d'un ancien jeu de noces dit : "*Escargot au burnous, dis-moi où tu t'habilles*".

#### BIBLIOGRAPHIE

- AUMASSIP G., "Étude des dégraissants dans la céramique du Néolithique de tradition capsienne", *Libyca*, t. XIV, 1966, p. 261-277.
- CAMPS G., *Les civilisations préhistoriques de l'Afrique du Nord et du Sahara*, Paris, Doin, 1974.
- CAMPS-FABRER H., *Parures des temps préhistoriques en Afrique du Nord*, Alger, Imprimerie officielle, 1960, 219 p., 5 tableaux, 5 cartes, 90 fig.
- DRACHLINE P. et PETIT-CASTELLI C., *A table avec César*, Sand, 1984.
- DALLET J.-M., *Dictionnaire Kabyle-Français*, LAPMO, Selaï, Paris, 1982, p. 1002.
- DELHEURE J., *Dictionnaire ouargli-français*, Selaï, 1987.
- DESPARMET, *Coutumes, institutions, croyances des indigènes de l'Algérie*, trad., en français et annoté par H. Pères et G.-H. Bousquet, t. I, L'enfance, le mariage et la famille, Alger, Carbonnel, 1939, 320 p.
- GSELL S., *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, t. I.
- GOBERT Dr E.-G., "Les escargotières. Le mot et la chose", *III<sup>e</sup> Congr. de la Fédération des Sociétés savantes de l'Afrique du Nord*, 1937, Constantine, t. II, (1938), p. 638-645.
- GOBERT E.-G., "El-Mekta, station princes du Capsien", *Karthago*, t. III, 1952, p. 3-79.
- LUBELL D., BALLAIS J.-L., GAUTIER A., HASSAN F.-A., "The prehistoric culture ecology of Capsian escargotières. Preliminary results of an interdisciplinary investigation in the Cheria. Télijdène région", *Libyca*, t. XXIII, 1975, p. 43-121.
- MARCAIS W. et GUIGA A., *Textes arabes de Takrouna*, I, *Textes*, Paris, Leroux, 1925, 423 p. ; II, *Glossaire*, Paris, Geuthner, 1958-1962, 4446 p., en 8 tomes.
- ROUBET C., *Économie pastorale préagricole en Algérie orientale. Le Néolithique de tradition capsienne. Exemple : l'Aurès*, Paris, CNRS, 1979.
- VAUFREY R., *Préhistoire de l'Afrique, t. I, Maghreb*, Publ. de l'Institut des hautes études de Tunis, vol. IV, 1955, p. 401.

H. CAMPS-FABRER

#### H38. HÉMOTYPOLOGIE (populations berbères)

La connaissance de l'identité biologique des populations humaines et de sa variabilité au travers de la compréhension des processus évolutifs et adaptatifs est le travail spécifique de l'anthropologie biologique. Le développement des travaux de recherche dans ce domaine a induit une multiplicité des approches : connaître la biologie des populations nécessite d'utiliser les données de la physiologie, de la génétique des populations, de la biochimie moléculaire ou de la biodémographie...

La pratique anthropologique au Maghreb a déjà une longue histoire qui remonte à la période coloniale (Ferrié, 1994). Ce sont les travaux de Kidder et *alii* (1955) qui ont permis une avancée importante dans les travaux d'anthropologie physique du Maghreb en montrant que contrairement aux idées reçues dans les milieux scientifiques de l'époque, il n'existait pas plus de spécificité biologique que d'anomalie dans cette région concernant les populations berbères : la fréquence "anormalement" élevée de blonds signalée dans les montagnes d'Afrique du Nord et qui a tellement retenu l'attention des "savants" européens du siècle dernier serait la même que celle observable sur l'ensemble du pourtour du bassin méditerranéen. Cette remarque induira un changement notable dans les travaux d'anthropologie biologique : le Maghreb ne sera plus l'objet d'une recherche de peuples insolites pour le lieu (des Berbères d'origine européenne qui n'auraient pas évolué depuis l'antiquité classique vivant au milieu d'Arabes d'origine asiatique) mais au contraire, celui de recherches s'attachant à comprendre les processus de migration et d'adaptation. A partir des années 50, il ne s'agira donc plus de rechercher à tout prix des marqueurs identitaires biologiques susceptibles de conférer à une partie des populations maghrébines une parenté avec les populations de l'Europe. La nouvelle tendance sera de s'inspirer du paradigme de Sergi (Sergi, 1901) en considérant les populations du Nord de l'Afrique comme les parties d'un tout, celui de l'ensemble méditerranéen, pour lesquelles certains chercheurs préconisent d'en faire l'histoire depuis les temps anciens (Chamla, 1978). La nouvelle problématique de recherche s'appuiera sur le postulat que les populations du Maghreb ont une histoire et qu'elles doivent être envisagées comme le produit de populations autochtones et de migrations de peuples qui se seraient sédentarisés au cours du temps (étude des variations de fréquences géniques pour voir le niveau de métissage). Que ce soit pour la morphologie (Ferembach, 1975), le polymorphisme génétique (Mourant et *alii* 1976) ou la dynamique du peuplement humain (Crogner, 1980), les synthèses anthropologiques effectuées depuis 20 ans (Boëtsch, 1995) ont insisté sur l'idée de continuum biologique au niveau régional : le bassin méditerranéen serait un lieu de confluence et de brassages continus de stocks géniques avec des apports venant aussi bien d'Europe que d'Afrique sub-saharienne ou d'Asie.

## Les groupes sanguins érythrocytaires

### *Le système ABO*

Les groupes sanguins sont déterminés par les variations de composition dans la structure de la membrane des globules rouges. Le système sanguin le plus connu et le premier découvert (en 1900 par Landsteiner) est le système ABO (en réalité A<sub>1</sub>A<sub>2</sub>BO). L'intérêt de l'étude des systèmes sanguins en anthropologie est que chacun d'entre eux présente une distribution originale, non superposable, à l'intérieur de l'espèce humaine. La fréquence relative de chaque polymorphisme dans des régions plus ou moins éloignées peut rendre compte des processus migratoires anciens.

Les premières publications de données sur le système ABO des populations maghrébines datent de 1930 pour la Tunisie (Caillon et Didier, 1930a et b), de 1931 et 1932 pour le Maroc (Coon, 1931 ; Kossovitch, 1932 ; Benoît et Kossovitch, 1932) et de 1933 pour l'Algérie (Horrenberger, 1933). Les premiers résultats insistent déjà sur l'hétérogénéité génétique des populations du Nord de l'Afrique ; ainsi, pour Caillon (1930a), la grande diversité observable pour les indices biochimiques s'explique par l'hétérogénéité de l'échantillon (n = 500 "musulmans tunisiens"). Dans une étude plus ciblée concernant la tribu berbère des "Douiret" dans le sud tunisien, Caillon (1930a) observe une différence notable avec l'échan-

tillon précédent des “Musulmans tunisiens”, en particulier dans la fréquence du groupe O, différence que les auteurs expliquent par le fait que les Douiret seraient d’origine autochtone très ancienne. C’est aussi ce que montre le travail de Benoît et Kossovitch (1932) sur trois échantillons berbérophones, avec néanmoins, une très grande homogénéité chez les Touaregs que les auteurs expliquent par une forte endogamie. Des études plus précises, comme celle sur deux communes du Sahara oranais, Beni Ounif et Figuig, indiquent que l’hétérogénéité apparente diminue lorsqu’on définit avec précision les échantillons. Dans ce cas, l’opposition de deux groupes “ethniquement” ou socialement distincts – comme c’est le cas ici des Berbères et des Haratins – se retrouve dans les patrimoines génétiques (Horrenberger, 1933). Gaud et Medioni (1948) ont eux aussi constaté un fort métissage dans les populations berbères ce qui leur avait déjà permis de constater la difficulté d’associer identité culturelle et identité génétique entre tribus berbérophones et tribus arabophones. Messerlin et Lorho (1951) puis Levesque (1955) vont poursuivre les travaux entamés par Gaud et Medioni sur le Maroc et tenter d’interpréter – à la lumière des sources historiques – le processus de peuplement et de métissage des populations berbères. Les Aït Haddidou, les Aït Izdek et les Aït Moghrad du Haut Atlas marocain seraient les descendants les moins métissés (surtout les Aït Haddidou) d’une population ancestrale autochtone.

Le premier travail d’envergure sur les groupes sanguins en Afrique du Nord, est sans nul doute celui de Kossovitch sur le Maroc qui désire montrer l’unité anthropologique et génétique des populations berbères peuplant le Nord-est de l’Afrique. Le docteur Kossovitch, chef de travaux à l’institut Pasteur, se rendit de très nombreuses fois au Maroc pour tenter de dresser un inventaire anthropologique systématique des tribus berbères, tant du point de vue de la morphométrie que de celui de la sérologie. Ce travail débuta au début des années 30, fut publié intégralement en 1953 sous forme d’un ouvrage impressionnant quant aux nombres de données présentées, mais qui s’avère être simplement un catalogue de variables anthropométriques et sérologiques pour l’ensemble des tribus marocaines. Le faible effectif étudié dans chaque tribu rend même les comparaisons entre celles-ci fort difficiles, à tel point que l’auteur lui-même n’a pu se résoudre à proposer la moindre synthèse (Kossovitch, 1953). Il présente néanmoins l’intérêt de montrer l’hétérogénéité génétique interne des populations berbères marocaines, celles du Nord étant plus proches du stock génique européen et celles du sud, de celui des populations sub-sahariennes. Les travaux menés par Levesque (1955) sur l’hématotypologie du Maroc au milieu des années 50 confirmeront les résultats de Gaud (1948) et Messerlin (1951) quant à l’hétérogénéité génétique des populations arabophones et berbérophones.

Pour l’Algérie, les études hématotypologiques furent assez systématiques à partir des années 1960, en particulier sous l’impulsion du Centre d’hématotypologie de Toulouse et du Centre national de transfusion sanguine d’Alger (Ruffié et *alii* 1962a, 1962b, 1962c, 1963; Benabadji et *alii* 1964; Ducos et *alii*, 1965...). Ces travaux concernaient des échantillons beaucoup plus importants et davantage resserrés que ceux de Kossovitch et ont pu servir à des comparaisons aux niveaux régionaux et internationaux (Ruffié et *alii*, 1976; Mourant et *alii*, 1976).

Les populations berbères du Nord de l’Algérie, comme celles de M’sirda-Fouaga dans l’arrondissement de Tlemcen présentent un relatif isolement génétique pour les systèmes ABO, Kell et Duffy, tout du moins par rapport aux populations du sud du Sahara (Ruffié et *alii*, 1962a); les populations berbères Aït Haddidou du Haut Atlas marocain semblent au contraire beaucoup plus métissées avec les populations originaires du sud du Sahara (Johnston et *alii*, 1963), ce qui peut paraître contradictoire avec les interprétations de Messerlin (1951) pour qui les Aït Haddidou seraient les plus purs représentants de la souche “pri-



mitive" autochtone. Que ce soit pour le Sahara, pour les massifs montagneux du Maghreb ou pour les zones côtières (Ruffié et *alii*, 1962a, 1962b, 1962c, 1963, 1966; Benabadji et *alii*, 1965a, 1965b, 1965c; Ducos et *alii*, 1965), les différentes fréquences géniques dans les systèmes érythrocytaires font apparaître un cline nord-sud mais pas de cline est-ouest (Barnicot et *alii* 1954; Benabadji et *alii*, 1969). Des études menées sur l'ensemble de l'Algérie (Benabadji et Chamla, 1971) puis du Maghreb montrent à la fois une grande homogénéité régionale avec cependant des particularismes locaux, comme dans les Aurès, dus vraisemblablement à des effets de dérive génique. Ainsi, la fréquence du groupe O diminue du nord au sud alors que celle du groupe B augmente.

Depuis une vingtaine d'années, les travaux sur ce système sont devenus plus rares en Algérie (Airèche et Benabadji, 1994); ils se continuent sur la Tunisie grâce aux travaux de Helal et *alii* (1981 b) et surtout de Masmoudi et Zaïeb (1986) et Hmida et *alii* (1994) qui montrent l'hétérogénéité dans la répartition des différents phénotypes à l'intérieur du pays.

### ***Les autres caractères sanguins érythrocytaires***

D'autres systèmes sanguins existent (on compte plus d'une cinquantaine de systèmes antigéniques), tel le système Rhésus, le système MNS, le système P, le système Kell, le système Lutheran, le système Diego, le système Duffy... auxquels il faut rajouter les immunoglobulines (Ig) dont les marqueurs sont les allotypes Gm, Am et Km.

Le système Rhésus a été assez peu étudié, que ce soit en Tunisie (Masmoudi & Zaïeb 1986) ou en Algérie (Benhamou et Zermati, 1953; Benabadji et Chamla, 1971, Airèche et *alii* 1982). Pour l'Algérie, les résultats parus dans les années 50 semblent plus refléter des problèmes d'échantillonnage que la réalité génétique des populations, comme semblent l'indiquer les différences élevées signalées entre les données de Barnicot en 1954 (Barnicot et *al.*, 1954) et ceux de Benabadji en 1965 (Benabadji et *al.*, 1965b). Benhamou et Zermati ne trouveront pas de différence entre les échantillons "arabes" et "berbères" qu'ils prélèvent. Les travaux indiquent généralement des différences significatives de fréquences avec les populations européennes : en un mot, tant pour le système Rhésus que pour le système Duffy, le système Kidd ou le système MNS, la population algérienne est intermédiaire entre les Africains du sud du Sahara et les Européens (Airèche et *alii*, 1982, Airèche et Benabadji 1986, 1988, 1990). Ceci est très net pour les systèmes Duffy et Kell puisque le facteur Fy (a) du système Duffy dépasse 30 % au nord du Sahara (M'Sirdas, Touaregs, Chaambas) et ne s'élève plus qu'à 5 % au sud du Sahara et que la fréquence du facteur Kell est comprise entre 03 et 08 au nord du Sahara et est inférieure à 03 au sud (Benabadji et *al.*, 1969). Cette position est confirmée pour les Berbères tunisiens à partir du système Rh, du système ABO (Helal et *alii*, 1981; Chaâbani et *alii*, 1984; Chaâbani & Cox 1988; Hmida et *alii* 1993, 1994); phénomène que nous retrouvons pour les allotypes Gm, Am et Km ou pour les récepteurs des lymphocytes T. Par contre, les dernières données concernant le système Kell étudié en Algérie (Airèche et Benabadji, 1995) semblent ne pas s'intégrer dans le grand cline régional nord-sud décrit précédemment.

### ***Les protéines sériques***

Le système génétique Gm des immunoglobulines a été peu étudié en Algérie ou au Maroc, par contre, il a été bien étudié en Tunisie (Lefranc et *alii*, 1979, Helal et *alii*, 1981, Chaâbani et *alii*, 1984; Chaâbani et Cox 1988; Ghanem et *alii*,

1988; Soua et *alii*, 1989), d'abord dans les villes de Sfax et de Mahdia, qui ne présentent pas de différences significatives de fréquences de sous-types entre elles, puis dans un échantillon représentatif de l'ensemble de la population tunisienne. Des comparaisons avec certaines populations méditerranéennes, en particulier avec la population libanaise, montrent des caractères génétiques semblables qui pourraient – selon certains auteurs (Lefranc et *alii*, 1979) – être attribués à une origine commune ancienne, vraisemblablement phénicienne. L'étude de ces marqueurs permet de caractériser une population en évaluant la part respective des différents mélanges qui lui donnent son identité actuelle, en particulier celui avec les populations d'Afrique noire (Chaâbani et Cox, 1988; Ghanem et *alii*, 1988). Ainsi, pour la zone de Tindouf, les immunoglobulines Gm ont permis de confirmer les hypothèses concernant le processus de peuplement de la région. Pour les deux grands groupes occupant cette zone on constate chez les Tadjakant, anciens nomades sédentarisés, qu'ils forment un groupe génétiquement mélangé entre Berbères sahariens et populations noires sub-sahariennes. Chez les Reguibat, nomades de l'Ouest saharien, le processus de mélange est moindre et s'explique par un niveau d'endogamie élevé. Mais les deux groupes demeurent quand même génétiquement assez proches. Le cas des populations touarègues du sud de l'Algérie montre la précision informative que l'on peut attendre du système Gm; en effet, on observe à la fois une forte homogénéité interne, avec de trois à cinq haplotypes et une hétérogénéité entre les différentes tribus touarègues du Tassili n'Ajjer (Lefèvre-Witier et Vergnes 1978; Lefèvre-Witier 1992).

## Conclusion

La constitution de bases de données hématologiques sur les populations berbères est assurément une première étape dans la constitution de grandes synthèses au niveau régional. La confrontation de données génétiques d'une part entre différentes populations et d'autre part avec d'autres types de données (linguistiques ou morphologiques) procurent de nouvelles grilles de lectures : les travaux de Sokal ou de Cavalli-Sforza en sont le témoignage. Parmi les travaux de synthèse, certains proposent de nouvelles hypothèses concernant le peuplement du bassin méditerranéen, avec une proximité relative pour l'ensemble des systèmes érythrocytaires et protéiques des pays riverains, à l'exception de la population algérienne qui se situerait beaucoup plus proche des populations sub-sahariennes que des autres pays méditerranéens (Triantaphyllidis et *al.*, 1986). D'autres suggèrent, à partir de calcul sur les distances génétiques, une autre hypothèse de peuplement datant du néolithique qui s'appuierait sur un faible apport génétique des populations sub-sahariennes à l'ensemble des populations du nord de l'Afrique, et une migration à la fois culturelle et génétique provenant du Proche-Orient et qui se serait diffusée selon un gradient est/ouest en isolant génétiquement les populations du Maghreb des populations européennes (Bosch et *al.*, 1997).

## BIBLIOGRAPHIE

- AIRECHE H. et BENABADJI M., "Le système Duffy en Algérie", *Rev. Fran. Transf. Immuno. Hémat.*, 24, p. 121-122, 1986.
- AIRECHE H. et BENABADJI M., "Rh and Duffy gene frequencies in Algeria", *Gene geography*, 2, p. 1-8, 1988.
- AIRECHE H. et BENABADJI M., "Kidd and MNS gene frequencies in Algeria", *Gene geography*, 4, p. 1-8, 1990.
- AIRECHE H. et BENABADJI M., "Gene frequency in the ABO, P and Lutheran systems in Algeria", *Transfus Clin. Biol.*, 3, p. 279-289, 1994.

- AIRECHE H., GUEGEN A., GOLMARD H. et BENABADJI M., "Détermination des fréquences géniques dans le système Rh en Algérie", *Rev. Fran. Transf. Immuno. Hémat*, 4, p. 383-387, 1982.
- BARNICOT N.A., IKIN E.W. et MOURANT A.E., "Les groupes sanguins ABO, MNS et rhésus des Touaregs de l'Aïr", *L'Anthropologie*, 58, p. 231-240, 1954.
- BENABADJI M. et CHAMLA M.-C., "Les groupes sanguins ABO et Rhésus des Algériens", *L'Anthropologie* 75 (5-6), p. 427-442, 1971.
- BENABADJI M., COLOMBER P. et LARROUY G., "Étude hématimétrique de quelques populations du massif du Hoggar", *Bull. de Pathologie exotique* 58 (2), p. 312-319, 1965a.
- BENABADJI M., RUFFIE J., LARROUY G., DUCOS J. et VERGNES H., "Étude hémotypologique des populations du massif du Hoggar et du plateau de l'Aïr : I : Les groupes érythrocytaires", *Bull. Mém. Soc. Anthropol. de Paris* (XI<sup>e</sup> sér.), 7, p. 171-180, 1965b.
- BENABADJI M., RUFFIE J., LARROUY G. et VERGNES H., "Étude hémotypologique des populations du massif du Hoggar et du plateau de l'Aïr : II : Les groupes sériques", *BMII. Mém. Soc. Anthropol. de Paris* (XI<sup>e</sup> sér.), 7, p. 181-184, 1965c.
- BENABADJI M., RUFFIE J. et LEFEVRE-WITTIER P., "Les grandes données de l'hémotypologie des populations sahariennes", *Biologie des populations sahariennes*, Alger, Institut de santé publique, pp. 51-74, 1969.
- BENHAMOU E. et ZERMATI M., "Groupes ABO et Rh en Algérie", *Primero coloquio de hematologia africana*, Lisboa, Ministerio de Ultramar, pp. 29-32, 1953.
- BENOÎT F. et KOSSOVITCH N., "Les groupes sanguins chez les Berbèrophones. (Île de Djerba, Hoggar, Maroc)", *C.R. séances Soc. Biol.*, 109, p. 198-200, 1932.
- BOETSCH G., "Les recherches sur la biologie des populations du Maghreb (1975-1994)", *Annuaire de l'Afrique du Nord* – 1993, Paris, CNRS, pp. 325-360, 1995.
- BOETSCH G. et FERRIE J.-N., "Blonds (Berbères)", *Encyclopédie Berbère*, X, p. 1539-1544, 1991.
- BOSCH E., CALAFELL F., PEREZ-LEZAUN A., COMAS D., MATHEU E. et BERTRANPETIT J., "Population history of North Africa : Evidence from classical genetic markers", *Human biology*, 69 (3), p. 295-311, 1997.
- BURESI C., GHANEM N., HUCK S., LEFRANC G. et LEFRANC M.-P., Exon duplication and triplication in the human T-cell receptor gamma (TRG) constant region genes and RFLP in French, Lebanese, Tunisian and black african populations, *Immunogenetics*, 29, p. 161-172, 1989.
- CAILLON L. et DISDIER C., "A propos des groupes sanguins. Leurs rapports avec les différentes races de la Tunisie", *Arch. Inst. Pasteur Tunis*, 19, p. 41-49, 1930a.
- CAILLON L. et DISDIER C., "Les groupes sanguins d'une tribu berbère tunisienne, les Douïret", *Arch. Inst. Pasteur Tunis*, 19, p. 50, 1930b.
- CHAABANI H. et COX W., "Genetic characterization and origin of Tunisian Berbers", *Human heredity*, 38 (5), p. 308-316, 1988.
- CHAABANI H., HELAL A., VAN LOGHEM E., LANGANEY A., BEN AMMAR ELGGAIED A., RIVAT-PERAN L. et LEFRANC G., "Genetic study of tunisian Berbers. I-Gm, Am, and Km immunoglobulin allotypes and ABO blood groups", *Journal of Immunogenetic*, 11 (2), p. 107-113, 1984.
- CHAMLA M.-C., "Le peuplement de l'Afrique du nord de l'épipaléolithique à l'époque actuelle", *L'Anthropologie*, 82 (3), p. 385-430, 1978.
- CROGNIER E., "L'Europe et le bassin méditerranéen, dans J. HIERNAUX (ed.)", *La Diversité biologique humaine*, Paris, Masson; Montréal, Presses de l'Université, p. 37-106, 1980.
- DUCOS J., FERNET P. et VERGNES H., "Étude hémotypologique des populations du Tidikelt, les groupes sériques", *Bull. Mém. Soc. Anthropol. de Paris*, (XI<sup>e</sup> sér.), 7, p. 185-187, 1965.
- FEREMBACH D., "Histoire raciale de l'Afrique du Nord et Histoire raciale du Sahara septentrional" in I. Schwidetzky (ed.), *Rassengeschichte der Merl. schheit*, T.3, München-Wien, Oldenbourg, p. 90-169, 1975.
- FERRIE J.N., "Sciences coloniales, centralité scientifique et périphérie savante. Le Maghreb et l'Égypte comme applications locales d'un discours global", *Annales islamologiques (IFAO)*, XXVIII, p. 231-257, 1994.

- GAUD J. et MEDIONI L., "Sur la répartition des groupes sanguins au Maroc", *Bull. Inst. Hyg. Maroc*, VIII, p. 91-101, 1948.
- GHANEM N., BURESI C., MOISAN J.-P., BENSMANA M., CHUCHANA P., HUCK S., LEFRANC G. et LEFRANC M.-P., "Deletion, insertion and restriction site polymorphism of the T-cell receptor gamma variable locus in french; Lebanese, Tunisian and Black African population", *Immunogenetics*, 30, p. 350-360, 1989.
- GHANEM N., DARIAVACH P., BENSMANA M., CHIBANI J., LEFRANC G. et LEFRANC M.-P., "Polymorphism and immunoglobulin lambda constant region genes in population from France, Lebanon and Tunisia", *Exp. Clin. Immunogenet.*, 5, p. 186-195, 1988.
- HELAL A.N., CHIBANI J., LEFRANC M.-P., BOUKEF K. et LEFRANC G., "Polymorphisme des systèmes ABO, rhésus, alpha-1-antitrypsine et haptoglobine dans la population tunisienne", *Rev. Essaydali* (Tunisie), 1 (2), p. 24-26, 1981.
- HMIDA S., MAAMAR M., MOJAAT N., ABID S., MIDOUNI B. et BOUKEF K., "Polymorphisme du système ABO dans la population tunisienne", *Transf. Clin. Biol.*, 4, p. 291-294, 1994.
- HORRENBERGER R., "Recherche sur les groupes sanguins dans le sahara oranais", *Arch. Inst. Pasteur d'Algérie*, 11, p. 443-444, 1933.
- JOHNSON R., IKIN E. et MOURANT A., "Blood groups of the Ait Haddidou Berbers of Morocco", *Human Biology*, 69, p. 514-523, 1963.
- KIDDER H.N., C.S. COON et BRIGGS L.C., "Contribution à l'anthropologie des Kabyles", *L'Anthropologie*, 59 (1), p. 62-79, 1955.
- KOSSOVITCH N., "Recherches anthropométriques et sérologiques (groupes sanguins) chez les Israélites du Maroc", *C.R. séances Soc. Biol.* (109), p. 9-11, 1932.
- KOSSOVITCH N., *Anthropologie et groupes sanguins des populations du Maroc*, Paris; Masson, 1953.
- LEFEVRE-WITTIER P. et VERGNES H., "Genetic structure of Ideles in (R.-J. MEIER, C. OTTEN & ABDEL-HAMEED) *Evolutionary models and studies in human diversity*, Paris et La Haye, Mouton, p. 255-276, 1978.
- LEFEVRE-WITTIER P., "Micromigrations of isolated Tuareg tribes of the Sahara desert", in (D.-F. Roberts, N. FUJIKI et K. TORIZUKA Eds) *Isolation, migration and health*, Cambridge, Cambridge University Press (Society for the study of human biology – Symposium n° 33), p. 192-203, 1992.
- LEFRANC G., LANGE G. de, RIVAT L., LANGANEY A., LEFRANC M.-P., ELLOUZE L., SFAR G., SFAR M. et LOGHEM E. de, "Gm, Am et Km immunoglobulin allotypes in two populations in Tunisia", *Human genetic*, 50 (2), p. 199-211, 1979.
- LEVEQUE J., "Les groupes sanguins des populations marocaines", *Bull. Inst. Hyg. Maroc*, XV, p. 237-321, 1955.
- MASMOUDI H. et ZAEB H., Les fréquences géniques des groupes sanguins ABO et rhésus dans la population tunisienne, *Tunisie (La) médicale*, 64 (6-7), p. 581-585, 1986.
- MESSERLIN A. et LOHRO J., "Groupes sanguins et facteurs rhésus au Maroc – Contribution à l'ethnologie marocaine", *Bull. Inst. Hyg. Maroc*, XI, p. 97-119, 1951.
- MOURANT A.E., KOPEC A.C. et DOMANIEWSKA-SOBCZAK K., *The distribution of the human blood groups and others polymorphisms*, (Second Edition), London, Oxford University Press, (Ch. 16 : The near East : Arabs and Jews, p. 76-81 ; Ch. 17 : North Africa, p. 83-88.), 1976.
- ROPARTZ C., RUFFIE J., DUCOS J. et RIVAT L., "Sur la répartition des groupes sériques dans les populations de la Saoura (Sahara occidental)", *C.R. Soc. Biol.*, 155 (7), p. 1589-1590, 1961.
- RUFFIE J., BENABADJI M. et LARROUY G., "Étude hématologique des populations sédentaires de la Saoura (sahara occidental) I : les groupes sanguins érythrocytaires", *Bull. Mém. Soc. Anthropol. de Paris*, IX, (XI<sup>e</sup> série), p. 45-53, 1966.
- RUFFIE J., CABANNES R. et LARROUY G., "Étude hématologique des populations berbères de M'sirda-Fouaga (Nord-Ouest oranais)", *Bull. Mém. Soc. Anthropol. de Paris*, (IX<sup>e</sup> série) III, 3, p. 294-314, 1962a.
- RUFFIE J., DUCOS J. et LARROUY G., "Étude hématologique des populations Chaumbas de la région du M'zab (département des oasis)", *Bull. Mém. Soc. Anthropol. de Paris*, (IX<sup>e</sup> série), III, p. 354-371, 1962b.

RUFFIE J., DUCOS J. et SICART M., "Étude séro-anthropologique des populations Reguibat (Sahara occidental)", *Proc. 8th congress of Int. Soc. Blood Trans. (Tokyo) 1960*, p. 187-194, 1962c.

RUFFIE J., DUCOS J. et VERGNES H., "Étude hémostypologique des populations du Tidikelt (Sahara central)", *Bull. Mém. Soc. Anthropol. de Paris*, (XI<sup>e</sup> série) IV, 3, p. 531-544, 1963.

RUFFIE J., LEFEVRE-WITTIER P., BENABADJI M., VERGNES H., MARTY Y., BLANC M., MAURAN-SANDRAIL A. et CONSTANS J., "Genetic markers of blood in some populations of North Sahara (1967)", *Yearbook of physical anthropology*, XX, p. 181-202, 1976.

SERGI G., *The mediterranean race : a study of the origin of european peoples*, London, W. Scott, 1901.

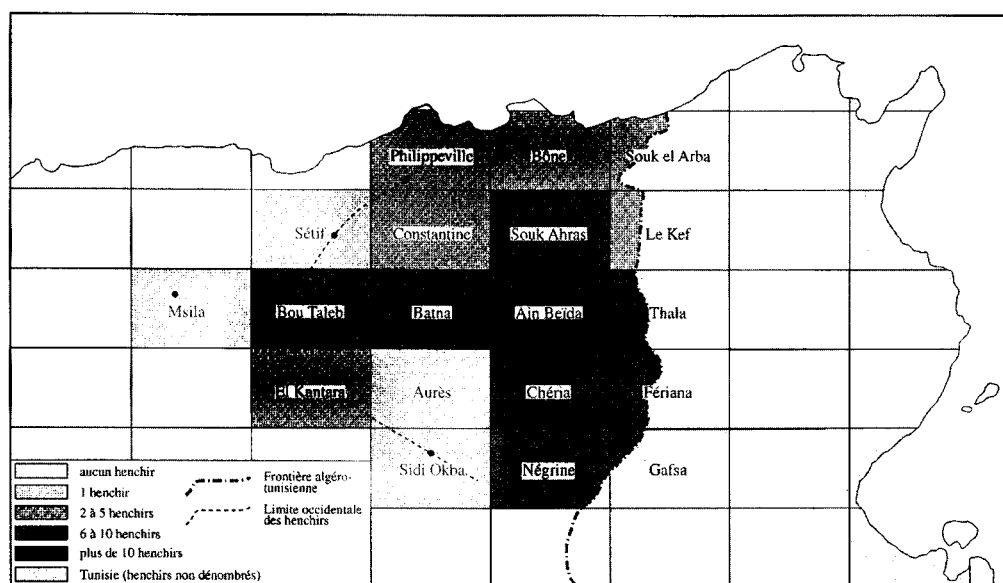
SOUA Z., GHANEM N., BEN SALEM M., LEFRANC G. et LEFRANC M.-P., "Frequencies in the human immunoglobulin IGHA2\*M1 and IGHA2\*M2 alleles corresponding to the A2m (1) and A2m (2) allotypes in French, Lebanese, Tunisian and black african", *Nucleic Acids Res.*, 17, p. 3624, 1989.

TRIANTAPHYLIDIS C.D., KOUVATSI A., KAPLANOGLU L. et NATSIU T., "Genetic relationships among the inhabitants of nine mediterranean countries", *Human heredity*, 36, p. 218-221, 1986.

G. BOETSCH

### H39. HENCHIR (Anschr)

Le mot henchir tient une place très importante dans la toponymie de la Berbérie orientale où l'on dénombre des centaines d'occurrences associées à des noms de personnes, de plantes, d'animaux, de formes de relief. Ce toponyme demeure mystérieux quant à son origine. Selon la plupart des linguistes la racine n'est pas arabe. Ch. Tissot dit que henchir est emprunté à la langue berbère mais ce mot est inconnu dans les régions berbérophones du Maghreb central et du Maroc et on ne voit pas de quelle racine libyco-berbère pourrait dépendre ce terme. L'emploi du mot henchir est si fréquent que, sur les cartes de Tunisie et d'Algérie



Henchirs signalés dans l'index de l'Atlas archéologique.

orientale, ce nom est abrégé régulièrement en H<sup>ir</sup>. Sur le territoire de la Tunisie henchir est répandu depuis le littoral du Nord tunisien jusqu'aux confins du Sahara. S'il est aussi répandu, son extension n'est pas régulière ni uniforme. D'une façon générale, le henchir s'applique à des terres planes dans des zones alluviales et les bords de sebkhas ; il peut aussi occuper les versants de collines mais il fuit le djebel et les régions rocheuses. Les plus fortes concentrations de henchir se situent dans la région à l'ouest de Tunis où les beys constituèrent au XVIII<sup>e</sup> siècle de vastes domaines dans lesquels "les terres vivifiées" s'interpénétraient avec les mawâts (terres "mortes") c'est-à-dire non cultivées depuis au moins trois ans consécutifs. L'absence de bornage facilitait la mainmise du beylik sur les terres mawât. Cette pratique s'intensifia au cours du XVII<sup>e</sup> siècle. C'est sous le règne de Hušayn Bin Ali (1705-1740) que se constituent les henchirs beylicaux, vastes espaces unis qui permirent aux beys d'accorder des concessions foncières aux ministres qu'il voulait récompenser. Une telle pratique connut son plein développement au temps de Sadok Bey (1859-1882). Le principal bénéficiaire fut le ministre Khéredine Pacha qui reçut en pleine propriété le vaste domaine de l'Enfida\* et d'autres territoires du Nord. Le domaine de l'Enfida avait déjà été l'objet d'une donation, celle faite à la remuante tribu des Aouled Saïd. Celle-ci, s'étant révoltée à nouveau, vit ses terres confisquées par le beylik.

Les henchirs ne sont pas cantonnés dans les seules plaines de la Tunisie septentrionale. Ils entrent dans la constitution de très nombreux toponymes jusqu'au Sud de Gabès. Ils abondent dans le Sahel mais aussi au pied de la dorsale tunisienne et dans la steppe (Kairouan, Sbeïtla, Feriana) jusqu'à la frontière algérienne. Au-delà de celle-ci, c'est une densité encore plus forte de henchirs que fait connaître les cartes aux 50 000<sup>e</sup> et 200 000<sup>e</sup> de l'Algérie. Utilisant les index de l'*Atlas archéologique de l'Algérie*, on dénombre des henchirs qui désignent des ruines romaines : de l'Est vers l'Ouest, on note une réduction brutale de ces occurrences. Le tableau que l'on peut dresser révèle la disparition totale de ce toponyme à l'Ouest du méridien de Sétif. On notera qu'à l'Est, seule la partie algérienne des cartes a été dépouillée (feuilles de Souk-el-Arba, du Kef, Thala, Feriana et Gafsa).

Une telle extension demeure sans explication. On peut certes constater que, spécifiquement tunisien, le mot henchir est aussi fréquent en Algérie orientale qu'en Tunisie. La limite occidentale rappelle une autre répartition qui, à première vue, n'a aucune relation avec elle, celle des dolmens, si nombreux dans le voisinage de Constantine et qui disparaissent à l'Ouest d'une ligne Igilgili-Sétif. Or, cette limite culturelle a duré des siècles ; c'est elle qui séparait les Numides Massyles des Masaesytes et c'est par là que passèrent successivement les frontières orientales du royaume maure et celles des provinces romaines : à l'Est, la Numidie, à l'Ouest, la Maurétanie. Il y a là une donnée fondamentale de l'histoire du Maghreb.

Le terme henchir recouvre donc assez exactement cette partie de l'Afrique du Nord à laquelle les Arabes donnèrent ou plutôt conservèrent l'ancien nom d'Africa devenue Ifriqiya c'est-à-dire les territoires actuels de la Tunisie et de l'Algérie orientale.

L'origine et la signification du nom henchir demeurent mystérieuses. Nous avons recherché en vain la racine arabe qui aurait pu donner ce vocable. Tissot s'est montré peu prudent en affirmant qu'il avait été emprunté à la langue berbère. Or ce nom est inconnu dans les régions berbérophones d'Algérie et du Maroc. Il existe cependant un terme d'une prononciation très voisine Ašir (achir\*) dont Ph. Leveau a reconnu la fréquence dans l'arrière-pays de Cherchel. Or achir tout comme henchir est un toponyme étroitement associé à la présence de ruines. Dans la langue tunisienne actuelle, henchir désigne un domaine, de vastes terres cultivées surtout en céréales. Dans une étude récente A. Hénia analysant

la stratégie économique des beys de Tunis et de leur entourage au XVIII<sup>e</sup> siècle fut conduit à expliquer la formation et la naissance des henchirs. Il rappelle d'abord que le mot est d'un usage spécifiquement tunisien en y ajoutant toutefois le Constantinois. Il apparut dès le XVI<sup>e</sup> siècle dans les documents juridiques relatifs à l'appropriation des terres de parcours. Jusqu'au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, le mot henchir est régulièrement employé pour désigner de vastes terres dont certaines sont des mawâts d'autres vivifiées sont découpées en unités de productions qui sont elles aussi désignées par le mot henchir. La consultation des dictionnaires et des traductions du XIX<sup>e</sup> siècle (Beaussier, Pellissier, Remusat, Cherbonneau) confirme l'ancienneté et l'évolution du sens agraire donné aux henchirs.

Cependant une autre acception est aussi répandue que la précédente. Henchir désigne les ruines romaines et ce sens est ancien : déjà Peyssonnel en 1724 savait que henchir (il écrit "hinsir") signifiait ruine. Au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, pour Cherbonneau, le mot henchir est attribué aux ruines romaines.

Les auteurs ont tenté d'expliquer les deux sens du mot henchir par les qualités des sols au voisinage des ruines romaines qui se situent le plus souvent dans les endroits les plus fertiles. Cette curieuse explication proposée par Pellissier de Raynaud et reprise par Tissot est à l'origine d'une métaphore contemporaine qui dit d'une vieille femme que c'est un henchir (en français, on dirait une ruine). D'après A. Beschaouch henchir aurait le sens général de ruines mais serait plus précisément appliqué à des champs où les restes architecturaux sont complètement détruits et arasés.

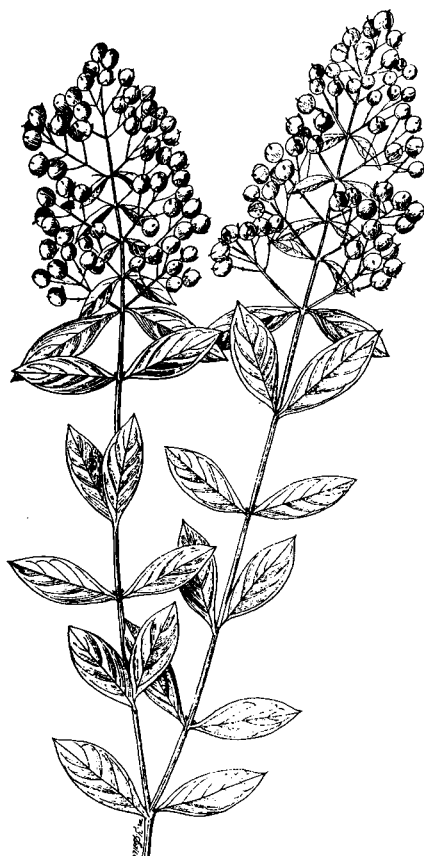
#### BIBLIOGRAPHIE

- BEAUSSIER M., *Dictionnaire pratique arabe-français*, nouvelle édition par M. Ben Cheneb, Alger, 1931
- BRUNSCHWIG R., *La Berbérie orientale sous les Hafsides des origines à la fin du XV<sup>e</sup> siècle*, Paris, Maisonneuve, 1940-1947
- HENIA A., *Propriété et stratégies sociales à Tunis à l'époque moderne*, Faculté des Lettres et Sciences Humaines, Tunis, 1995
- HENIA A., "Les terres mortes de la Tunisie utile et les nouvelles stratégies foncières à l'époque moderne", *REMMM*, 79-80, 1996, 1-2, p. 127-142
- LEVEAU Ph., "Asir", *Encyclopédie berbère*, t. VII, 1989, p. 170-171
- PELLEGRIN A., *Essai sur les noms de lieux d'Algérie et de Tunisie Étymologie et signification*, Tunis, SAPI, 1949
- PELLISSIER de RAYNAUD E., "Description de la Régence de Tunis" dans *Exploration scientifique de l'Algérie*, t. XVI, Paris, 1863
- PONCET J., *La colonisation et l'agriculture européenne en Tunisie depuis 1981*, Paris-La-Haye, Mouton, 1962
- TISSOT Ch., *Géographie comparée de la province romaine d'Afrique*, t. I, *Géographie physique, Géographie historique, Chorographie*, Paris, 1884, t. II *Géographie ancienne*, Paris 1888
- VALENSI L., *Fellahs tunisiens : l'économie rurale et la vie des campagnes aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles*, Paris-La-Haye, Mouton, 1977

G. ET H. CAMPS

#### H40. HENNÉ

*Lawsonia inermis* L. (L. *Alba* Lamk.). Arbrisseau de la famille des Lythracées, originaire du sud de l'Iran et de la Mésopotamie (voir F. Aubail-Sallenave 1982), introduit en Égypte sous la XX<sup>e</sup> dynastie ; la momie de Ramsès II avait les mains et les pieds teints au henné. Le henné est cultivé en particulier au Maroc



Fleur de henné.

(Azemmour, Doukkala, Tafilalet, Sous, Drâa ; voir J. Bellakdar 1997 : 381-382), en Mauritanie, dans le Touat et la Saoura, le Djérid, la Tripolitaine, l'Égypte, la Nubie. Mais il n'existe pas au Sahara central car sa culture exige une longue saison chaude et une bonne irrigation.

Se dit *anella* en tamâhaq et en dialecte de Ghât, *lhenni* en kabyle, *el henni* en mozabite, en ouargli et en tamazight du Maroc et *hinna'* en arabe (*Encyclopédie de l'Islam*, nouvelle édition, p. 477). Son usage aurait atteint le Sahara du sud-est et l'Afrique tropicale (Kawar et Tchad) par le canal de l'Égypte pharaonique bien avant l'arrivée des Arabes. Ces derniers l'ont ensuite répandu en Afrique du Nord, en Mauritanie jusqu'au Mali et en Espagne andalouse. Ainsi s'expliquerait l'aire d'emploi de la racine arabe de ce mot et les vertus qu'on lui accorde en pays musulman.

C'est l'arbre "qui pousse au paradis". Sa fleur passe pour avoir été la favorite du Prophète "la reine, disait-il, de toutes les fleurs au parfum suave de ce monde et du prochain" (E.-G. Gobert, 1961). "En Mauritanie, l'on ajoute qu'il a d'abord poussé à l'intention de la fille du Prophète et qu'elle fut la première femme à faire de sa teinte rouge une parure" (A. Tauzin, 1998 : 14). Tous les usages et croyances autour du henné semblent avoir été véhiculés en Méditerranée et en Afrique pré-saharienne par les Arabes et leur civilisation. L'on remarque que les régions berbères, peu arabisées, en font un usage restreint ; mais



peut-être aussi en raison de leur pauvreté et de la rusticité de leur vie. Chez les Touaregs du Sahara central il est traditionnellement absent. Le Père de Foucauld note : “l’arbuste appelé *anella* n’existe pas dans l’Ahaggar ; les feuilles d’*anella* y sont peu employées” (*Dict. touareg-français* III : 1386). En revanche, dans les lieux où le henné est cultivé et dans les grandes cités aux mœurs raffinées, ses vertus sont multiples : prophylactiques, thérapeutiques et médicales, cosmétiques, décoratives, etc.

La fleur de henné “n’est pas tenue par les Européens pour agréable ; les Tunisiens comme les peuples du Proche Orient, en font au contraire leurs délices. Un buisson de henné, dans les petits jardins des villes, dans la cour centrale des maisons est souvent cultivé pour sa fleur. Ses longues grappes dégagent une odeur extrêmement puissante et extrêmement diffusible qui rappelle, lorsqu’elle est diluée et perçue de loin, celle de plusieurs fleurs blanches, le troène ou l’aubépine, mais qui donne, lorsqu’elle est dense et perçue de près, une impression très vive de sperme, de mucus vaginal, ou de liquide amniotique. Il semble que cette note particulière est due à la présence de l’aldéhyde alpha-amyl-cinnamique qui sans doute n’existe pas dans les liqueurs animales...” (E.-G. Gobert 1961, p. 16 ; voir aussi D. Lemordant et J.-P. Forestier 1983).

Recommandé par le Prophète, le henné est crédité d’une puissante *baraka*. Maurice Reygasse (conservateur du Musée du Bardo à Alger dans les années 50) raconte dans ses carnets de notes, vers 1930, avoir vu un taleb asperger un campement touareg à l’aide d’un bâton trempé dans un seau d’eau où avaient macéré des feuilles de henné. C’était certainement un rituel d’exorcisme ou de bénédiction particulièrement rare chez les Touaregs. Au Mزاب, on broie les branchettes de henné mises ensuite dans la crapaudine des portes cochères en bois, pour favoriser la bienveillance des visiteurs (voir J. Delheire 1986, p. 247). Toutes les applications corporelles, sur les mains, les pieds, la tête et les cheveux ont un rôle protecteur à la fois magique et médical, de par la couleur rousse du henné et la *baraka* qu’on lui accorde avec ses effets thérapeutiques. Appliquées en pâte, les feuilles de henné préalablement réduites en poudre et humectées d’eau, sont astringentes pour la peau, cicatrisantes pour les blessures, les contusions et la plaie ombilicale du nouveau né. Elles sont aussi “un résolutif des entorses, luxations, fractures et étirements des ligaments” (J. Bellakhadar 1997, p. 382). En infusion le henné soigne les ulcères, les diarrhées, la lithiase rénale et peut servir aussi de collyre pour les ophtalmies. Car la vertu “froide” attribuée au henné est censée guérir les maladies “chaudes”. En cataplasme sur le front et les tempes, il calme les maux de tête et les migraines. En pommade avec du beurre, le henné soigne les brûlures ou même les boutons comme ceux de la varicelle. En teinture sur le cuir chevelu, il aurait une action anti pelliculaire et anti séborrhéique. Il est aussi employé en maroquinerie pour la teinture des peaux, celle de la laine et de la soie, avec addition de mordants et de fixateurs comme l’alun, le tartre et le sulfate de fer (voir J. Bellakhadar, *ibid.*). L’on teint aussi quelquefois la queue des chevaux et le frontal des vaches et taureaux en signe conjurateur et protecteur contre les maladies.

Mais l’importance et la présence du henné sont particulièrement remarquées dans les cérémonies du mariage. La mouture des feuilles séchées, la préparation des pâtes et onguents, la pose des décors au henné sur les mains, les pieds de la fiancée, la distribution des restes de la pâte aux “demoiselles d’honneur”, aux femmes de la maison et sur les mains du marié ont été longuement décrites par de nombreux auteurs (voir en particulier A. Louis, W. Marçais et A. Guiga pour la Tunisie ; J. Desparmet, Ed. Doulté, M. Gaudry, A.-M. Goichon pour l’Algérie ; E. Westermarck, M. Maurin Garcia pour le Maroc ; A. Tauzin pour la Mauritanie). Aujourd’hui, les décors très recherchés opérés sur les membres,

le corps et même le visage des femmes deviennent un art consommé réservé à des spécialistes qui jouent sur la force des couleurs, les surfaces du corps, mais qui restent toujours fidèles aux dessins géométriques ancestraux, qu'on retrouve en partie sur les bois sculptés et peints, les poteries, les portes des greniers collectifs peintes ou sculptées, les coffres kabyles, les peintures intérieures des maisons, les tatouages, dans tout cet art domestique, prophylactique, anhistorique, intemporel, qui est un des grands traits culturels de la Berbérie ou *Timuzgha*.

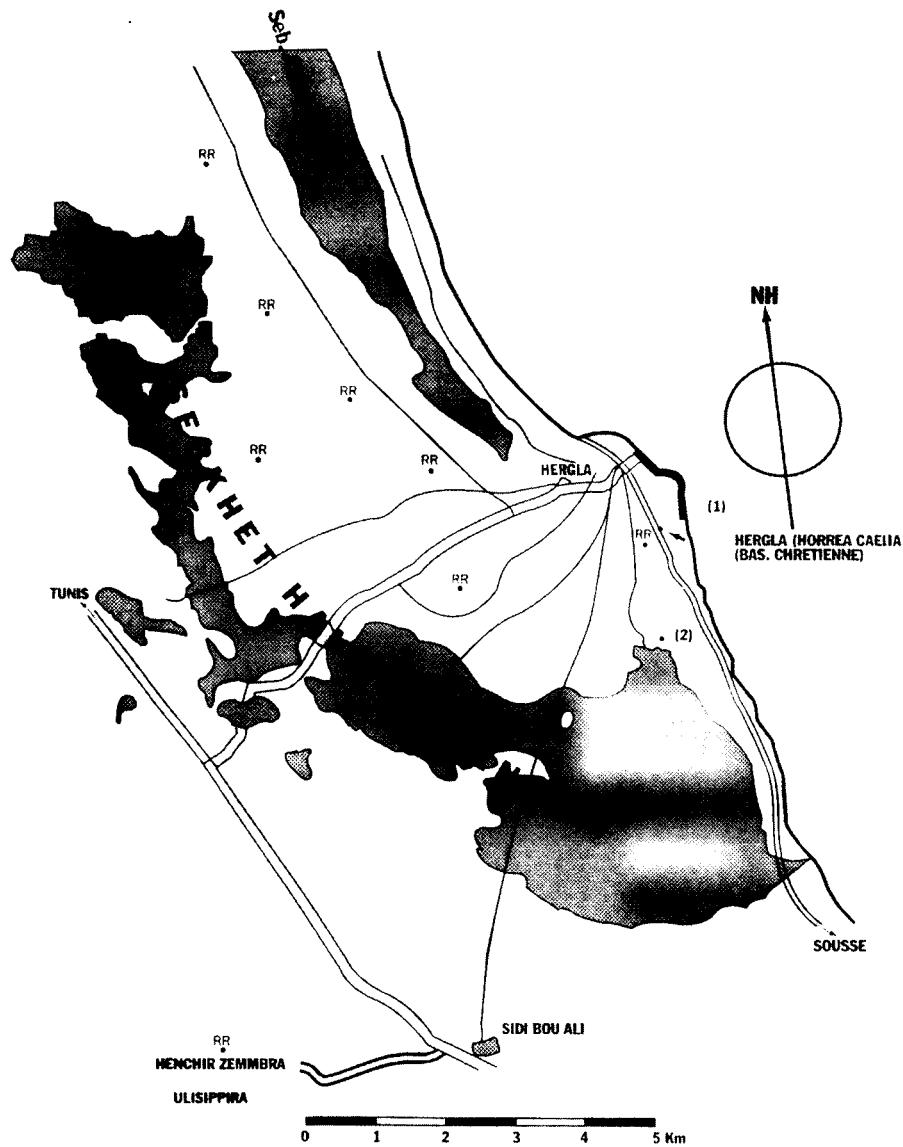
## BIBLIOGRAPHIE

- AUBAILE-SALLENAVE F.-R., "Les voyages du henné", *Journal d'Agriculture traditionnelle et de Botanique appliquée*, 2, 1982.
- BELLAKHADAR J., *La pharmacopée marocaine traditionnelle. Médecine arabe ancienne et savoirs populaires*, Paris, Ibis Press, 1997 (voir henné p. 381-382).
- DELHEURE J., *Faits et dits du Mzab*, Paris, SELAF, 1986 (p. 247).
- DESPARMET J., *Coutumes, institutions, croyances des Indigènes de l'Algérie*, 2 tomes, traduction annotée par H. Perès et G.-H. Bousquet, La Typo-litho, Alger, 1939.
- FOUCAULD (P. de) et CALASSANTI-MOTYLINSKI (A. de), *Textes touaregs en prose*, Édition critique avec traduction par S. Chaker, H. Claudot, M. Gast, Aix-en-Provence, Édisud, 1984 (voir p. 16 et 38).
- GAUDRY M., *La société féminine au Djebel Amour et au Ksel*, Alger, 1961.
- GOBERT E.-G., "Tunis et les parfums", *Revue africaine*, t. 106, 1961, p. 295-322; t. 106, 1962, p. 75-118.
- GOICHON A.-M., *La vie féminine au Mzab*, Paris, Geuthner, 2 vol., 1927, 1931.
- LEMORDANT D. et FORESTIER J.-P., "Usages médicaux traditionnels et propriétés pharmacologiques de *Lawsonia inermis* L.", Lythracées, *Journal d'Agriculture traditionnelle et de Botanique appliquée*, XXX, 1, 1983.
- LECLERC L., *Traité des simples par Ibn Beithar (Al-ʿjami' al-mufradat)*. Traduction parue dans Notices et Extraits des Manuscrits de la Bibliothèque Nationale, 3 tomes, Paris, 1877-1883, réédité par l'Institut du Monde Arabe, Paris.
- LOUIS A., *Les îles Kerkena (Tunisie)*, tome I, 1961, t. 2, 1963, Tunis, Imp. Bascone et Muscat. Voir tome II : 139-144 (cérémonie du mariage, rituel du henné).
- MARÇAIS W. et GUIGA A., *Textes arabes de Takrouna*, I, Textes, transcription et traduction annotée, Paris, Imp. nationale, 1925 (voir en particulier p. 399-400).
- MAURIN GARCIA M., *Le henné, plante du Paradis*, Editio Georges Naef SA, Genève, 1992.
- TAUZIN A., *Le henné, art des femmes de Mauritanie*, Paris, Ibis Press, 1998.
- WESTERMARCK E., *Les cérémonies du mariage au Maroc*, Paris, E. Leroux, 1921.

M. GAST

H41. HERGLA (*Horrea Caelia*)

Hergla est aujourd'hui une bourgade située sur une légère éminence rocheuse qui domine la côte à lagune du golfe d'Hammamet, à peu de distance au nord de l'agglomération de Sousse, au sud de la région de l'Enfida\* qui correspond à la partie septentrionale du Byzacium\* antique. Le littoral dessine à la hauteur de Hergla une sorte de promontoire peu saillant, à falaises taillées dans les dépôts marins du Tyrrhénien dont une coupe, devenue classique, est visible au droit du cimetière marin (Paskoff et Sanlaville, 1983, p. 73-75). Cette avancée de la côte est-elle même en partie isolée de l'arrière-pays par un vaste système laguno-endoréique constitué au nord par la Sebkhata Assa Jeriba, au sud par la Sebkhata Halk el Mejjel, laquelle était autrefois en communication régulière avec la mer.



Situation de Hergla dans son environnement géographique,  
(d'après T. Ghali, 1998, p. 14).

Le nom arabe actuel de l'agglomération est une dérivation contractée du toponyme antique des *Horrea Caelia*, mentionnés notamment dans l'Itinéraire Antonin (56, 5) – à 18 milles d'*Adrumetum* – et sur la Table de Peutinger (*Ad Horrea*) où ils sont figurés par la vignette conventionnelle d'un grand bâtiment dans lequel on s'accorde à reconnaître les fameux entrepôts ayant donné leur nom à la ville. L'agglomération antique dont on ne perçoit que très mal le plan à travers les vestiges mis au jour, semble présenter un urbanisme en ordre lâche ; son statut juridique n'est pas connu. Plutôt qu'à une cité véritable, on peut penser – pour le Haut-Empire – à quelque *vicus* ou autre agglomération secondaire à

vocation économique dans la dépendance d'Hadrumète et inclus de ce fait dans le maillage de la centuriation du Byzacium, dont les traces sont bien visibles sur les clichés aériens, en bordure de la Sebkhat Jeriba (Mrabet, 1999, p. 86).

Parmi les vestiges antiques encore visibles en front de mer où ils sont en partie dégagés ou menacés de destruction par l'érosion marine et par le retrait de la ligne de côte qui en résulte, l'attention avait d'abord été attirée à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle par des constructions voûtées qui se suivaient le long du rivage au nord de la ville sur plus de 250 m de distance; elles avaient été reconnues par Ch. Tissot déjà, pour devant être les *horrea* en question qui avaient donné leur nom au site et avaient été interprétées archéologiquement comme des magasins "formant l'étage inférieur de maisons antiques" (cf. la notice de l'*A.A.T.*, n° 126). Ce sont en réalité des citernes reconnaissables par leur revêtement étanche et dont l'éventrement par la mer est plus ou moins avancé. L'une d'entre elles, située sur l'estran, montre un radier à 15-20 cm au dessous du niveau des hautes mers actuelles. Il apparaît que de nombreuses constructions antiques ont déjà disparu. Au dessous des traces d'habitat, des conduites d'égouts, sectionnées par la falaise en recul, sont à environ 2 m au-dessus de l'estran, soulignant le retrait du littoral par rapport à un rivage ancien au niveau duquel elles devaient aboutir. Au dessus des citernes, on note bien, par endroit la présence d'un sol qui correspond à ce qui avait été décrit comme le plan d'occupation de maisons. Mais on note aussi la présence de fragments de tuileau dans les décombres, alors que l'enduit des citernes en est dépourvu. En deux points, cette plate-forme semble bien correspondre à des fonds de cuves en béton de tuileau, ce qui suggère que cet alignement de citernes pourrait avoir fait partie d'une usine ou d'un groupe d'usines de salaisons : dans ce cas comme on peut l'observer sur d'autres sites littoraux, seule la partie basse, constituée de citernes, de ces usines, aurait été conservée.

Un autre ensemble de vestiges qui a fait l'objet de dégagements à partir des années soixante et de recherches plus récentes, s'observe en limite sud de la



Hergla nord : citernes en bord de mer, (photo P. Troussel).



Hergla sud : les *Horrea*, (photo P. Troussel).

ville : il s'agit d'abord d'un quartier d'habitations d'époque romaine situé en bordure de mer et classé par l'Institut National du Patrimoine de Tunis comme site archéologique ; à proximité et au sud de celui-ci avait été dégagé un grand bâtiment quadrangulaire, formé de deux ailes divisées chacune en une série de compartiments réguliers de 3 m de largeur, dont l'interprétation comme *horrea*



Baptistère de Hergla (CCJ, fonds P.-A. Février).



Mosaïque de la basilique de Hergla :  
l'Arbre au Serpent (salle est) (CCJ, fonds P.- A. Février).

ne fait, elle, aucun doute. En cet endroit, le substrat naturel est constitué de sédiments sablo-argileux et de bancs de grès coquilliers dunaires qui forment en bord de mer une petite falaise de 2 m de hauteur, attaquée par les vagues et dont l'effondrement menace directement le site. Déjà, l'angle nord-est de cet ensemble, a été en partie érodé et basculé sur l'estran. Ces magasins s'ouvraient sur une cour de 30 x 60 m, bordée sur son aile nord par un portique. L'entrée se faisait au Sud-Ouest par un grand passage charretier. Une pièce pavée de mosaïques et où a été découverte une tête de Déméter en marbre peut faire penser à un petit oratoire. Une citerne, aménagée sous le sol de la cour recevait les eaux de pluie en provenance des couvertures.

Selon les recherches récentes effectuées en 1998 par M. Pasqualini et J. Piton (après un relevé d'architecture par G. Hallier), le bâtiment ne paraît pas d'un seul jet : une observation détaillée des vestiges fait apparaître une grande disparité dans les modes de construction, même si l'*opus africanum* reste la règle générale. La cour se referme à l'Est sur un ensemble de pièces de caractère moins industriel et peut-être dotées d'un étage à en juger par la présence d'un escalier ; celles-ci pourraient être postérieures. Un sondage réalisé à l'extérieur des *horrea* montre que des constructions, peut-être d'autres entrepôts, font suite aux précédentes au Sud, en direction d'une dépression naturelle.

L'intérêt de cette installation, dont la vocation n'est peut être pas seulement céréalière, mais aussi oléicole ou halieutique, tient aussi au petit nombre de comparaisons avec d'autres ensembles de même caractère : un site d'embouchure sur la côte d'Istrie, *Nauportus* (Vrhnica) et les entrepôts sévériens du port de *Lepcis Magna*. Il est fort vraisemblable que de tels entrepôts faisant aussi office de marché, devaient être pourvus d'installations portuaires qui restent à découvrir.

Une attention particulière doit être accordée à un monument de culte chrétien sis au sud de la presqu'île de Hergla où il se trouve à 1 km des entrepôts. Découvert et mis au jour à la fin des années soixante, il a fait l'objet d'une campagne

de fouilles et de relevés en 1980 : il s'agit d'une basilique à trois nefs et cinq travées, avec des constructions attenantes sur les côtés sud et est. Cette basilique était dotée d'un baptistère implanté, à l'Ouest, derrière le chevet ; la cuve baptismale polylobée, à gradins concentriques, s'inscrivait dans un massif de maçonnerie presque carré. Ce centre religieux témoignerait de l'existence d'une paroisse rurale attachée à l'évêché des *Horrea Caelia* : des *episcopi Horreacaeliensis* ou *Horreensis* sont, en effet, mentionnés dans les actes des Conciles de 411, 419 et 525 (Mandouze, p. 131, 558, 588, 1266).

Quant aux mosaïques de pavement qui décoraient respectivement les collatéraux gauche et droit ainsi que la partie est – peut-être une entrée – de la basilique (salle J), elles ont fait l'objet d'une analyse comparative par T. Ghalia (1998). Elles témoigneraient du regain d'activité des ateliers locaux et itinérants survenu au début de l'époque byzantine. Du point de vue iconographique, les thèmes traités (scènes de pêche, cerfs...) seraient tributaires du décor des demeures privées, mais enrichis par les allégories propres à la catéchèse baptismale.

#### BIBLIOGRAPHIE

GHALIA T., *Au pays de l'Enfida*, Tunis, 1994.

GHALIA T., *Hergla et les mosaïques des basiliques chrétiennes de Tunisie*, Tunis, INP, 1998, 299 p.

MANDOUZE A., *Prosopographie chrétienne du Bas-Empire*, Paris, CNRS, 1982.

MRABET A. et BOUJARRA A., "Archéologie et géomorphologie : contribution à l'étude des paysages du Sahel nord depuis l'antiquité", *Du Byzacium au Sahel, Itinéraire historique d'une région tunisienne*, Sousse, 1998, l'Or du Temps, Université du Centre, p. 83-96.

PASKOFF R. et SANLAVILLE P., *Les côtes de la Tunisie. Variations du niveau marin depuis le Tyrrhénien*, Lyon, Maison de l'Orient, 1983, p. 71-79.

TISSOT Ch., *Géographie comparée de la province romaine d'Afrique*, t. II, Paris, 1888, p. 145.

M. BONIFAY et P. TROUSSET

#### H42. HÉRISSE

Nom : *ekenisi* pl. *ikenousai*, fem. sing. *tékenisit*, fem. pl. *tikenousai* en Ahaggar, *kensiin* dans le dialecte de Ghat,

*tikanechit*, dans l'Aïr,

*inisi*, *tinisit* chez les At Mangellat de Kabylie (Dallet, 1985, p. 125),

*insi*, dans la région d'Ouargla (Delheure, 1987, p. 462).

#### Le hérissé de la Préhistoire à nos jours

Arambourg signale le hérissé dans le site de Kifan bel Ghomari (Paléolithique moyen)

*Erinaceus ætechiinus algerus* Duvernoy, à peine différent du hérissé européen, est plus fréquent à partir de l'Épipaléolithique :

À l'Ibéromaurusien : Taforalt, La Mouillah, Columnata ;

Au Capsien supérieur : Bou Nouara (facies inférieur), Mechta-el-Arbi, Aïn Rhilane, Medjez II (facies sétifien)



Au Néolithique : il est présent dans les sites de Dar es Soltane, Djebba, Djebel Fartas, Djebel Marhsel, grotte Capeletti dans l'Aurès, Mugharet El Aliya, Bou Zabaouine, Kef el Agab, Tin Torha.

Durant l'époque antique, le hérisson, en grec *ἑχινέος*, et signalé en Cyrénaïque par Elieen qui les range parmi les rats (rongeurs) (*Nat. anim.*, XV, 21). Hérodote, dans sa présentation des animaux de la contrée nomade (XX, 192) les mentionne dans la faune du Maghreb et du Sahara.

La famille des hérissons (Erinacéidés) est commune à l'Europe, l'Asie et l'Afrique. Diverses dénominations apparaissent selon les auteurs et les régions ; citons entre autres *Aetechinus algirus lavaudeni* Cabrera, *Erinaceus deserti* Loche. Chez les Tekna, deux formes apparaissent : *Aetechinus algirus lavaudeni*, commun au Maroc, *Erinaceus deserti*, forme plus méridionale de plus petite taille et de teinte claire, à fourrure ventrale blanche épaisse aux pattes noires et aux très grandes oreilles (Monteil, 1951, p. 62).

Il est commun au Maghreb, au Sahara et dans le Sahel où il fréquente les oueds et les vallées.

### Caractères physiques

Le hérisson porte sur le dos un manteau formé de piquants. Ces piquants sont des poils ayant subi une évolution pour acquérir un pouvoir vulnérant. Eisentraut (1952) a observé que les hérissons adultes du désert perdaient leurs piquants, ce qui peut indiquer leur remplacement partiel périodique. Ces piquants ne muent pas tous à la fois et repoussent un par un sur de longues périodes.

Le crâne d'un hérisson mesure environ 5 cm de longueur. Ses dents offrent quelques singularités ; les incisives de la mâchoire inférieure sont dirigées vers l'avant presque horizontalement et se placent dans l'intervalle qui sépare celles du haut. Ces dents permettent au hérisson de saisir de toutes petites proies qu'il déchiquette à l'aide de ses molaires acérées.

Le hérisson est noctambule et ne se déplace guère de jour ; il sort principalement la nuit pour se nourrir et fouiller la terre à une petite profondeur et manger fruits tombés, hannetons, grillons, vers, scarabées ou autres insectes, quelques racines, petits animaux nocturnes (escargots, coléoptères, lombrics, chenilles, œufs d'oiseaux). Il est aussi très avide de viande, voire même de charognes. En dehors de l'hiver, il séjourne dans les haies, les buissons, sous les troncs des vieux arbres dans les bois et dans les fentes de rochers ; il préfère les lieux élevés et assez secs. Étant en quelle que sorte un commensal de l'homme, il s'aventure même dans les villages.

Durant la saison froide, le hérisson hiverne ; il creuse un trou, y pénètre, se roule sur lui-même, après avoir bien isolé son nid à l'aide de feuilles mortes, ronces et broussailles piétinées qui assurent l'étanchéité et la consolidation des parois. Il va ainsi vivre sur ses réserves de graisse durant l'hibernation.

Pourtant le hérisson ne peut pas toujours s'enterrer, particulièrement s'il est menacé. Les anciens disaient que le renard sait beaucoup de choses, le hérisson n'en sait qu'une grande : il sait se défendre sans combattre. Ainsi, s'enroule-t-il sur lui-même et d'un petit soubresaut, dresse ses sept mille piquants qui constituent une cuirasse protectrice. Plus il est tourmenté, plus il se "hérisse". En cas de rencontre inopinée avec un prédateur, avant qu'il n'ait eu le temps de se rouler en boule, le hérisson se courbe, raidit brusquement les pattes d'un mouvement vigoureux qui propulse une boule de piquants dans la truffe de l'atta-



quant, infligeant de ce fait une douleur extrême qui suffit parfois à décourager l'adversaire; n'ayant que peu de force et nulle agilité pour fuir, il peut aussi se défendre par l'effet de la surprise; il lâche son urine dont l'odeur et l'humidité se répandant sur son corps achèvent de dégoûter les prédateurs.

### Consommation du hérisson

Bien que Ibn Mangli considère que le hérisson ne soit pas licitement consommable, il n'est pas rare que sa chair soit recherchée des Musulmans au Sahara ou dans le Maghreb.

Il n'y a pas de chasse particulière et les Touaregs se contentent de le ramasser lorsqu'ils le trouvent. On le donne alors aux enfants qui l'égorgent et le mettent à cuire sous la cendre chaude. Sa chair est réputée très fine, surtout à la fin de l'été lorsque l'animal est bien gras. Les serviteurs (*Iklan*) le ramassent régulièrement. Les Touaregs soudanais eux n'en font pas cas.

Le hérisson est utilisé dans la pharmacopée : avec sa peau, les pasteurs font de petites muselières pour empêcher les chevreaux de téter leur mère; lorsque, ayant le museau ainsi muni de ces petits piquants, ils s'approchent des pis pour les saisir, la mère réagit sous la douleur et donne des coups de pied pour que les petits s'éloignent.

Certains sédentaires de Tamanrasset gardent parfois un ou deux hérissons dans leurs maisons pour détruire les *khanfous*, nom qui englobe plusieurs espèces de scarabées.

### Place du hérisson dans le folklore

Le hérisson joue un rôle considérable dans le folklore, on l'a même comparé au Goupil du Moyen Âge. On dit, par exemple "front de hérisson qui jamais ne sourit" (Dallet, 1882, p. 576).

Remède souverain contre la fièvre, la chair du hérisson a bien d'autres vertus, entre autres celle de donner du lait aux nourrices. Pour faire pousser les cheveux, quoi de mieux que la peau brûlée et pilée du hérisson !

Dans les contes enfin, le hérisson tient une place de choix.

Parmi les légendes transmises de génération en génération, il est dit, dans le village d'Aït Hichem en Grande Kabylie, que le hérisson était autrefois un homme : mais après avoir volé des cardes, il resta, comme elles, hérissé de piquants.

### BIBLIOGRAPHIE

- BUFFON et LACEPEDE. *Histoire naturelle. Quadrupèdes, Oiseaux, Serpents, Poissons et Cétacés*, Paris, Alfred Mame et fils, 1870, p. 91-96.
- DALLET J.-M. II., *Dictionnaire Français-Kabyle, Parler des At Mangellat Algérie*, Paris, Selaï, 1985, p. 125.
- DEKEYSER P.-L., *Les mammifères de l'Afrique noire française*, IFAN, Initiations africaines, I, Dakar, 1955, p. 96, 97.
- EISENTRAUT M., Contribution à l'étude biologique de *Paræchinus æthiopicus* Ehrenb., *Mammalia*, XVI, n° 4, 1952, p. 232-252.
- EISENTRAUT M., *Guide des animaux des champs et des bois*, Sélection du reader's digest, 1989.
- FOUCAULD Père Ch. de, *Dictionnaire touareg-Français. Dialecte de l'Ahaggar*, Imprimerie Nationale de France, 1951., t. II, p. 832.

- GSELL S., *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, t. I, p. 128.
- IBN MANGLI M., *De la chasse. Commerce des grands de ce monde avec les bêtes sauvages des déserts sans onde*, Traité traduit et présenté par VIRE F.-1984. Paris, La Bibliothèque Arabe, Sindbad. 310 p., p. 37.
- LAOUST-CHANTREAUX G., *Kabylie côté femmes. La vie, Aït Hichem 1937-1939 à Notes d'Ethnographie*, Edisud, Aix-en-Provence, 1990.
- LHOTE H., *La chasse chez les Touaregs*, Paris, Amiot Dumont, 1951, p. 135.
- METOIS Col. A., "Le hérisson, le chacal et le lion, conte des Haratin du Tidikelt", *Bull. de Liaison saharienne*, p. 40-44.
- MONTEIL V., *Contribution à l'étude de la faune du Sahara occidental*, Institut des Hautes Études marocaines, IX, Paris, Larose, 1951, p. 62.
- VAUFREY R., *Préhistoire de l'Afrique*, t. I, *Maghreb*, Publ. de l'Institut des hautes études de Tunis, vol IV, 1955, p. 384-385.
- WESTERMARCK Ed., *Ritual and belief in Morocco*, 2 vol., London, Macmillan and Co, 1926, t. II, p. 324-325.

H. CAMPS-FABRER

### Le hérisson dans la littérature orale du Maroc

Le hérisson occupe une place de choix dans la tradition orale arabo-berbère du Maghrib. Au Maroc, il est connu sous des vocables différents selon les régions : *el qanfud* (Ayt Warayn), *insi* (Moyen Atlas et Atlas oriental), *inikf* (Ntifa), *bu mhand* ou *bu muhammad* (tašelhiyt) ; sans parler d'autres signifiants : *bu isennan* (celui aux épines), *lqadi n-luḥuṣ*, etc. Les conteurs qui aiment à évoquer cette époque reculée "où les bêtes sauvages parlaient" (*zzēan da-tsawall luḥuṣ*) semblent s'accorder pour associer le hérisson au chacal – chacun spécialiste à sa manière en ruse et en fourberie – dans le cadre d'une série d'aventures que Laoust a résumée sous l'appellation de *Geste du Chacal et du Hérisson*. Cependant, là où le chacal connaît "cent ruses et une" (*mya ṭhilla u ḥilla* – Ayt Warayn), le hérisson n'en possède "qu'une et demi" (*γir ḥilla d-uzgen*), ce qui lui suffit, non seulement pour se tirer d'embarras mais pour faire subir quelque mésaventure à son compagnon.

Les histoires où ces deux acteurs tiennent la scène sont aussi nombreuses que variées. Il est néanmoins possible de reconnaître plusieurs épisodes où, malgré les oublis ou les improvisations de la transmission orale, on retrouve essentiellement les mêmes traits.

Il convient de reconnaître trois types de situation où le hérisson joue un rôle déterminant.

1. *Les situations où le hérisson ou le chacal, se trouvant acculé, doit ruser afin de se tirer d'affaire.*
  - A. Le hérisson avec le chacal qui fait le mort dans un potager.
  - B. Le hérisson laisse le chacal se faire prendre au piège.
  - C. Le hérisson conseille au chacal d'accrocher sa queue à un prunier.
  - D. Le hérisson et le chacal dans le puits.
  - E. Le hérisson et le chacal dans le silo.
  - F. Le hérisson se fait délivrer d'une cruche de beurre (ou d'une jarre de viande) par le chacal.

Les détails varient d'une version à l'autre. La situation A constitue sans doute l'un des épisodes les plus connus. Il contient ce trait bien caractéristique des récits maghrébins – le simulacre de la mort. "Couche-toi" dit le hérisson à son com-

pagnon, “dresse tes pattes, ouvre la bouche pour que les mouches y entrent et en ressortent” (*tgen, tẓelt idāren-ennek, terẓomt imik ad-Kšemen iẓan ar-tfugen*, – Ayt Sus). Comme dans B et C, le hérisson, plus fin que le chacal, agit en connaissance de cause. Il n’hésite pas à laisser son ami s’empêtrer, quitte à lui prêter “la moitié d’une ruse” pour le sauver au prix d’une patte coupée ou d’une queue mutilée (A et C). L’issue est parfois fatale au chacal (B). Dans D, E et F, par contre les rôles étant renversés, le hérisson en mauvaise posture a recours à divers subterfuges afin d’obliger le chacal, bien malgré lui, à le délivrer. Sorti du pétrin, il en profite pour narguer son partenaire : “A quoi t’ont servi tes cent ruses ? La seule que j’avais les a surpassées !” (Mzab).

2. *Les différentes situations qui résultent de leur association pour voler, pour labourer, ainsi que leurs démêlés avec des bergers ou des transhumants.*

- A. La question d’âge.
- B. Les deux compères s’associent pour labourer.
- C. Le partage de la récolte à l’avantage du hérisson.
- D. Le hérisson et le chacal volent des marmites de beurre.
- E. Le hérisson se fait prendre sous une bouse.
- F. Le berger vend au hérisson et au chacal un lévrier déguisé en brebis.
- G. Le hérisson amuse les bergers pendant que le chacal extermine le troupeau.
- H. Le hérisson vole les vêtements des bergers.
- I. Le hérisson fait manger les boyaux au chacal.
- J. Le hérisson et le chacal veulent s’en prendre aux transhumants.

Encore une fois, si cette série d’aventures se solde rarement par la mort du chacal (D et F), en revanche le hérisson s’arrange toujours pour laisser le plus gros travail à son collègue, ou pour le léser au moment du partage (C, D, I et J). Dans l’épisode A, lorsque les deux compères discutent afin de déterminer lequel d’entre eux est le plus âgé ou le plus jeune selon le cas, le hérisson l’emporte grâce à sa vivacité. De même, dans E, F et H, c’est de nouveau sa présence d’esprit qui lui permet de s’échapper.

Mais le scénario J est sans doute le plus intéressant puisqu’il a l’avantage de réunir plusieurs traits communs à B, D, E et I. Il est caractérisé par les “points forts” suivants : l’amusante chevauchée du hérisson sur le dos du chacal ; la fuite devant les lévriers du douar ; le hérisson se faisant débusquer de sa cachette par une femme qui le ramène à sa tente ; l’épisode de la cruche de beurre à laquelle le hérisson est attaché, et qu’il réussit à voler ; le partage du beurre avec son compagnon retrouvé. Partage, bien entendu, qui tourne au désavantage du chacal, vu qu’une partie de sa portion a été remplacée par de la bouse de vache. Dupe jusqu’au bout, le chacal accepte l’explication que donne le hérisson quant au mauvais goût du beurre : “Au lieu de dire ‘*bismillah* !’, tu as dit ‘*biḥmillah* !’” (Ayt Həddidu).

3. *Situations où, face à de puissants adversaires, le hérisson doit user de ruse et de malice pour survivre.*

- A. Le lion, le hérisson et le chacal (ou l’hyène).
- B. La perdrix, le hérisson et le chameau.
- C. Le chameau, le hérisson et le lion.
- D. Le lion, l’hyène et le hérisson.
- E. Le lion, le hérisson et l’homme (aussi l’homme et la panthère ou l’homme et le serpent).

F. La cigogne et le hérisson.

G. A malin, malin et demi : le hérisson et la buse (ou le milan).

Lors du partage du produit de la chasse dans le premier épisode, c'est sa répartie vive qui évite au hérisson un redoutable coup de patte du lion qui a déjà terrassé le chacal. Dans B, mandé par la perdrix pour garder ses petits, il a maille à partir avec le chameau. C'est également au chameau qu'il a affaire dans l'épisode suivant. Afin d'humilier l'importun dromadaire, le hérisson doit faire appel au lion, mais découvre une astuce pour se débarrasser du gêneur tout en conservant sa sympathie.

L'épisode D, connu sous de nombreuses variantes, aurait des origines indo-iraniennes très lointaines, en passant par le très célèbre *Kitab Kalilah wa Dimnah* d'Ibn Al-Murqaffa. Afin de guérir le lion, roi des animaux, l'hyène recommande du sang de hérisson. Sur ce, le malin petit animal, soucieux de supprimer son dangereux rival au sein de l'assemblée des animaux, préconise du cœur d'hyène comme seul remède.

Les deux épisodes suivants, également très répandus, ont comme thème la notion relative du Mal et du Bien. Dans F, le hérisson, mal servi à table par la cigogne, lui rend la pareille. Au contraire l'homme (dans E) animé par de bons sentiments, délivre le lion des chasseurs. Une fois sain et sauf, le fauve se propose de manger l'homme. Ce dernier, ayant plaidé en vain sa cause auprès des autres bêtes de la forêt, demande à Bu Moḥammad, le *qadi* des animaux, de les départager. Le hérisson, instrument de justice, rend sa liberté à l'homme mais l'ingrat, voulant alors s'approprier son bienfaiteur ainsi que sa progéniture, périt dans un traquenard occasionné par sa propre convoitise.

Nous avons volontairement réservé G pour la fin car c'est du trépas du hérisson qu'il s'agit. En la personne de la buse, il trouve enfin plus malin que lui. Sa perspicacité habituelle lui ayant fait défaut, il consomme sa propre perte, ce que la buse lui fait remarquer au moment où elle l'emporte dans ses serres : "Ainsi je te mange ; tu péris par ta propre faute !" (*imši aš-ččitaḥ šiyin ayd-ingan iḥf-enneš* – Ayt 'Abdi).

Symbole de ruse et d'ingéniosité, par son rôle dans les récits populaires, le hérisson démontre clairement que la vie est dure et que pour survivre, la *malice*, poussée jusqu'à la filouterie mais non dépourvue d'un certain humour, accomplit davantage que la force brutale. Perçue comme thème secondaire, l'*amitié*, quant à elle, serait un état de fait fragile, facilement remis en question. D'ailleurs, lorsqu'il fait mine de laisser le hérisson au fond de la jarre de viande, le chacal prononce des mots révélateurs : "Nous sommes amis, certes, mais nos rapports n'ont pas été bons!".

On comprendra aisément la valeur socio-éducative de ces récits en songeant que les mères les racontent à leurs enfants dès la plus tendre jeunesse, d'autant plus que chaque conte renferme une morale située souvent en fin d'histoire sous forme de proverbe (*fekra*). Représentant un fonds inépuisable d'expérience commune, une fois sortis du contexte folklorique et ré-insérés dans le vécu quotidien ces proverbes participent pleinement à la vie arabo-berbère du Maghreb.

Quelques *proverbes et dictons* tirés des récits où figure le hérisson :

1. "Les vicissitudes de ce bas monde abaissent les uns et élèvent les autres" (*"ddumit n-rebbi aya da-tsaqloy, ar-tsugguz!"* – Ntifa).
2. "Cours toujours, je te reconnaitrais bien !" (*"ḡir zāyd, hat ssneḡ-k!"* – Ntifa).
3. "Je l'ai appris sur la joue de l'Oncle Moussa !" ("l'expérience des autres m'a servi de leçon !" – Ayt Sus).

4. "Prenez garde de ne pas faire comme le chamelon et le hérisson !" (*"ḥar-awn at-tyim-ti-ubēir d-yinsi!"*) (mise en garde à des gens prêts à en découdre – Moyen-Atlas).
5. "S'il avait eu du cœur il ne serait jamais revenu après la blessure que tu lui as infligée !" (Ayt Wanargui).
6. "Fais le mal, tu trouveras le mal !" (*"īy el ear ataft el ear!"* – Ayt Warayn).
7. "C'est par le mal qu'on paie le bien !" (*"ḥeir ur a-itgrim bla s-l'ear!"* – Ayt Sus).

#### BIBLIOGRAPHIE

- BASSET R., *Contes populaires berbères*, 1887, Paris, 239 p.  
 BASSET R., *Nouveaux contes berbères*, 1897, Paris, 373 p.  
 BRUNOT L., *Les joyeuses histoires du Maroc*, 1931, Rabat, 269 p.  
 COLIN G., *Chrestomathie marocaine*, 1951, Paris, 259 p.  
 HART D., *The Aith Waryaghar of the Moroccan Rif*, 1976, Univ. of Arizona Press, 556 p.  
 JORDAN A., *Textes berbères, dialecte tachelheit*, 1935, Rabat, 142 p.  
 JUSTINARD L., "Notes d'histoire et de littérature berbère", *Hespéris*, 1925, Rabat, t. V, p. 236.  
 JUSTINARD L., "Poèmes chleuhs du Sous", *Rev. du Monde Musulman*, 1925, Paris, t. LX, 2<sup>e</sup> trim., p. 79-81.  
 LAOUST E., *Cours de berbère marocain, dialecte du Maroc central*, 1939, Paris, 323 p.  
 LAOUST E., *Contes berbères du Maroc*, 1949, Paris, 2 tomes.  
 PEYRON M., *Recueil de contes et proverbes de l'Atlas*, 1980, inédit.  
 REESINK P., *Contes et récits maghrébins*, Québec, 1977, 165 p.  
 ROUX A., *Récits, Contes et Légendes dans le parler des Beni Mtir*, Rabat, 1942, 100 p. (ronéo-typé).

M. PEYRON

#### H43. HERPEDITANI

Les Herpeditani (var. : Herpesitani) sont situés par Ptolémée pour partie à l'Est de la Maurétanie Tingitane (IV, 1, 5, Müller, p. 587) et pour partie à l'Ouest de la Césarienne (IV, 2, 5, p. 602). Dans ce second passage, le géographe alexandrin les localise "sous" des mines de cuivre, c'est-à-dire au Sud de celles-ci ; leurs voisins méridionaux sont les Taladousii, ou plutôt, selon le meilleur manuscrit (X), les Galadousii (cf. Gedalusii\*), dont on pourrait rapprocher peut-être, selon une suggestion de P. Morizot, les Beni Jelidassen, établis au Sud-Est de Taza, entre les oueds Melloulou et Moulouya. Il faut probablement mettre en rapport avec les Herpeditani la ville d'Herpis, que Ptolémée (IV, 1, 7, p. 590) place dans l'intérieur de la Tingitane, mais paradoxalement un peu à l'Est d'une ville homonyme du fleuve Molokhath (Moulouya), qui sépare la Tingitane de la Césarienne.

Les Herpeditani sont donc à chercher aux confins des deux provinces, sans doute de part et d'autre de la Moulouya. É. Cat (p. 76-77) a proposé de les rapprocher des Ikebdanas du djebel Filaoussene, dans les Traras, au Sud de Nemours (aujourd'hui Ghazaouet). On pourrait aussi invoquer les monts Kebdana, homonymes de la tribu, qui s'étendent dans l'intérieur, parallèlement à la côte, entre Melilla et le Cabo de Agua, donc à l'Ouest de la basse Moulouya. Il reste que le passage d'Herpeditani à Ikebdanas est loin d'être évident. La mention de mines de cuivre n'est pas d'un grand secours, même si Strabon (XVII,

3, 11, C 830) en fait état, mais en les situant vaguement en Masaesyli\*. Selon St. Gsell (p. 8-9), le seul gîte de cuivre proche est celui de Sidi Ouchna (*Atl. Arch. Alg.*, 30, n° 4), à 7 km à l'Est de Ghazaouet. On peut aussi prendre en compte le gisement d'Abla, à 22 km au Sud de Marnia (Gsell, p. 14). Que les Herpeditani se soient étendus vers l'Est jusqu'aux Traras est tout à fait conciliable avec les indications de Ptolémée.

## BIBLIOGRAPHIE

CAT É, *Essai sur la province romaine de Maurétanie Césarienne*, Paris, 1891.

GSELL S., "Vieilles exploitations minières dans l'Afrique du Nord", *Hespéris*, VIII, 1928, p. 1-21.

J. DESANGES

## H44. HESPERII (Éthiopiens)

Les Éthiopiens Hesperii sont en grec littéralement les Éthiopiens (Faces-Brûlées) du soir, c'est-à-dire du couchant ou de l'occident.

Homère (*Od.* I, 24) affirme qu'"au bout du genre humain" (trad. V. Bérard), les Éthiopiens ont un double domaine, le levant et le couchant. Mais il s'agit là de notions relatives ! Quand Diodore (III, 11, 4) distingue les Éthiopiens du couchant de ceux du Sud et des rivages de la mer Érythrée, en suivant une tradition hellénistique représentée notamment par Agatharchide, il entend en réalité opposer les Éthiopiens nilotiques aux Éthiopiens situés entre le Nil et la mer Rouge. Mais ailleurs (III, 53, 4 et 6), en s'inspirant du mythographe Denys de Mytilène (II<sup>e</sup> s. av. J.-C.), il place des Éthiopiens près du fleuve Triton et de l'Atlas, c'est-à-dire beaucoup plus à l'Ouest que ses Éthiopiens du couchant nilotiques.

Vers 350 avant notre ère, le ps.-Scylax (112, Müller, p. 93-95) évoque des Éthiopiens sur le littoral atlantique de l'Afrique, au delà de Lixos (Larache) et du promontoire Soloeis (cap Spartel ou cap Cantin ?), en face de l'île de Cernè\*, à douze jours de navigation des Colonnes d'Héraklès (Ceuta et Gibraltar). Ces Éthiopiens, qualifiés de "sacrés" (comme l'île de Mênès, habitée par les Éthiopiens Ichtyophages selon Diodore, III, 53, 6) font du vin de leurs vignes et se voient attribuer plusieurs traits propres aux Éthiopiens nilotiques. Un siècle plus tard, Timosthène (dans Agathémère, II, 7), amiral de Ptolémée II, distingue, dans sa rose des vents à douze directions, la mer Érythrée et l'Éthiopie au S.S.-E., l'Éthiopie située au-dessus de l'Égypte (c'est-à-dire nilotique) au S., les Garamantes au S.S.-W. et les Éthiopiens du couchant au delà des Maures à l'W.S.-W. Pour sa part, Ératosthène (Strab., XVII, 3, 8) affirmait qu'il y a chez les Hesperii des brouillards épais au petit matin et à la fin du jour, ce que contestait (à tort) Artémidore (*ibid.*).

Ces Éthiopiens du couchant excitaient l'imagination des poètes et des mythographes, heureux de constater la véracité d'Homère. Le ps. Scymnos (152-157, éd. D. Marcotte, *Géographes grecs*, Paris [Les Belles Lettres], 2000) les établit dans l'île d'Érythie (León) sur laquelle est bâtie une partie de l'actuelle Cadix ! Sans aller jusque-là, on prétendait (cf. St. de Byz., *Ethn.*, s.u. Zêlos, Meineke, p. 296, citant à tort Strabon) qu'ils avaient conquis la Libye jusqu'à Zilis

ou Zilil (Dchar Jdid, à 13 km au N.-E. d'Arzila) et il n'est pas étonnant dans ces conditions que le *Périple d'Hannon* (§ 7) ait campé des Éthiopiens en amont du fleuve Lixos\* (oued Loukkos) et des Lixites\*.

Strabon (III, 4, 3 et surtout XVII, 3, 5) place les Éthiopiens Hesperii sur la "mer Extérieure" au Sud de la Maurousie, et à neuf ou dix journées de marche des Garamantes (XVII, 3, 19), ce qui fait penser à la rose des vents de Timosthène. Il attribue à leur pays une grande faune tropicale et des histoires de chasseurs (XVII, 3, 5) empruntés en grande partie, par l'intermédiaire d'Artémidore, aux évocations de l'Éthiopie nilotique et érythréenne. Mais des indices concordants établissent que ce pays était limitrophe de la Maurousie ou Maurétanie, et assurément situé au Nord du Sahara (cf. A71. *Aethiopes*, p. 172).

Au milieu du I<sup>er</sup> siècle de notre ère, Pomponius Méla (III, 96) fait état d'Éthiopiens occidentaux, petits, pauvres et incultes en comparaison des Éthiopiens nilotiques (III, 85-86), qu'il situe à l'angle Sud-Ouest de l'Afrique conçue comme un quadrilatère (cf. déjà Strab., II, 5, 15). Peut-être faut-il deviner dans le nom de la source *Nunc* qui donnerait, sur leur territoire, naissance au Nil, celui de l'oued Noun ou Noul. Un peu plus tard, Pline l'Ancien mentionne à plusieurs occasions les Hesperii. Ils sont proches de Perorsi\* et de la Maurétanie (VI, 195), ainsi que la Corne de l'Occident ou angle Sud-Ouest de l'Afrique (VI, 197 et 199). Sur leur territoire semble se trouver la source du Nil (VIII, 77). On a des raisons de penser que les Daratitae\* du cours inférieur de l'oued Dra\* et les Perorsi\* (V, 10), sinon les Nigritae\* et les Pharusi(i)\* (V, 43), étaient comptés parmi les Éthiopiens occidentaux.

Enfin Ptolémée, au II<sup>e</sup> siècle de notre ère, considère (*Géogr.*, IV, 8, 2, Müller, p. 789) que l'appellation d'Hesperii, qualifiant des Éthiopiens, appartient à l'usage commun (opposé sans doute à l'usage plus précis des géographes). Au delà des Éthiopiens Ichtyophages, ces Hesperii bordent, selon lui, le grand golfe Occidental (cf. aussi IV, 6, 1, p. 729). Mais dans sa *Tétrabible*, antérieure à la *Géographie*, il oppose encore (II, 3, 60), selon la vieille tradition, Éthiopie orientale et Éthiopie occidentale, en en faisant respectivement l'Asie et l'Afrique méridionales.

En somme, il semble que, sous le nom d'Éthiopiens Hesperii, les Anciens aient d'abord désigné les Éthiopiens nilotiques par opposition aux Éthiopiens d'Asie (cf. Hdt., III, 94 et VII, 70), de l'Inde au Nil.

Quand l'Afrique atlantique, du moins dans sa partie septentrionale, fut connue des Grecs, l'expression "Éthiopiens Hesperii" servit à désigner les populations à carnation foncée du sud du Maroc actuel, le Nil nubien devenant dès lors l'Éthiopie médiane (Pline l'Ancien, V, 53 ; Ptol., *Tétr.*, II, 3, 71-72 et, dans un sens très restreint, *Géogr.* IV, 7, 10, Müller, p. 783) ou, plus souvent, simplement l'Éthiopie.

#### BIBLIOGRAPHIE

- DESANGES J., "Diodore de Sicile et les Éthiopiens d'Occident", *C.R.A.I.*, 1993, p. 525-537.  
 LONIS R., "Les Éthiopiens du pseudo-Scylax : mythe ou réalité géographique ?", *Revue fr. d'hist. d'outre-mer*, LXVI, 1979, p. 101-109.

## H45. HÉTÉROCLISIE LINGUISTIQUE

Caractéristique d'un mot "hétéroclite", c'est-à-dire "dont la flexion est composite et empruntée à plusieurs thème" (Marouzeau, p. 100) ou dont "le paradigme flexionnel est emprunté à plusieurs racines" (Dubois, p. 243).

Cette notion de la grammaire traditionnelle rend compte de toute une série d'anomalies lexicales en berbère, en particulier pour les noms référant à des êtres vivants sexués. Dans ces champs lexico-sémantiques, on constate que, très souvent, les formes du masculin et du féminin ou, plus rarement, du singulier et du pluriel, ne sont pas construites sur les mêmes bases lexicales ; cette hétérogénéité est même quasiment de règle pour les grands mammifères. Ainsi :

<i>argaz</i> "homme"	mais	<i>tameɛttut</i> "femme" (et non <i>targazt</i> )
<i>ales</i> "homme"	mais	<i>midden</i> "hommes" (touareg)
<i>tameɛttut</i>	mais	<i>tilawin</i> , ou <i>tisednan</i> etc. (et non <i>timeɛttuyin</i> )
<i>akrar/ikerri</i> "mouton"	mais	<i>tiɣsi/tixsi</i> "brebis"
<i>tixsi</i> "brebis"	mais	<i>ulli</i> "brebis" (ovins)
<i>tafunast</i> "vache"	mais	<i>tistan/tisita</i> "vaches"

...

Hétérogénéité des bases lexicales d'autant plus remarquable en berbère que les oppositions de genre et de nombre ont normalement un caractère très systématique ; ainsi sur le thème nominal *mɣar* "personne âgée" :

<i>amɣar</i> "vieux"	<i>tamɣart</i> "vieille"
<i>imɣaren</i> "vieux" (plur.)	<i>timɣarin</i> "vieilles"

Cette situation a évidemment une explication diachronique : des racines lexicales distinctes ont été utilisées pour dénommer des réalités apparentées parce que, culturellement ou fonctionnellement, elles n'avaient pas le même statut ; puis les formes ont été confondues en un paradigme unique. L'hétéroclisie, dans ces domaines de pratiques sociales (dénominations des êtres humains, animaux domestiques, etc.) est donc un indice intéressant de l'histoire culturelle (cf. Chaker, 1995).

Le phénomène peut également se rencontrer dans les paradigmes verbaux (comme en français pour le verbe *aller* : *all-*, *ir-*, *va-*) mais il est beaucoup plus rare. Un cas largement attesté est celui du verbe *ini* "dire", dont le thème d'aoriste intensif est, dans de nombreux dialectes berbères, construit sur le thème *qqar*, issu de *ɣer* "crier, appeler" (bien que la forme régulière *ttini* soit également bien attestée). Dans ce cas, il peut s'agir de confusion par contiguïté sémantique : "dire/parler intensivement/habituellement" se confondant avec "crier/appeler" ou de nécessités locales d'évitement d'une forme ambiguë ou socialement dépréciée ; pour le cas du kabyle, on peut penser à la proximité entre *ttini* "dire (intensif)" et *ttinit* "éprouver des envies (de femme enceinte)" ! Parfois, l'hétérogénéité du paradigme est d'origine clairement phonétique, comme en touareg où le thème d'intensif de *enn* "dire" est *ganna* ; il ne s'agit pas là d'un cas d'hétéroclisie, mais de la conservation, dans le thème d'intensif d'une forme ancienne et plus complète de la racine (\*GN[x] ou YN[x]).

## BIBLIOGRAPHIE

- BASSET A., *La langue berbère. Morphologie. Le verbe*, Étude de thèmes, Paris, 1929.  
 BASSET A., *La langue berbère*, 1952, Londres (1969).  
 CHAKER S., *Textes en linguistique berbère (Introduction au domaine berbère)*, Paris, CNRS, 1984.  
 CHAKER S., *Linguistique berbère : études de syntaxe et de diachronie*, Louvain/Paris, Editions Peeters, 1995.



CHAKER S., Linguistique et préhistoire : autour de quelques noms d'animaux domestiques en berbère, *L'homme méditerranéen*. Mélanges offerts à Gabriel Camps, Publications de l'Université de Provence, Aix, p. 259-264.

DUBOIS J. et al., *Dictionnaire de linguistique*, 1972, Paris, Larousse.

MAROUZEAU J., *Lexique de la terminologie linguistique*, Paris, Geuthner, 1969.

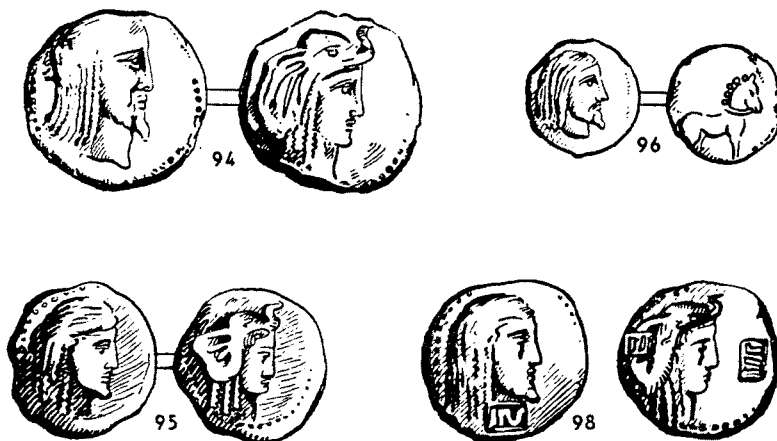
MOUNIN G., *Dictionnaire de la linguistique*, Paris, PUF, 1974.

S. CHAKER

#### H46. HIARBAS

Hiarbas est, semble-t-il, un nom d'origine libyque qui fut porté par deux rois, le premier, plus ou moins légendaire, occupe une place importante dans les récits relatifs à la fondation de Carthage, le second fut un prince numide qui renversa le roi Gauda\* ou son successeur Hiempsal\*.

Le récit le plus détaillé sur la fondation de Carthage est donné par Justin, l'abréviateur de Trogue Pompée; ce récit met en scène deux personnalités : Elissa (ou Elishat) et Hiarbas, Justin explique (XVIII, 4-6) comment Elissa et son frère Pygmalion auraient dû, selon la volonté du roi Methum, leur père, régner conjointement sur Tyr, Elissa épousa Acherbas, le grand prêtre de Melkart que Pygmalion fit assassiner. Elissa réussit à s'enfuir en emportant les trésors d'Acherbas et entraînant un groupe de mécontents. Devenue "l'Errante" (Didon\*), elle fait escale à Chypre, le temps d'entraîner et d'associer à son projet le grand prêtre de Melqart et des partisans cypriotes. Poursuivant leur progression vers l'ouest, Didon et ses compagnons atteignent les rives libyques, à proximité de lagunes, dominées par une butte, la colline de Byrsa, dont le nom à consonance grecque dérivé du phénicien *Barsat* (Place forte) est à l'origine de la légendaire peau de bœuf finement découpée en une lanière suffisamment longue pour "couvrir" la surface d'une ville. Hiarbas, roi des Maxitani qui était le peuple africain le plus proche, exigea que Didon devienne son épouse, sinon Cathage serait détruite. Didon feignit d'accepter l'étrange proposition du chef libyen, mais elle demanda à retarder la cérémonie afin de préparer un sacrifice



Pièces de monnaies attribuées à Hiarbas (88 av. J.-C.).

expiatoire offert aux mânes d'Acherbas. Mais le jour du sacrifice c'est elle-même qui, en se précipitant dans le bûcher en flammes, s'offrit comme victime de l'holocauste.

En plus du récit de Justin, nous avons la chance de pouvoir rassembler plusieurs échos dans les écrits de Virgile, Nævius, Ovide et Servius. Il faut reconnaître que cette légende des origines de Carthage repose sur un certain nombre de données historiques. Les noms des protagonistes sont bien connus dans l'onomastique punique. Pygmalion est un roi historique de Tyr qui régna au cours du premier quart du IX<sup>e</sup> siècle précisément à l'époque de la fondation de Carthage. Un regroupement imposant de données chronologiques permet de maintenir la date traditionnelle de 814 av. J.-C. pour la fondation de la ville.

Hiarbas est le nom qui fut également porté par un prince ou aventurier numide du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. Le premier Hiarbas est aussi appelé Iapon par les auteurs latins, certains y voient la forme originelle de Juba. Cet Hiarbas est dit "roi des Maxitani" (qu'il faut lire Muxitani) J. Desanges a montré qu'il s'agissait d'un peuple ou d'une tribu historiques. On retrouve leur nom dans celui du *pagus Musti* de la circonscription de Carthage, à l'époque romaine.

L'autre Hiarbas devint roi de Numidie après avoir chassé du pouvoir Hiempsal II\*, fils de Gauda (88 av. J.-C.) mais après la victoire de Pompée, Hiarbas qui avait épousé la cause marianiste fut mis à mort et Hiempsal\* recouvra son royaume (82 av. J.-C.).

#### BIBLIOGRAPHIE

- DECRET F., *Carthage ou l'empire de la mer*, Paris, Point Histoire, 1977.  
 DECRET F. et FANTAR Mh., *L'Afrique du Nord dans l'Antiquité*, Paris, Payot, 1981.  
 FANTAR Mh., *Carthage approche d'une civilisation*, 2 tomes, Tunis, Alif, 1993.  
 GSELL S., *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, t. I et II.  
 LANCEL S., *Carthage*, Paris, Fayard, 1992.

G. CAMPS

#### H47. HIATUS LINGUISTIQUE

Le hiatus est la "rencontre de deux éléments vocaliques dont la prononciation conduit normalement à maintenir la bouche ouverte" (Marouzeau, p. 109) ou un "... groupe de deux voyelles contiguës appartenant à deux syllabes différentes" (Dubois, p. 244).

Le berbère évite systématiquement le hiatus et ne tolère pas, en principe, la succession de deux voyelles. La langue développe donc toute une série de stratégies d'évitement du hiatus (rupture d'hiatus) dont certaines sont morphologisées (dans les paradigmes grammaticaux affixes), d'autre purement phonétique (lorsqu'il s'agit de la rencontre plus aléatoire d'unités dans la chaîne parlée).

Fondamentalement, deux types de solutions sont mises en œuvre pour éviter le hiatus :

1. L'élision de l'une des deux voyelles contiguës, habituellement la première :

kabyle :	<i>ur yeddi ara</i>	>	<i>ur yedd' ara</i>	"il n'est pas allé"
	<i>yečča aksum</i>	>	<i>yečč'aksum</i>	"il a mangé de la viande"
chleuh :	<i>inna-as</i>	>	<i>inn'-as</i>	"il dit-à lui" = "il lui a dit"

Ce premier cas relève de la combinatoire phonétique à l'œuvre en synchronie, qui permet de poser une règle générale d'évitement des successions de voyelles par élision de la première d'entre elles. Il importe cependant de préciser que la rupture d'hiatus n'est automatique que s'il y a vraiment contiguïté des voyelles : dans la chaîne parlée, on peut parfaitement rencontrer des successions de voyelles, à condition qu'elles soient séparées par une rupture tonale ou une pause ; ainsi :

*ass-a, i dd-yusa* = "(c'est) aujourd'hui qu'il est arrivé"

2. L'insertion d'un élément consonantique entre les deux voyelles ; c'est la voie la plus généralement adoptée pour les paradigmes grammaticaux affixes du verbe ou du nom, pronominaux ou déictiques et pour quelques particules (comme le vocatif *a*).

L'élément de rupture d'hiatus le plus largement attesté en berbère Nord est la semi-voyelle /y/ :

*nniγ-as* "je dis-à lui" = "je lui ai dit", **mais** :

\**inna-as* > *inna-yas* "il dit-à lui" = "il lui a dit"

*argaz-a(d)* "homme-ci" = "cet homme", **mais** :

*imi-ya(d)* "bouche-ci" = "cette bouche"

*a tameɣɛt* "ô femme!", **mais** : *ay argaz* "ô homme!"

Les affixes grammaticaux à initiale vocalique (pronoms personnels affixes directs ou indirects, déictiques nominaux) connaissent donc une réalisation allomorphe systématique lorsqu'ils suivent un verbe, un interrogatif ou un nom à finale vocalique (*ak/yak am/yam, as/yas...* ; *-a/ya, ad/yad, agi/yagi...*).

Mais d'autres solutions existent, notamment en touareg où l'on relève deux autres possibilités :

- l'insertion d'une consonne laryngale /h/, d'où des variantes du type *-has* au lieu de *-as* :

*nniγ-as* "je dis-à lui" = "je lui ai dit", **mais** :

\**inna-as* > *inna-has* "il dit-à lui" = "il lui a dit" (Ahaggar)

\**as ekfey* > *é has ekfey* "je lui donnerai" (Ahaggar)

- pour les morphèmes préfixés uniquement, l'insertion d'une dentale sonore /d/, d'où des variantes du type *das* au lieu de *-as* (*ak/dak, am/dam, as/das...*) :

\**a as ekfey* > *a das ekfey* "je lui donnerai" (touareg méridional)

*ma das inna* = quoi à lui il a dit = que lui a-t-il dit ?

Cette dernière variante, que l'on pouvait croire propre aux parlers touaregs méridionaux (cf. Aghali-Zakara 1992), se révèle en fait très largement attestée dans les dialectes berbères Nord, du kabyle au rifain. C'est par une erreur de segmentation que la plupart des berbérissants et des praticiens ont découpé des syntagmes verbaux comme le kabyle :

*adaseɣɛy* = "je lui donnerai" en : *ad as eɣɛy*

admettant ainsi la présence de la forme longue du préverbe de non-réel *ad*, alors que la bonne segmentation est, de manière certaine :

*a das eɣɛy*

dans laquelle il faut reconnaître la présence d'un allomorphe *das* "à lui", identique à celui du touareg. Cette analyse est étayée par la présence fréquente de variantes du type *das* devant des thèmes verbaux de prétérit, qui excluent absolument la combinaison avec le préverbe de non-réel *ad*. Des séquences kabyles ou rifaines comme :

*awal i dam nniγ* "la parole que je t'ai dite"

*acu i das yenna* "que lui a-t-il dit ?"

établissent sans discussion possible l'existence en berbère Nord, comme en touareg méridional, d'une variante préverbale du type *das*, avec consonne dentale de rupture d'hiatus.

Ce second type de rupture d'hiatus par insertion d'une consonne est donc intégré dans la morphologie puisqu'il définit des variantes en contexte vocalique des paradigmes grammaticaux concernés (allomorphe phonologiquement conditionnés). Il repose sur des processus diachroniques qui n'ont pas (plus) valeur de règle phonétique synchronique et qui montrent que tout au long de son histoire, la langue berbère a développé des moyens divers pour éviter les successions de voyelles induites par les assemblages d'unités dans les énoncés.

#### BIBLIOGRAPHIE

- AGHALI-ZAKARA M., *Psycholinguistique touarègue*, Paris, Inalco, 1992.  
 BASSET A., *La langue berbère*, Londres, 1952, (1969).  
 BASSET A., "À propos de l'article de Schuchardt sur la rupture d'hiatus en berbère", *Articles de dialectologie berbère*, Paris, 1959.  
 BOUKOUS A., *Phonotactique et domaines prosodiques en berbère (parler tachelhit d'Agadir, Maroc)*, 1987, Thèse de doctorat d'État, Université de Paris-VIII.  
 CHAKER S., *Textes en linguistique berbère (Introduction au domaine berbère)*, Paris, CNRS, 1984.  
 CHAKER S., *Linguistique berbère : études de syntaxe et de diachronie*, Louvain/Paris ? Éditions Peeters, 1995.  
 DUBOIS J. et al., *Dictionnaire de linguistique*, 1972, Paris, Larousse.  
 ELMEDLAoui M., *Aspects des représentations phonologiques dans certaines langues chamito-sémitiques*, Université de Rabat, (thèse doctorat, Univ. Paris-VIII, 1992), 1995.  
 MAROUZEAU J., *Lexique de la terminologie linguistique*, Paris, Geuthner, 1969.  
 MOUNIN G., *Dictionnaire de la linguistique*, Paris, PUF, 1974.  
 PRASSE K.-G., *Manuel de grammaire touarègue*, 3 vol., Copenhague, 1972-1974.  
 SCHUCHARDT H., *Hiatusilgung im Berberischen*, Wien, 1916.

S. CHAKER

#### H48. HIBOU (Atlas marocain)

Pour désigner la chouette, ou le hibou, le terme générique le plus communément rencontré, qu'il s'agisse de la zone tachelhit ou tamazight, est *tawukt*. Les lexiques sont unanimes à ce sujet (Jordan, 1934, p. 135 / Destaing, 1940, p. 393 / Boogert, 1998, p. 142 / Taifi, 1991, p. 757, etc.). Encore que l'on puisse rencontrer *tawuct* (Ayt Yahya), ou *twuyt* (Ayt Seghrouchen, Abdel-Massih, 1971, p. 203), sans parler d'une forme archaïque, *tawwugt*, que recèle un lexique d'al-Hilali du XVII<sup>e</sup> siècle (Boogert, 1998, p. 105). Il s'agit, selon toute apparence, d'un terme pouvant s'appliquer indifféremment aux espèces suivantes, toutes présentes dans la région :

- La chouette effraie (*Tyto alba*),
- La chouette hulotte (*Strix aluco*),
- La chouette chevêche (*Athene noctua*),
- La chouette de Scops (*Otus scops*), parfois appelée petit-duc.

Ce dernier est sans doute le plus caractéristique des petits rapaces nocturnes du Maghreb. Dans le Maroc central, contrairement à la très répandue chouette chevêche, on l'entend plus qu'on ne le voit. En effet, étant donné sa taille plus que modeste (19 cm), il est difficile de discerner son disque facial clair et ses deux "cornes" minuscules. Quotidiennement, dans certains sites boisés et monta-

gneux, comme Ifrane, Jaffar, Tounfit et Anergui, il fait entendre dès le coucher du soleil son cri répétitif, métronomique. Bruit lancinant, agaçant, considéré de mauvais augure par les Imazighen, car pouvant être associé aux lamentations des âmes de défunts qui viendraient ainsi hanter leurs nuits, thème que reflète leur poésie orale (Taougrat, 1980 / Peyron, 1993, p. 154). Par ailleurs, c'est sans doute également la chouette de Scops que désigne *wi-ggzuln*, appellation réservée à un hibou de petite taille que l'on doit à al-Hilali (Boogert, 1998, p. 106).

Dans certains cas, en tachelhit, *tawukt* peut s'appliquer au hibou grand-duc (Jordan, 1934, p. 135). À ce propos, signalons que le lexique berbère ne semble pas établir de distinction explicite entre deux espèces voisines, répertoriées dans l'Atlas : le grand-duc (*Bubo bubo*) et le moyen-duc (*Asio otus*). Toujours est-il qu'il s'agit là d'un des plus puissants rapaces, toutes catégories confondues, capable de capturer un autour des palombes, un canard, voire un renard adulte. Des prouesses de ce genre lui ont valu une réputation d'"enleveur de chats" (*iumz imaccun*), alors que dans la région de Tounfit (Ayt Yahya), le terme *aberrid n-taydwin* est plus généralement employé. Expression qui serait à rapprocher d'*ahuliy n-yid*, attestée par E. Destaing (1940, p. 176) pour l'aire tachelhit, et d'*aeetrus ellil* pour le Rif, plus exactement chez les Iboqqoyen (Renisio, 1932, p. 378). Quoiqu'il en soit, à travers la variété dialectale, se dégage l'image d'une sorte de bouc ailé, avec ses deux petites touffes de plumes en guise de "cornes", en tous cas redoutable prédateur des ténèbres.

On retiendra également *muka* (noté *mukka*, Taifi, 1991, p. 415), terme usité chez les Ayt Warayn, les Ayt Ndhir, et autres groupements du Moyen-Atlas pour désigner l'oiseau des nuits à la sagesse infuse. Vocabulaire attesté notamment dans une version du conte célèbre, "Le Hibou de Moulay Sliman", recueillie par A. Roux (1940, p. 61), ainsi que celle, dans le parler des Ntifa (Haut Atlas central) dont on est redevable à E. Laoust (1949, p. 37). Sans omettre la version d'A. Leguil (1988, p. 150), *Saydna Sulayman d tawukt*, pour les Mesfiwa.

#### BIBLIOGRAPHIE

- ABDEL-MASSIH E.-T., *A Computerized Lexicon of Tamazight*, Ann Arbor, Univ. of Michigan, 1971.
- BOOGERT (van den) N., "La révélation des énigmes" : *Lexiques arabo-berbères des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*, IREMAM, Aix-en-Provence, 1998.
- DESTAING A., *Textes berbères en parler des Chleuhs du Sous*, P. Geuthner, Paris, 1940.
- GOODERS J., *Collin guide to the birds of Britain and Europe*, Harper Collins, Londres & New York, 1998.
- HEINZEL H., FITTER R. & PARSLow J., *The birds of Britain and Europe (with North Africa & the Middle East)*, W. Collins, Londres, 1972.
- JORDAN A., *Dictionnaire berbère-français (dialectes tachelhit)*, Omnia, Rabat, 1934.
- LAOUST E., *Contes berbères du Maroc*, (2 tomes) E. Larose, Paris, 1949.
- LEGUIL A., *Contes berbères de l'Atlas de Marrakech*, L'Harmattan, Paris, 1988.
- PEYRON M., *Isaffen Ghbanin/Rivières profondes*, Wallada, Casablanca, 1993.
- RENISIO A., *Étude sur les dialectes berbères des Beni Iznassen, du Rif*, E. Leroux, Paris, 1932.
- ROUX A., *Récits, Contes et Légendes berbères dans le parler des Beni-Mtir*, rec. dactylo. Rabat, 1942.
- TAIFI M., *Dictionnaire Tamazight-Français (Parlers du Maroc central)*, L'Harmattan-Awal, Paris, 1991.
- TAOUGRAT N.-AYT SOKHMAN, "Nos ombres les chasseront", *Amazigh*, Rabat, 1980/3-4 (p. 26-27).

**H49. HIDJABA**

La *hidjaba* est une institution moins célèbre que le vizirat, mais elle fut plus importante. Le mot *hadjib* peut être traduit approximativement par chambellan ; il désigne, dans les pays musulmans, le personnage chargé de garder la porte du souverain en ne laissant accéder que les visiteurs agréés. Ce terme devint rapidement un titre correspondant à une dignité de cour et à une fonction dont la nature a pu varier sensiblement selon les régions et les époques. Essentiellement maître des cérémonies, le *hadjib* apparaît en effet souvent comme un surintendant du palais, ou un chef de la garde, ou un redresseur des torts, mais aussi parfois comme un premier ministre, un chef de gouvernement. Il y eut cependant de grandes différences entre les *hadjibs* des divers États de l'Occident musulman post-almohade.

Dans les premiers temps de l'Ifrikiya hafside, le *hadjib* est une sorte de surintendant du palais qui sert en même temps d'intermédiaire "entre le souverain et les personnes de toute condition". Déjà sous Abu Ishak (1279-1283), il est bien tenu pour le troisième personnage de l'État, car il est en même temps le secrétaire, c'est-à-dire le chef du secrétariat, et le chef de la chancellerie. Ensuite, après le règne d'Abu Hafs (1284-1295), la *hidjaba* proprement dite fut séparée du "visa des comptes du Palais", et le *hadjib* acquit de plus en plus d'importance au point qu'Abu Yahya Abu Bakr (1318-1346) traita son *hadjib* en premier ministre, transplantant à Tunis l'usage des émirs de Constantine et de Bougie de faire du *hadjib* leur adjoint immédiat. Le *hadjib* hafside le plus influent fut Ibn Tafradjin qui, dans la seconde partie du règne de 'Abu Yahya Abu Bakr, fit de la *hidjaba* ifrikiyenne une charge considérable, "presque une dictature par l'étendue de ses attributions" ; et bientôt, être titulaire de cette charge sous un sultan jeune, fut "le moyen de tenir le prince en tutelle et de faire mouvoir à sa guise tous les rouages de l'État". Pendant plus de vingt ans, jusqu'à sa mort survenue en octobre 1364, c'est le *hadjib* qui détint ainsi à Tunis toute l'administration du royaume, dont il dirigeait la politique à son gré en faisant front, tant bien que mal, aux grandes offensives mérinides d'Abu l-Hasan et d'Abu 'Inan. Plus tard, lors de la restauration hafside de la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, le titre de *hadjib* fut maintenu, mais les prérogatives qui s'y rattachaient furent supprimées, et le chambellan redevint une sorte de simple chef du protocole.

Quant au *hadjib* mérinide qui fut, semble-t-il, toujours un personnage assez médiocre, on peut affirmer qu'il n'eut jamais l'importance qu'eut souvent le *hadjib* hafside ; d'ailleurs des esclaves affranchis, des juifs ou des eunuques accédèrent plus d'une fois à ce haut poste au Maroc.

A Tlemcen, capitale du royaume Zayyanide, si nous en croyons Ibn Khaldun, "on ne trouvait pas chez les Banu 'Abd al-Wad la moindre trace des emplois (réservés au *hâdjib* dans les cours orientales)... tant la civilisation rude et imparfaite des nomades prédominait chez ce peuple. Pourtant quelquefois, ils employaient le titre de *hâdjib* pour désigner l'intendant de la maison du souverain, ainsi que cela se pratiquait dans l'empire hafside. Et, en certaines occasions, ils augmentèrent les attributions de cet employé en lui donnant la comptabilité et le droit de parapher les pièces officielles, comme cela se faisait chez les Hafsides". Mais ce fut tout. La charge du *hadjib* tlemcénien différait donc sans doute beaucoup de celle qu'assumait son homologue dans d'autres cours. Le titre cependant exista, dès le début de la dynastie.

Le choix des premiers *hadjib*-s 'abd al-wadides appelle un autre commentaire, par rapport à l'usage de la cour mérinide : tandis qu'à Fès, ainsi que nous venons de le dire, le *hadjib* était d'ordinaire un homme d'origine modeste et de passé

médiocre, à Tlemcen, il se recommandait au contraire par sa science du droit et par ses capacités financières. Yaghmurasan (1236-1282) donna en effet la charge de *hadjib* à un bon juriste. 'Abdun b. Muhammad al-Habbak; son successeur Abu Sa'id 'Uthman (1283-1304) eut comme *hadjib* Abu 'Abd Allah Muhammad b. 'Amir; et Abu Zayyan (1304-1308), troisième souverain de la dynastie, nomma le juriste Abu 'Abd Allah Muhammad b. Sa'ud qui fut au service des 'Abd al-Wadides sous quatre règnes, ministre des finances sous Abu Sa'id 'Uthman, *hadjib* sous Abu Zayyan, il reprit la direction des finances avec Abu Hammu Musa, I<sup>er</sup> (1308-1318) et la conserva sous Abu Tashfin I<sup>er</sup> (1318-1337). D'autre part, grâce à leur connaissance du maniement des fonds de l'État, quatre membres de la famille Mallah servirent Abu Hammu Musa I<sup>er</sup>, à la fois comme vizirs et comme *hadjib*-s. De même, sous Abu Tashfin I<sup>er</sup>, le renégat Hilal-Le-Catalan fut peut-être *hadjib*, en même temps que vizir. Peu à peu, les Banu 'Abd al-Wad se firent ainsi plus volontiers à des familiers qu'à des juristes et à des lettrés et, en cela, ils imitèrent un peu les Mérinides.

Ensuite après l'interrègne marocain (1337-1348), le titre de *hadjib* disparut presque complètement à Tlemcen. L'occupation marocaine du milieu du XIV<sup>e</sup> siècle paraît donc avoir marqué une coupure dans le développement des rouages de l'État 'abd al-wadide; et la *hidjaba* ne s'en releva pas.

Par contre, en Espagne musulmane où la *hidjaba* avait un passé glorieux, remontant aux jours où son titulaire al-Mansur Ibn Abi 'Amir avait supplanté les califes umayyades, le titre de *hadjib* resta toujours supérieur en majesté à celui de vizir; celui-ci, nous l'avons déjà dit, était décerné un peu au hasard à de simples conseillers d'origines diverses, dont le prince s'entourait; mais c'est parmi les vizirs qu'il choisissait presque toujours le *hadjib*. Ce dernier l'assistait dans ses tâches administratives et gouvernementales : il jouait le rôle de premier ministre en dirigeant tous les services de l'administration civile : maison du souverain, chancellerie et finances. Rappelons qu'un des *hadjib*-s grenadins les plus en vue au XIV<sup>e</sup> siècle, fut Abu l-Nu'aym Ridwan, le fameux "Redouane", au temps des sultans Yusuf I<sup>er</sup> (1333-1354) et Muhammad V (1354-1369/1362-1391). Imitant les *hadjib*-s umayyades, Ridwan devint alors l'intermédiaire entre le souverain et les autres vizirs et avait sur ceux-ci le droit de préséance. Ce fut pour ainsi dire un "Maire du Palais", mais il mourut assassiné en 1359, lors des convulsions qui marquèrent la fin du premier règne de Muhammad V.

Selon les époques et selon les pays, la *hidjaba* eut donc un éclat et une importance fort variables dans le Maghreb. Ajoutons que partout, le *hadjib* eut sous ses ordres le personnel domestique du Palais.

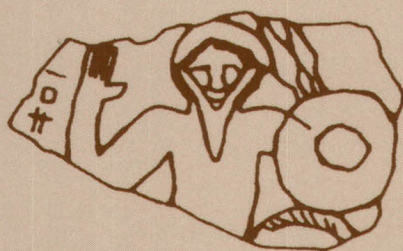
Achevé d'imprimer en janvier 2000  
Imprimerie France Quercy - Cahors  
Dépôt légal 1<sup>er</sup> trimestre 2000

*Imprimé en CEE*









9 782744 901270

ISBN 2-7449-0127-X